

JOHN IRVING

LES
RÊVES
DES
AUTRES



Seuil

JOHN IRVING

LES RÊVES DES AUTRES

nouvelles

TRADUITES DE L'AMÉRICAIN
PAR JOSÉE KAMOUN

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Table

1. Les rêves des autres
2. Un énergumène passe à table
3. L'espace intérieur
4. Dans un état proche de l'Iowa,
Ou l'itinéraire qui mène à l'état de grâce
5. Un royaume de lassitude
6. Faut-il sauver Piggy Sneed ?
7. Mon dîner à la Maison-Blanche

Les rêves des autres

Fred n'avait pas souvenir d'avoir jamais rêvé la nuit, avant que sa femme le quitte. Et puis il se rappela quelques vagues cauchemars d'enfant, ainsi que certains rêves voluptueux bien spécifiques qu'il avait faits pendant la période, à ses yeux ridiculement courte, allant de la puberté à son mariage avec Gail (il s'était marié jeune). La blessure de ces dix années conjugales sans rêves était encore trop fraîche pour qu'il la sonde profondément, mais il savait en tout cas que de son côté Gail avait rêvé comme une forcenée, toute une série d'aventures, et qu'il s'était réveillé chaque matin intrigué par ce visage mobile et nerveux où il traquait avec un sentiment d'échec la trace de ses secrets nocturnes. Elle ne lui-racontait jamais ses rêves ; elle se contentait de lui dire qu'elle en faisait, et qu'elle trouvait bien curieux qu'il n'en fasse pas. « Écoute, Fred, lui disait-elle, soit tu rêves quand même, et tes rêves sont tellement malsains que tu préfères les oublier, soit tu es vraiment mort. Les gens qui ne rêvent jamais sont tout à fait morts. »

Les toutes dernières années de son mariage, ces deux théories ne lui paraissaient pas plus saugrenues l'une que l'autre.

Après que Gail l'avait quitté, il s'était senti « tout à fait mort ». Même sa petite amie, celle qui avait été pour sa femme la goutte d'eau qui fait déborder le vase, ne parvenait pas à le ressusciter. Il considérait que tout ce qui avait mal tourné dans son couple était sa faute à lui : Gail semblait fidèle et heureuse, et puis il avait fallu qu'il fasse des bêtises, et qu'il l'oblige à lui rendre la monnaie de sa pièce, comme on dit. À la fin, il avait récidivé trop souvent, et elle avait renoncé à lui pardonner. Elle le traitait de « cœur d'artichaut ». Apparemment, il tombait amoureux à peu près tous les ans. « Encore, disait-elle, si tu baisais une nana comme ça en passant, je pourrais peut-être m'y faire, mais pourquoi est-ce qu'il faut toujours que tu t'attaches à elles comme un crétin ? »

Il n'en savait rien. Après le départ de sa femme, sa maîtresse lui avait semblé si bécasse, si asexuée, si repoussante, qu'il se demandait comment il avait pu s'engager dans cette dernière liaison catastrophique. Et Gail l'avait tellement traîné dans la boue sur ce chapitre que son départ l'avait bel et bien soulagé ; mais l'enfant lui manquait. En dix ans de mariage ils avaient eu un fils unique, qu'ils avaient appelé Nigel. Ils trouvaient tous deux leurs prénoms si banals qu'ils avaient affublé le pauvre gamin de celui-ci. Nigel, donc, occupait désormais une place considérable dans le cœur hypertrophié de son père, tel un cancer qui n'évolue pas. Ne pas voir l'enfant, Fred pouvait s'en accommoder ; d'ailleurs ils ne s'entendaient plus très bien depuis que celui-ci avait passé l'âge de cinq ans ; mais ce qu'il ne supportait pas, c'était l'idée que le petit le déteste — or il était sûr qu'il le détestait, ou qu'il apprendrait à le détester avec le temps : Gail avait bien appris, elle.

Il lui arrivait de penser que, si seulement il avait réussi à faire ses rêves à lui, il n'aurait pas eu besoin de passer à l'acte et de se lancer dans ces lamentables liaisons presque tous les ans.

Les semaines qui suivirent leur séparation, il ne parvint pas à dormir dans le lit qu'ils avaient partagé dix ans. Cette séparation s'était réglée matériellement comme suit : il versait de l'argent à Gail, qui prenait Nigel, et lui gardait la maison. Il se mit à dormir sur le canapé du séjour, où il connut le désagrément de nuits cotonneuses et agitées, bien trop hachées pour faire des rêves. Il se retournait comme une carpe et ses gémissements dérangent le chien (qui lui était échu en partage). Une nuit, il se figura qu'il était en train de vomir dans

une voiture ; il avait pour passagère Mrs. Beal, qui lui donnait des coups de sac à main tandis qu'il rendait tripes et boyaux sur le volant : « Ramène-nous à la maison ! Veux-tu nous ramener à la maison tout de suite ! », lui criait-elle. Évidemment, ce que Fred ne savait pas sur le moment, c'est qu'il était en train de faire le rêve de Mr. Beal. Ce dernier avait souvent tourné de l'œil sur leur canapé ; sans aucun doute, c'était là qu'il avait fait ce rêve effroyable, qu'il avait laissé en héritage pour le prochain dormeur au sommeil agité.

Fred abandonna purement et simplement le canapé, au profit du matelas mince et dur de la chambre de Nigel. Il s'agissait d'un lit-bateau pour enfant, d'un vrai lit de capitaine de vaisseau, avec des tiroirs dessous pour y ranger les sous-vêtements et les pistolets à six coups. Fred avait beau souffrir du dos après son séjour sur le canapé, il n'était pas prêt à recommencer à dormir dans le lit qu'il avait partagé avec Gail.

La première nuit qu'il passa dans le lit de son fils, il comprit l'étrange faculté qu'il possédait soudain, ou qui, peut-être, le possédait soudain. Il fit un rêve de gamin de neuf ans, le rêve de Nigel. À lui, l'adulte, ce rêve ne faisait pas peur, mais il avait dû terroriser l'enfant. Fred-Nigel était dans un champ, à la merci d'un gros serpent. Fred l'adulte trouva tout de suite grotesque cette bestiole qui avait des ailerons comme un serpent de mer et crachait du feu. Elle s'élançait à coups répétés contre la poitrine de Fred-Nigel ; paralysé d'angoisse, il ne parvenait même pas à crier. À l'autre bout du champ, Fred se voyait comme son fils le voyait : « Papa », appelait tout bas Fred-Nigel. Mais le père était debout au-dessus d'un feu qui couvait ; ils venaient de faire un barbecue, manifestement. Fred pissait sur les cendres, une épaisse vapeur d'urine s'élevait autour de lui, et il n'entendait pas crier son fils.

Au matin, Fred décida que les rêves d'un gosse de neuf ans étaient trop explicites, et trop triviaux. S'il retournait dans son propre lit ce soir-là, il n'aurait rien à craindre, puisque, tant qu'il y avait dormi avec Gail, il n'en avait jamais fait. Et Gail, qui en faisait régulièrement pour sa part, ne les lui avait jamais transmis. Mais dormir avec quelqu'un est une chose, et dormir seul en est une autre.

Il se glissa entre les draps froids, dans la chambre veuve des rideaux qu'elle avait faits elle-même. Et, comme de juste, il fit un de ses rêves. Il se regardait dans un miroir en pied, mais c'est Gail qu'il voyait. Elle était nue, et l'espace d'un instant il crut qu'il était en train de rêver à son compte — des images où s'exprimeraient le manque d'elle, un souvenir érotique, le désir torturant qu'elle revienne. Mais la Gail du miroir, il ne l'avait jamais vue. Elle était vieille et laide, et le spectacle de sa nudité était comme une déchirure qu'on voudrait voir refermer tout de suite. Elle pleurait à chaudes larmes ; ses mains voltigeaient comme des mouettes pour plaquer contre elle toute une série de vêtements, chacun jurant avec son teint et ses traits plus encore que le précédent. Les robes faisaient un tas à ses pieds ; elle finit par s'effondrer sur elles, en y enfouissant son visage pour ne plus le voir. Dans le miroir, ses vertèbres télescopées lui rappelaient un escalier extérieur aperçu au fond d'une ruelle, lors de leur voyage de noces en Autriche. Dans un village, à l'ombre du clocher à bulbe, la venelle en question était le seul coin sale et louche qu'ils avaient trouvé. Cet escalier biscornu qui se perdait dans les hauteurs leur avait semblé, à tous deux, de mauvais augure ; la ruelle n'avait pas d'autre issue, s'ils voulaient en sortir autrement, il leur faudrait rebrousser chemin. « Demi-tour ! », avait soudain lancé Gail, et il avait acquiescé tout de suite. Mais, à cet instant précis, une vieille femme était apparue en haut de l'escalier, le pas incertain ; il faut croire quelle avait perdu l'équilibre, car elle avait dégringolé lourdement jusqu'en bas. Elle portait des provisions diverses : des carottes, un sac de pommes de terre abîmées et une oie vivante dont les pieds palmés étaient entravés. Elle s'était cogné le visage dans sa chute ; allongée de tout son long, elle gardait les yeux ouverts, sa robe noire en bouchon sur ses cuisses, les

carottes répandues en gerbe sur sa poitrine plate et immobile. Il y avait des patates partout. Et l'oie, toujours ficelée, gloussait et se débattait. Fred s'était bien gardé de s'approcher de la vieille ; et quoiqu'il n'ait jamais touché un animal vivant, à l'exception de chiens et de chats, il s'était précipité vers l'oie. Il avait tenté de défaire le lien de cuir qui entourait ses pattes, mais il était maladroit ; l'oie avait sifflé et lui avait cruellement pincé la joue. Il l'avait laissé tomber pour courir après Gail, qui s'enfuyait par où ils étaient arrivés.

À présent, dans le miroir, Gail s'était endormie sur cette pile de vêtements mal-aimés. C'est dans cette position qu'il l'avait trouvée, la nuit où il était rentré après sa première infidélité. Il s'éveilla du rêve de sa femme pour se retrouver tout seul dans le lit. Il savait déjà combien elle l'avait pris en haine pour ses infidélités, mais c'était la première fois qu'il réalisait combien ses infidélités l'avaient fait se prendre en haine elle-même.

N'avait-il donc nul endroit chez lui où il puisse dormir sans hériter des rêves d'autrui ? Où pourrait-il enfin nourrir les siens propres ? Il y avait bien un autre canapé, dans la pièce où l'on regardait la télévision, mais le chien, un vieux labrador, y avait élu domicile. « Nounours ! Ici, Nounours », appela-t-il. C'était Nigel qui lui avait donné ce nom-là. Mais Fred se rappela soudain toutes les fois qu'il avait vu Nounours en proie à ses propres rêves — il le revit piauler, montrer les dents, courir sur place avec ses pattes palmées, son sexe rose et dur lui claquant le ventre. Non, il ne s'abaisserait pas jusque-là ; des rêves de chien, chasse au lapin, bagarre avec le berger allemand du coin, culbute avec la triste épagneule des Beal : très peu pour lui. Certes, le canapé avait aussi accueilli quelques baby-sitters. N'avait-il pas une chance de connaître la saveur de leurs rêves ? Fallait-il risquer un des rêves de Nounours pour espérer s'imprégner des songes suaves de la délicate Janey Hobbs ?

Mettant aussi dans la balance l'inconvénient des poils du chien et les visages ingrats d'autres nombreuses baby-sitters, Fred s'endormit dans un fauteuil, un fauteuil sans rêves : il eut de la chance. Il était en train d'apprendre que sa nouvelle faculté miracle était épuisante autant qu'excitante. Tant il est vrai que, à dormir avec des inconnus, nous avons souvent couru les risques sans jouir du plaisir.

Lorsque son père mourut, il alla passer une semaine avec sa mère. À son horreur, elle prit le canapé et lui offrit la chambre de maître avec son lit historique. Qu'elle n'ait pas eu envie d'y dormir, il le comprenait sans peine, mais, avec son potentiel de rêves homériques, le lit le terrifiait. Ses parents avaient toujours habité cette maison et, du plus loin qu'il se souvienne, ils avaient toujours couché dans ce lit. C'était un couple de danseurs, des gens minces et gracieux jusqu'après leur retraite. Il se rappelait les exercices du matin qu'ils exécutaient avec lenteur, toujours sur des musiques de Mozart, leurs mouvements de yogis sur le tapis du solarium. Il regardait avec effroi leur vénérable lit, qui allait le prendre aux rets de rêves bien embarrassants. Quels rêves ? Et de quels rêveurs ?

Il constata avec un certain soulagement qu'il s'agissait d'un rêve de sa mère. Comme beaucoup de gens, Fred cherchait des règles au sein du chaos. Il pensait en avoir trouvé une, à savoir qu'on ne rêve jamais les rêves des morts. Du moins sa mère était-elle en vie. Mais il s'était attendu à lui trouver pour son père un sentiment gentiment rassis, une de ces tendresses du souvenir qu'il prêtait aux vieillards ; la verdure du rêve maternel le prit par surprise. Il vit son père gambader sous la douche, du savon sous les aisselles et sur le bas-ventre tendu par une érection. Et ce n'était même pas un rêve de jeunesse ; son père était déjà âgé : il avait la poitrine chenu et les seins distendus des vieillards — comme ces coussinets qui se forment autour des tétons des jeunes filles. Fred rêvait donc l'affection

chaude et humide de sa mère pour l'homme en rut qu'il n'avait jamais soupçonné chez son père. Effaré par ces ébats agiles, inventifs, pour ne pas dire acrobatiques, il s'éveilla en se disant que sa propre sexualité était bien morne, bien maladroite, bien « missionnaire ». C'était son premier rêve érotique dans la peau d'une femme. Il se sentait vraiment bête, lui un homme arrivé à la trentaine, d'apprendre, et par sa mère encore, de quelle façon précise les femmes aiment être caressées. Il venait de rêver comment sa mère jouissait ; avec quelle ardeur elle s'y employait littéralement.

Le lendemain matin, trop gêné pour la regarder en face, il eut honte de s'être posé si peu de questions de cet ordre à son sujet ; de l'avoir sous-estimée, comme il avait sous-estimé Gail. Fred avait encore assez de condescendance, typiquement filiale, pour supposer que, si le tempérament de sa mère était aussi riche, celui de sa femme l'était sans doute plus encore. Qu'il n'en allât pas nécessairement ainsi ne lui venait pas à l'esprit.

Il vit avec tristesse que sa mère ne pouvait se résoudre à pratiquer ses exercices du matin toute seule, et au cours de la semaine qu'il passa auprès d'elle — il eut l'impression de lui être d'un piètre secours — elle sembla perdre sa souplesse et ses muscles, et même prendre du poids. Il aurait voulu lui proposer de faire ses exercices avec elle, insister pour qu'elle ne perde pas ses habitudes d'hygiène, mais il venait de lui en découvrir d'autres, et le sentiment d'infériorité qu'elles lui inspiraient le laissait sans voix.

Il était déconcerté, aussi, de découvrir que ses instincts de voyeur étaient plus forts, en fait, que ses instincts filiaux orthodoxes. Il avait beau savoir que les souvenirs érotiques de sa mère allaient le poursuivre toutes les nuits, il refusait d'abandonner le lit pour le parquet sans rêves — sans rêves, croyait-il. S'il y avait couché, il aurait rencontré au moins un des rêves laissés par son père lors des quelques nuits qu'il avait pu y passer à l'occasion. Il aurait ainsi réfuté sa confortable théorie qui voulait que les rêves des morts ne se transmettent pas aux vivants. Si les rêves de sa mère dominaient le lit, c'est simplement qu'ils étaient plus forts que ceux de son père. En revanche, sur le parquet, Fred aurait pu découvrir, entre autres, les véritables sentiments de son père pour Tante Blanche. Mais il est bien connu que nous allons rarement jusqu'au bout des capacités qui nous sont tombées du ciel. Aventuriers de surface, nous nous formons une opinion sur les icebergs d'après ce que nous en voyons.

Fred faisait certaines découvertes sur les rêves, mais il passait à côté de beaucoup d'autres ; ainsi, par exemple, pourquoi ne rêvait-il que des rêves « historiques » — des rêves qui n'étaient que de réels souvenirs, ou des souvenirs amplifiés d'événements réels, des rêves d'occasion, en somme ? Il est d'autres rêves — on peut rêver ce qui n'est jamais arrivé. Fred n'en savait pas très long là-dessus. Il n'envisageait même pas que les rêves qu'il faisait pouvaient lui appartenir — qu'il n'oserait jamais s'approcher davantage de lui-même.

Il rentra au foyer du divorce, son intrépidité perdue. C'était un homme qui venait de se découvrir une faille de vulnérabilité incurable. Il est ainsi bien des talents cruels que la vie nous distribue sans discernement ni intention de nuire. Que nous ayons ou non l'usage de ces dons, nous qui n'avons rien demandé, la vie s'en moque.

Un énergumène passe à table

Mon mari, Ernst Brennbar, réglait posément leur compte à son deuxième cigare et son troisième cognac. Il sentait une chaleur monter lentement en lui et lui empourprer les joues. Il avait la langue lourde et paresseuse. Il savait que, s'il ne se décidait pas à parler assez vite, sa bouche allait bâiller comme une huître et qu'il allait roter, ou pire encore. Il se sentait des grenouilles de plomb dans le ventre au souvenir coupable du Juffer Spätlese Brauneberger 1964 qui avait accompagné sa *truite Metternich*¹. Ses oreilles où battait le sang témoignaient qu'il n'avait rien oublié du Pommard Rugiens 1961 qui avait copieusement arrosé son *bœuf Crespi*.

Depuis l'autre côté de la table, Brennbar me lança un coup d'œil par-dessus les décombres du dîner, mais j'étais prise dans une grande conversation sur les minorités. Apparemment, mon interlocuteur faisait partie de l'une d'entre elles. Je ne sais pourquoi, le maître d'hôtel avait été convié à prendre part à cette conversation ; peut-être fallait-il y voir un geste pour se dédouaner des différences de classe, peut-être était-ce parce que le serveur et mon interlocuteur se trouvaient appartenir à la même minorité.

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que c'est, dit mon voisin.

Mais j'étais en train de regarder les joues de mon mari se marbrer ; j'écoutais d'une oreille distraite.

— Tout de même, répondis-je sur la défensive, j'imagine très bien l'effet que ça pouvait faire.

— Ha ! Vous imaginez ! (Mon interlocuteur tirait le maître d'hôtel par la manche pour trouver un appui en lui.) Là, c'était du réel, du solide. Vous aurez beau imaginer tout ce que vous voudrez, jamais vous ne ressentirez ce que nous ressentions. Il fallait vivre avec tous les jours !

En somme, le maître d'hôtel partageait ce point de vue.

Une autre femme, assise à côté de Brennbar, déclara soudain :

— Mais figurez-vous que c'est ce que les femmes ont dû subir depuis toujours et qu'il nous faut encore subir aujourd'hui, d'ailleurs.

Je saisis la balle au bond :

— Exactement. Vous, là, par exemple, vous essayez de m'intimider.

— Écoutez, la persécution religieuse, c'est la pire des persécutions, dit l'homme en tirant le bras du serveur pour souligner son propos.

— Ah oui ? Eh bien, allez donc demander à un Noir, rétorquai-je.

— Ou à n'importe quelle femme, dit la voisine de Brennbar. À vous entendre on croirait que vous avez le monopole de la discrimination.

— Vous êtes qu'une bande de chieurs, dit Brennbar en déroulant lentement les anneaux de sa langue comme un python au soleil.

Les autres se turent tout net et regardèrent mon mari comme un trou de cigarette dans un tapis d'Orient.

— Nous parlions des minorités, chéri, expliquai-je.

— Et alors, j'en fais pas partie, moi ?

Il me fit disparaître dans ses volutes de fumée. Mais sa voisine eut l'air un peu piquée, et elle réagit sans réfléchir.

— Je n'avais pas remarqué que vous étiez noir, ou juif, ou femme, persifla-t-elle. Vous n'êtes même pas irlandais, ou italien, ni rien de ce genre. C'est vrai, *Brennbar*, c'est quoi ? Allemand ?

— *Oui*, dit le serveur en français. C'est allemand, je le sais.

— Comme minorité... bravo ! lança l'homme qui avait pris plaisir à m'agresser.

Les autres éclatèrent de rire ; pas moi. Je connaissais par cœur les signaux qu'émettait mon mari pour annoncer qu'il était en train de perdre le bon usage de la conversation polie. Lorsqu'il en arrivait à me souffler au visage la fumée de son cigare, les dégâts étaient déjà assez sérieux.

— Mon mari est du Middle West, indiquai-je prudemment.

— Oh, mon pauvre ami, déclara sa voisine, lui posant la main sur l'épaule en un geste qui parodiait la sollicitude.

— Le Middle West, ah, c'est terrifiant ! marmonna quelqu'un à l'autre bout de la table.

Et l'homme qui tenait la manche du maître d'hôtel avec la même concentration que si c'était un détecteur de mines déclara :

— Ça c'est une minorité ethnique !

Les rires firent le tour de la table tandis que j'observais mon mari sur le point de franchir une nouvelle étape de la trajectoire qui l'éloignait du bon usage de la conversation : sourire crispé aux lèvres, il descendit son troisième cognac avec décision et s'en versa un quatrième d'une main presque trop ferme.

J'avais tellement mangé, il me semblait qu'on ne devait plus voir le sillon entre mes seins, mais je lançai :

— Je prendrais bien un dessert. Quelqu'un veut autre chose ?

Ceci sans quitter des yeux mon mari, qui terminait son quatrième cognac avec décision et s'en versait un cinquième avec une remarquable détermination.

Le maître d'hôtel se rappela qu'il était de service, et il bondit chercher les menus. L'homme qui avait quêté en lui une parenté ethnique, affrontant *Brennbar* bille en tête, lui dit avec une onction condescendante :

— J'essayais simplement d'établir que la persécution religieuse, historiquement du moins, est plus insidieuse et plus envahissante que toutes les autres, que nous sommes tous là à dénoncer pour prendre le train en marche quand nous crions au racisme et au sexisme...

Brennbar rota ; une détonation sèche, comme la boule de cuivre d'un montant de lit qu'une main balancerait au hasard contre des ustensiles de cuisine. Cette phase-là m'était familière, elle aussi. Je compris que le dessert arriverait trop tard et que mon mari n'avait guère besoin de faire une pause avant de se lancer. Il commença en effet :

— La première forme de discrimination que j'aie rencontrée en grandissant est si insidieuse et si envahissante que, même à l'heure qu'il est, aucun groupe n'a pu se constituer pour la dénoncer, aucun politicien n'a osé en parler, et qu'elle n'a donné lieu à aucun procès pour atteinte aux droits civiques. Que ce soit dans les grandes villes ou dans les petites, il n'existe aucun ghetto pour permettre aux victimes de se soutenir entre elles. La discrimination exercée contre ces gens est si totale qu'ils l'exercent aussi entre eux ; ils ont honte d'être ce qu'ils sont ; honte quand ils sont tout seuls de leur espèce et honte quand ils sont vus ensemble.

— Écoutez, dit la voisine de *Brennbar*, si c'est de l'homosexualité que vous parlez, vous datez un peu...

— Je parle des boutons, de l'acné, de la peau qui bourgeoonne, martela *Brennbar* en lançant un regard éloquent et offensif à l'assistance.

Ceux qui l'osaient regardèrent son visage grièvement grêlé comme ils auraient jeté un coup d'œil furtif sur la salle des sinistrés dans un hôpital étranger. À côté d'une si terrible évidence, le fait que nous soyons en train de commander les desserts *après* les digestifs et les cigares faisait figure de point de détail.

— Vous en avez tous connu, des boutonneux, dit Brennbar d'un ton accusateur, ils vous dégoûtaient, hein, leurs boutons ?

Les convives détournèrent les yeux, tous, mais le souvenir qu'ils conservaient de ses cicatrices devait être gravissime. Ces creux, ces cratères, on aurait dit qu'ils avaient été faits par des cailloux. Était-il mignon, mon Dieu !

Non loin de nous, mais tout de même à distance respectueuse, le serveur gardait par-devers lui les menus comme s'il avait craint qu'ils ne partent en fumée dans le silence de ce groupe bizarre.

— Vous croyez que c'était facile d'aller à la pharmacie, reprit Brennbar, avec tout un rayon de produits de beauté consacrés à la peau, pour le cas où vous auriez oublié, et la vendeuse qui regarde vos boutons avec un sourire entendu et vous dit : " Vous désirez ? " comme si de rien n'était ? Une tare pareille ! Jusqu'à vos parents qui en ont honte. À des indices discrets vous vous apercevez que votre taie d'oreiller n'est pas lavée avec le reste du linge, et au petit déjeuner votre mère vous dit : " Tu le sais, hein, mon chéri, que ton gant de toilette c'est le bleu ? " Là-dessus votre sœur blêmit, s'excuse et se précipite à la salle de bains pour se relaver. Ah oui, parlons-en des mythes qui accompagnent la discrimination ! Bon Dieu, c'est à croire que l'acné est plus contagieuse que la chtouille ! Après le cours de gym, un élève demande si quelqu'un a un peigne ; vous lui proposez le vôtre et vous le voyez se décomposer — il prie le bon Dieu qu'il s'offre une autre solution, des fois que son précieux cuir chevelu se mettrait à grouiller de pustules, après. C'est bien connu : boutons égale crasse. Les gens qui secrètent du pus ne se lavent jamais.

« Je vous jure sur le joli petit cul de ma sœur, poursuivit Brennbar (il n'a pas de sœur), que je me lavais tout entier trois fois par jour. Un jour je me suis même lavé le visage onze fois. Tous les matins j'allais aux nouvelles, dans ma glace. Comme on compte les morts pendant la guerre. Peut-être que la crème en avait éliminé deux, seulement il en était poussé quatre. On apprend à s'attendre aux pires humiliations dans les moments les plus mal choisis. Un soir on réussit à décrocher un rendez-vous par téléphone avec une fille qui vous a jamais vu ; le lendemain il en est poussé un petit dernier qui vous tord la bouche. Et puis un jour, par pitié mal placée ou par cruauté insondable, les individus qui sont censés être vos copains vous arrangent un rendez-vous — avec quoi ? avec une autre horreur à boutons, voyons ! Mortifiés, vous attendez tous deux que ça se passe. Non mais, qu'est-ce qu'ils croyaient ? Que vous alliez échanger des remèdes ? Compter vos cicatrices permanentes ?

« C'est du racisme anti-boutonneux, voilà ce que c'est ! De l'acnophobie. Vous êtes des acnophobes, tous tant que vous êtes, j'en suis persuadé ! Et puis... (sa phrase se perdit dans un marmonnement) ... vous risquez pas de vous rendre compte de l'enfer que c'est...

Il avait l'air secoué ; son cigare s'était éteint et il tentait de le rallumer d'une main mal assurée.

— Non, dit mon voisin, enfin si... je comprends bien à quel point ça a dû être dur, c'est vrai.

— Bah, ça n'a rien à voir avec votre problème, dit Brennbar d'un ton morose.

— Non, enfin, si, en fait c'est bien un peu de ça que je parle, reprit l'homme en cherchant ses mots. J'imagine tout à fait quel enfer...

— Vous imaginez ? dis-je, le visage en éveil, mon plus gracieux sourire à la bouche. Mais comment ça ? Après ce que vous m'avez dit tout à l'heure ? Allons donc ! Vous n'avez pas la

moindre idée de ce qu'il ressentait. Lui, il fallait qu'il vive avec ça tous les jours. (Je souris à mon mari et me tournai vers celui qui m'avait prise à partie un peu plus tôt.) C'étaient des vrais boutons. Pas d'imagination qui tienne ! (Je me penchai sur la table et caressai affectueusement la main de Brennbar.) Bien joué, chéri, tu l'as eu !

— Merci, dit Brennbar, tout à fait détendu.

Son cigare était rallumé, il passait son verre à digestif sous son nez comme il l'aurait fait d'une fleur.

Sa voisine ne savait plus sur quel pied danser ; elle lui donna une tape sur le bras, avec douceur mais de façon pressante :

— Ah bon, vous plaisantiez, en somme. C'est ça ?

Brennbar la consuma dans la fumée de son cigare avant quelle ait pu lire dans ses yeux ; moi j'arrive toujours à lire dans ses yeux.

— Non, il ne plaisantait pas vraiment... n'est-ce pas, chéri ? C'était plutôt, disons, une métaphore. (Les regards convergèrent sur Brennbar avec une suspicion accrue.) Une métaphore pour dire la difficulté de grandir quand on est intelligent dans un monde idiot. Pour dire que l'intelligence est si singulière, si rare, que ceux qui ont une cervelle sont toujours en butte à la discrimination des masses imbéciles qui les entourent.

Toute la table parut rassérénée. Brennbar fumait. Il savait être exaspérant, parfois.

— C'est vrai que les gens intelligents constituent la minorité la plus infime. Il leur faut donc supporter la médiocrité bêlante et l'idiotie flagrante de tout ce qui est populaire. La popularité est probablement la pire insulte pour une personne intelligente. C'est pour ça, poursuivis-je avec un geste en direction de Brennbar, qui ressemblait à une nature morte, c'est pour ça que l'acné est une métaphore adéquate pour dire le sentiment d'impopularité qu'éprouvent les gens intelligents. Car l'intelligence est impopulaire, évidemment. Personne ne les aime, les gens intelligents. On ne leur fait pas confiance : leur intelligence cache peut-être une forme de perversité. C'est un peu comme de penser que ceux qui ont des boutons ne sont pas propres.

— Oui, oui, avança mon voisin (il s'animait : la conversation lui semblait sans doute prendre un tour plus confortable), bien sûr, cette idée que les intellectuels constituent une manière de minorité ethnique, ça ne date pas d'hier. L'Amérique est un pays majoritairement anti-intellectuel. Prenez la télévision. Les universitaires y sont toujours représentés comme des excentriques avec une araignée dans le plafond et des tempéraments de petite vieille. Les idéalistes sont toujours des fanatiques ou des saints, des Hitler en puissance, des Jésus-Christ en herbe. Les enfants qui lisent sont binoclards et leur rêve secret est de jouer au base-ball aussi bien que les autres gamins. Les hommes, on préfère les évaluer à leur sueur. Et tant mieux s'ils ont cette espèce de fidélité obstinée que nous admirons chez le chien. Mais tout de même, Brennbar, de là à suggérer que l'acné et l'intellect, c'est la même chose...

— Pas l'intellect, rectifiai-je. L'intelligence. Il y a autant de crétins parmi les intellectuels que parmi les joueurs de base-ball. L'intelligence consiste simplement à percevoir ce qui se passe autour de soi.

Mais Brennbar s'était retranché derrière un écran de fumée, et sa voisine elle-même n'aurait pas pu voir ce qu'il en pensait.

L'homme qui avait brièvement entretenu l'illusion que la conversation prenait un tour plus favorable déclara :

— Ça se discute, ça, madame Brennbar, qu'il y ait autant de crétins chez les intellectuels que chez les joueurs de base-ball.

Brennbar lâcha un rot d'avertissement : un signal prolongé et étouffé, comme une poubelle

lancée depuis une cage d'ascenseur alors qu'on serait très loin, sous sa douche, au trente et unième étage, et qu'on crierait « Qui est là ? » dans son appartement vide.

— Un dessert ? demanda le maître d'hôtel en distribuant les menus.

Il avait dû croire que Brennbar venait d'en demander un.

— Je vais prendre des *pommes normandes en bellevue*, dit l'homme du bout de la table, que le Middle West terrifiait.

Sa femme voulait le *pouding alsacien*, un dessert froid.

— J'aimerais bien une *charlotte Malakoff aux fraises*, dit la voisine de Brennbar.

Je dis que j'allais prendre une *mousseline au chocolat*.

— Merde, commenta Brennbar.

Même s'il avait voulu faire une métaphore, son visage ravagé ne relevait pas de l'invention. Cela se voyait à l'œil nu.

— J'essayais seulement de t'aider, chéri, dis-je sur un ton qui choquait par sa nouveauté.

— T'es maligne, ma garce, dit Brennbar.

L'homme pour qui le tour plus confortable de la conversation s'était révélé un tour de cochon aurait bien aimé, dans cette atmosphère pénible où chacun se sentait très seul de son espèce, avoir à sa disposition un peu plus d'intelligence.

— Je vais prendre du *clafoutis aux pruneaux*, dit-il d'un ton soumis.

— Ça ne m'étonne pas, lança Brennbar. C'est exactement ce que j'avais prévu.

— Moi aussi, chéri, j'avais deviné ce qu'il choisirait !

— Et pour elle, tu avais trouvé ? demanda-t-il en désignant sa voisine.

— Oh elle, c'était facile. J'avais trouvé pour tout le monde.

— Je me suis trompé sur ton choix, admit Brennbar. (Il avait l'air troublé.) J'étais sûr que tu allais essayer de partager le savarin avec quelqu'un.

— Brennbar ne prend pas de dessert, expliquai-je aux autres, c'est mauvais pour la peau.

Brennbar se tenait à peu près tranquille, comme une coulée de lave endiguée. Je savais que dans très peu de temps nous rentrerions chez nous. Je mourais d'envie d'être seule avec lui.

L'espace intérieur

Le jeune George Ronkers était urologue dans une ville universitaire, situation lucrative pour lors, la liberté sexuelle conjuguée avec le manque d'information produisant chez les professeurs et les étudiants, jeunes ou moins jeunes, une fabuleuse variété de maladies vénériennes. Il y avait donc de l'ouvrage pour un urologue. Sa clientèle pléthorique du dispensaire étudiant le surnommait affectueusement Raunchy Ronk (Ronkers le Chaud Lapin), et avec une affection plus profonde sa femme l'appelait Raunch tout court.

Son nom à elle était Kit ; elle prenait le métier de George avec beaucoup d'humour et ne manquait pas d'imagination pour construire leur nid. Elle terminait sa thèse à l'école d'architecture et était chargée d'un cours de première année, intitulé « L'espace intérieur ».

C'était son domaine, sans aucun doute. L'entière responsabilité de l'espace intérieur lui revenait chez les Ronkers. Elle avait abattu des cloisons, encastré des baignoires, voûté des portes, arrondi des pièces et taillé des fenêtres en ogives ; bref, elle traitait l'espace intérieur en trompe l'œil. « L'astuce, disait-elle, c'est de ne pas laisser voir où finit une pièce et où l'autre commence ; le concept de pièce est en contradiction avec celui d'espace ; dans l'espace on ne distingue pas les frontières... » Elle était intarissable sur ce chapitre ; c'était son domaine.

George Ronkers se promenait chez lui comme dans le parc d'une ville étrangère qui l'aurait intrigué ; les théories de l'espace ne lui faisaient ni chaud ni froid.

« Aujourd'hui j'ai vu une fille qui avait soixante-quinze verrues, dis donc ! Là, c'est l'intervention. Je ne sais pas pourquoi elle est venue me trouver. C'est vrai, elle aurait dû commencer par consulter un gynécologue ! »

Le seul élément de la propriété que Ronkers considérait comme son domaine à lui, c'était le magnifique noyer américain noir qui poussait contre la maison. Kit avait d'abord repéré la maison, qui se prêtait selon elle à des aménagements intérieurs parce que haute de plafond ; elle appartenait à un vieil Autrichien qui venait de perdre sa femme. Mais Ronkers, lui, avait été conquis par l'arbre. C'était un grand noyer noir au tronc fendu qui s'élevait double, en un V aérien. Le propre du noyer noir est de s'élancer vers le ciel avec grâce ; ses branches et son feuillage ne commencent qu'à la hauteur d'un premier étage, et les feuilles sont petites, fines et ramassées en bouquets très denses ; leur vert délicat jaunit en octobre. Les noix poussent sous une peau épaisse et caoutchouteuse, d'un vert pâle ; à l'automne elles atteignent la taille des pêches ; la peau se met à brunir, à noircir même, par endroits, et les fruits tombent. Les écureuils en sont friands.

Kit aimait bien l'arbre, mais elle se délectait surtout à raconter au vieux Kesler comment elle allait restructurer sa maison après son départ. Il se contentait de la dévisager avec stupeur, ponctuant ainsi ses envolées : « Mais quel mur ? Ah, ce mur, là ? Ah bon, vous allez ce mur abattre, oui ? Ah, et puis l'autre aussi ? Eh ben... et qu'est-ce qui va le plafond soutenir ? Ah, bon... »

Quant à Ronkers, il confia à Kesler combien ce noyer noir lui plaisait. Ce fut alors que l'Autrichien le mit en garde contre leur voisin : « *Der Bardlong*, lui dit-il, il veut l'arbre tronçonner, mais moi j'ai jamais lui écouté. » Alors que George Ronkers tentait de se faire expliquer les raisons de leur futur voisin, le vieillard donna soudain un coup dans le mur le plus proche avec le plat de la main : « Ah, non, alors ! pas ce mur-là, quand même ! Ah, celui-là, il a toujours à moi bien plu ! »

Bon, il leur fallait prendre des gants. Finis les plans à haute voix tant que Kesler n'aurait pas déménagé. Il prit un appartement dans une autre banlieue. Le jour du déménagement, pour une raison mystérieuse, il se mit sur son trente et un ; costumé en paysan tyrolien, un feutre à petite plume sur la tête, ses vieux genoux cagneux et blancs sous sa culotte de peau, il restait là planté au milieu de ses antiques malles de bois sous la fine pluie de printemps, laissant George et Kit déménager son bazar à sa place.

— Vous ne voulez pas vous mettre à l'abri, monsieur Kesler ? lui demanda Kit.

Mais tant qu'on n'eut pas chargé tous ses meubles dans le camion, il ne bougea pas du trottoir qui bordait son ancienne maison. Il regardait le noyer noir.

Enfin, il posa carrément la main sur le postérieur de Kit en lui disant :

— Ne laissez pas *der Pest Bardlong* l'arbre abattre, OK ?

— OK, promit Kit.

George Ronkers adorait être au lit, les matins de printemps, et regarder le soleil filtrer à travers les jeunes feuilles vertes de son noyer noir. L'arbre faisait des dessins sur le lit ; on aurait dit une mosaïque. Kit avait agrandi les fenêtres pour laisser entrer l'arbre — l'« inviter » chez eux, disait-elle.

— Oh, c'est beau, Raunch, dit-elle tout bas.

— C'est un bel arbre.

— Mais moi je voulais dire toute la pièce. Et puis la fenêtre, la mezzanine.

— La mezzanine, tu dis ? Moi qui croyais que c'était un lit !

Un écureuil descendit le long d'une branche, tout près de la fenêtre ; d'ailleurs, il frottait souvent sa queue au carreau ; il aimait bien tirer sur la tige des jeunes noix, comme s'il y avait trouvé un avant-goût d'automne.

— Raunch...

— Ouais...

— Tu te souviens, cette fille qui avait soixante-quinze verrues ?

— Si je m'en souviens !

— Dis... elles étaient où, au fait ?

... Et puis, *der Pest Bardlong* ne leur posa pas le moindre problème. Tout le printemps, et le long été, tandis que les ouvriers abattaient des cloisons et restructuraient les fenêtres, Mr. et Mrs. Bardlong restèrent à une distance respectueuse sur leur propriété immaculée ; parfois ils faisaient un petit geste de la main, de loin, sur une terrasse, ou apparaissaient soudain derrière un treillage — mais jamais ils ne manquèrent aux règles du bon voisinage, jamais ils ne commirent la moindre indiscretion, tout ce capharnaüm, ce tohu-bohu juvénile ne leur inspirant que des sourires d'encouragement.

Bardlong était retraité, et son nom dira quelque chose à ceux qui ont entendu parler du magnat des amortisseurs et des freins. Dans le Middle West, certains auront vu parfois de gros camions :

AVEC BARDLONG ON FREINE EN DOUCEUR
BARDLONG, LE CHAMPION DES AMORTISSEURS

Même à la retraite, Bardlong semblait en mesure d'amortir tous les chocs qu'auraient pu lui causer ses nouveaux voisins et leurs travaux d'aménagement. Sa maison à lui était une vieille demeure de brique rouge croulant sous le lierre, dont la touche finale était donnée par d'élégants volets vert foncé. Elle imitait le style géorgien ; la façade était carrée, centrée au rez-de-chaussée par de hautes fenêtres étroites. D'une profondeur considérable, la demeure

plongeait dans le jardin, se ramifiait en terrasses, en tonnelles, en rocailles, qu'ourlaient des haies mancurées, des parterres bichonnés et une pelouse soyeuse comme un green de golf.

Elle tenait tout le coin d'une rue résidentielle et ombragée. Sa seule voisine était la maison des Ronkers, dont la séparait un muret d'ardoise.

Depuis les fenêtres du premier, George et Kit avaient vue sur la cour irréprochable des Bardlong ; leur fouillis de buissons, d'herbe hirsute et jaunie, s'élevait bien à un mètre cinquante au-dessus de cette espèce de digue censée empêcher leur jungle de déferler sur leur voisin lorsqu'il taillait et ratissait son domaine. Les maisons elles-mêmes étaient curieusement proches car celle des Ronkers constituait à l'origine les dépendances de la demeure de maître, la propriété n'ayant été divisée que plus tard.

Entre les deux, le long du muret côté Ronkers, sur le talus, le noyer noir avait ses racines. Pourquoi Kesler s'était-il mis dans la tête que Bardlong voulait occire l'arbre, Ronkers n'en avait pas la moindre idée. Peut-être était-ce un malentendu linguistique. Cet arbre devait faire la joie de Bardlong comme la leur : il donnait son ombre à ses fenêtres comme aux leurs. Son faîte altier apparaissait derrière leur toit à eux. L'une des branches du V se penchait au-dessus de chez George et Kit et l'autre tendait son arceau au-dessus de chez les Bardlong.

Il n'aimait donc que les beautés tirées au cordeau, cet homme ?

Peut-être bien ; mais, en tout cas, il ne s'était jamais plaint de tout l'été. Coiffé d'un chapeau de paille à larges bords décoloré au soleil, il passait son temps à jardiner, ou même à bayer aux corneilles ; souvent accompagné de sa femme. On aurait plutôt dit les estivants d'une vieille station chic que des gens vivant sur place. Pour faire leurs travaux de jardinage ils s'habillaient avec une élégance absurde, comme si les nombreuses années qu'avait passées Bardlong dans les affaires ne lui avaient pas laissé d'autres vêtements que ceux qu'il mettait pour travailler. Il portait des pantalons de costumes légèrement démodés, avec des bretelles, et des chemises de soirée, légèrement démodées elles aussi ; le chapeau de paille protégeait son front pâle, criblé de taches de rousseur. Une impressionnante collection de chaussures chic et sport, à deux tons, venait compléter ces panoplies.

Sa femme, vêtue d'une robe de garden-party et coiffée d'un panama couleur crème, portait un ruban de soie rouge autour de son chignon gris nacré ; elle donnait de petits coups de canne sur les briques de la terrasse qui auraient osé se disjoindre. Lui la suivait avec un minuscule chariot de ciment qui avait l'air d'un jouet et une truelle.

Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, ils déjeunaient sous le vaste parasol de leur terrasse de derrière, où le mobilier de jardin en fonte blanche luisait, patiné d'avoir accueilli toute une ère de petits déjeuners de chasseurs et de brunchs au champagne à la suite du mariage d'une de leurs filles.

Le seul accroc apparent dans cet ordonnancement estival avait été la visite de leurs grands enfants, eux-mêmes accompagnés d'enfants dangereusement petits. Ces trois jours où le chien avait aboyé et où les balles avaient rebondi dans cette cour symétrique comme une table de billard semblaient avoir perturbé les Bardlong pour une semaine. L'air inquiet, ils suivaient les enfants à la trace dans le jardin, essayant de recoller des tiges de fleurs cassées, empalant sur un quelconque outil de jardin l'outrage d'un papier de chewing-gum, remettant à leur place les mottes de terre soulevées par le chien fou qui pouvait foncer comme un demi-arrière dans l'herbe douce, et ne s'en était pas privé en effet.

La semaine qui suivit cette invasion familiale, on vit les Bardlong effondrés sous le parasol de leur terrasse, trop fatigués pour tapoter la moindre brique ou réduire la fracture d'un minuscule rameau de lierre arraché à son treillage par un enfant qui passait.

« Hé, Raunch, chuchotait Kit, avec Bardlong on freine en douceur ! »

BARDLONG. LE CHAMPION DES AMORTISSEURS, lisait George sur les camions qu'il croisait en ville. Mais aucun de ces frustes véhicules n'aurait eu le mauvais goût de s'approcher du bord de trottoir repeint de frais de leur voisin. L'homme était incontestablement rangé des voitures, et ils avaient un mal fou à se figurer qu'il ait pu vivre autrement. Même lorsque freins et amortisseurs constituaient son quotidien, ils ne le voyaient pas du tout impliqué dans son négoce.

George avait un jour eu un fantasme « hénaurme » autant que pervers. Il raconta à Kit qu'il avait vu un énorme camion AVEC BARDLONG ON FREINE EN DOUCEUR balancer l'intégralité de sa cargaison dans la cour de leur voisin. Ses portes arrière grandes ouvertes, il fonçait comme un mixer sur la pelouse, vomissant dans un fracas métallique toutes sortes de pièces détachées — mâchoires et tambours de frein, nappes huileuses de liquide de freinage, amortisseurs caoutchouteux qui rebondissaient en tous sens pour réduire les parterres en purée.

— Dis, Raunch..., chuchota Kit.

— Ouais...

— Elles étaient vraiment dans son vagin, ces verrues ?

— Dedans, dessus, tout autour...

— Soixante-quinze verrues ! Oh là là, j'arrive même pas à l'imaginer !

Ils étaient couchés dans leur lit tacheté par un soleil qui, en ces matins de fin d'été, parvenait à peine à transpercer l'entrelacs serré que le noyer noir déployait à leur fenêtre.

— Tu sais pourquoi j'adore être couché ici ? demanda Ronkers à sa femme.

Elle se pelotonna contre lui.

— Oh non, dis-moi...

— À cause de l'arbre. Je crois que ma première expérience sexuelle s'est passée dans une cabane, en haut d'un arbre, et c'est l'effet que ça me fait ici...

— Toi et ton arbre, alors ! C'est peut-être à cause de mon architecture que tu l'aimes tant ; ou peut-être même à cause de moi. Et puis, tu parles d'une histoire ! Franchement, je te vois très mal faire ça dans un arbre ; je croirais plutôt que c'est un de tes vieux dégoûtants de patients qui t'a raconté ça.

— Ah non, pour tout dire, c'est un jeune dégoûtant.

— T'es abominable, Raunch. Soixante-quinze verrues... quand j'y pense !

— Et puis à cet endroit-là, ça demande une chirurgie de précision.

— Tu ne m'avais pas dit que c'était Tomlinson qui l'avait opérée ?

— Si, mais je l'ai assisté.

— Mais tu ne fais pas ça en temps normal, si ?

— Non, mais c'était un cas.

— T'es vraiment abominable...

— Je l'ai fait par pur intérêt scientifique, par désir d'apprendre mon métier. On met beaucoup d'huile minérale et vingt-cinq pour cent de podophylline. La cautérisation est délicate...

— Ça suffit ! dit Kit.

Mais l'été ne dure qu'un temps et, avec le retour des étudiants, Ronkers eut vite trop de travail pour faire la grasse matinée. Aux quatre coins du monde on découvre une variété ahurissante de maladies des voies urinaires, bénéfique annexe et mal connu de l'industrie du tourisme ; peut-être est-ce même la plus grosse importation nationale de l'été, sans qu'on le

sache.

Tous les matins les étudiants faisaient la queue à sa consultation ; leur voyage achevé, ils s'étaient remis au travail sérieusement et leurs douleurs urinaires se faisaient plus aiguës. « Je crois que j'ai attrapé ça à Smyrne, docteur. — Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir à combien de personnes vous l'avez passé depuis... »

« L'ennui, expliquait-il à Kit, c'est qu'ils savent tous ce qu'ils ont dès le premier symptôme, et même, souvent, de qui ils le tiennent. Seulement voilà, ils attendent presque tous que ça passe tout seul, quand ils le refilent pas à tout le monde, et ils viennent me voir quand ça devient insupportable. »

Malgré tout, Ronkers était plein de sollicitude à l'égard de ses patients vénériens ; il ne leur donnait jamais le sentiment qu'ils avaient sombré dans le péché ni qu'ils payaient là le juste prix de leur stupre ; il leur disait simplement qu'il ne faut pas se sentir coupable lorsque quelqu'un vous transmet une maladie. En revanche, il insistait fermement pour qu'ils préviennent leur partenaire d'origine — lorsqu'ils la connaissaient.

« Elle ne sait peut-être pas qu'elle l'a, elle », leur disait-il. « Nous avons perdu le contact », répondaient ses patients. Ronkers revenait à la charge : « Oui, mais elle, elle va le refiler à quelqu'un d'autre, qui à son tour... — Bien fait ! », braillaient les malades. « Non, attendez, pour elle c'est plus grave — Eh bien, dites-le-lui vous-même ; je vous donne son numéro ! »

— C'est un peu fort ! hurlait Kit, pourquoi est-ce que tu ne les obliges pas à le faire ?

— Et comment ?

— Tu n'as qu'à leur dire que tu ne les soigneras pas. Qu'ils verront trente-six chandelles chaque fois qu'ils iront pisser !

— Mais ils iront voir quelqu'un d'autre, ou ils me raconteront qu'ils ont déjà prévenu leur partenaire, alors que ce ne sera pas vrai et qu'ils n'auront pas la moindre intention de le faire.

— C'est tout de même absurde que tu passes ton temps à téléphoner à la moitié des femmes de la ville, zut !

— Le pire, c'est quand il faut les appeler longue distance.

— Tu pourrais au moins leur faire payer les communications !

— Bah, il y en a qui n'ont pas le sou.

— Dis-leur que tu vas demander à leurs parents de payer, alors...

— De toute façon, c'est déductible, Kit. Et puis, ils sont même pas tous étudiants.

— Je trouve ça abominable, Raunch. Vraiment.

— Tu vas la surélever encore beaucoup, cette fichue mezzanine ?

— J'aime bien que tu mérites tes plaisirs.

— D'accord, mais de là à mettre une échelle...

— Dis donc, c'est ton arbre favori, non ? Et je me suis laissé dire que tu n'as rien contre. L'homme qui veut m'avoir doit être un athlète.

— C'est comme ça que je finirai peut-être mutilé.

— Raunch ! Mais qui tu appelles encore ?

— Allô ? disait-il au téléphone. Allô, c'est mademoiselle Wentworth ? Ah, pardon, madame Wentworth... Je, euh, je voudrais parler à votre fille, s'il vous plaît. Aaah, vous n'avez pas de fille ? Bon, eh bien euh... est-ce que je pourrais vous parler un peu, madame ?

— C'est abominable, Raunch !

— Oui, je suis le docteur Ronkers, urologue au dispensaire universitaire... oui, George Ronkers.

Oui, c'est ça, le docteur George Ronkers. Oui, bonjour. Vous dites... ? Ah, Sarah... bonjour, Sarah ! Alors voilà...

Puis avec la fin de l'été vint la fin des travaux d'aménagement de l'espace intérieur des Ronkers. Kit en avait terminé avec la charpente ; elle partageait désormais son temps entre ses cours et sa thèse. Lorsque les ouvriers repartirent et que l'on emporta les outils, lorsqu'il n'y eut plus dans la cour des Ronkers des monceaux de gravats venant des cloisons abattues, Bardlong dut se dire que visiblement la reconstruction était achevée, pour cette année du moins.

Le noyer était toujours là. Peut-être Bardlong avait-il cru qu'au cours de ces travaux d'été l'arbre serait expédié pour laisser la place à une aile supplémentaire. Il ne pouvait pas savoir que ses voisins réaménageaient précisément leur maison en fonction de cette « invitation permanente » qu'ils lui faisaient.

L'automne venant, le contentieux qui opposait Bardlong au noyer devint parfaitement clair. Le vieux Kesler avait vu juste. George et Kit en eurent la prémonition dès la première nuit fraîche et ventée de la saison. Ils étaient couchés sur leur mezzanine, l'arbre ondoyant autour d'eux, les feuilles tombant le long des carreaux, lorsqu'ils entendirent quelque chose choir sur leur toit et rouler le long de leur gouttière avec le bruit d'une boule de bowling en bois qui fonce pour marquer le point.

— Hé, Raunch ?

— Nom de Dieu ! C'est une noix, ça !

— On aurait cru une brique tombée de la cheminée !

Ils passèrent la nuit assis sans fermer l'œil, à attendre les suivantes. Lorsque le vent en détachait une, ou qu'un écureuil parvenait à la faire dégringoler, on l'entendait cogner, *braoum !*, et puis rouler, *dlong, dlong dlong paf !*, le long de la gouttière.

— Celle-là, elle a entraîné un écureuil avec elle !

— Eh ben, au moins, on ne risque pas de croire que c'est un rôdeur, dit Kit, ça fait vraiment trop de bruit.

— Ou alors un rôdeur qui fait tomber ses outils de cambrioleur...

Braoum ! Dlong, dlong dlong paf !

— Un rôdeur dégomme du toit à coups de flingue ! grogna Kit.

— Bah, on va s'habituer, j'en suis sûr.

— Eh bien, si tu veux mon avis, Bardlong a dû être lent à s'y faire.

Le lendemain matin, Ronkers s'aperçut que la maison des Bardlong avait un toit d'ardoise, et bien plus pentu que le leur. Il essaya d'imaginer le bruit que pouvaient faire les noix là-dessus.

« Oui, mais ils ont sûrement un grenier, eux, dit Kit. Ça doit feutrer les sons. »

Ronkers avait un mal de chien à imaginer comment quoi que ce soit aurait pu « feutrer » le bruit d'une noix sur un toit d'ardoise et sa descente subséquente le long de la gouttière.

À la mi-octobre, les noix tombaient avec une régularité effarante. Ronkers pensa que la première vraie grosse tempête de novembre risquait de ressembler à une attaque aérienne. Kit sortit ratisser une pile de noix tombées ; elle en entendit une se détacher au-dessus de sa tête et déchirer le fouillis des feuilles. Elle se dit qu'il valait mieux ne pas lever les yeux — se figurant déjà l'abominable bleu entre ses sourcils et le coup que recevrait sa nuque projetée au sol. Elle se ramassa sur elle-même et se protégea la tête des mains. La noix manqua de peu son échine offerte et lui envoya un coup dans les reins. *Chtoc !*

— Qu'est-ce que ça fait mal, dis donc !

Sous l'arbre meurtrier, Bardlong arborait un sourire réjoui en regardant Ronkers

réconforter sa femme. Kit n'avait pas remarqué sa présence. Il portait un feutre tyrolien avec une plume mitée, un galurin dont Herr Kesler lui-même n'aurait plus voulu.

— C'est Kesler qui me l'a donné, expliqua-t-il, mais moi, je lui avais demandé un casque.

Il était là, planté dans sa cour avec arrogance, tenant le râteau dans sa main à la façon d'une batte, comme s'il attendait que le noyer lui balance une noix à renvoyer. Il avait choisi le moment rêvé pour aborder la question : Kit, encore sous le choc, était en larmes.

— Vous en avez déjà entendu une dégringoler sur un toit d'ardoise ? Je vous appellerai quand il y en aura une grappe prête à tomber, vers les trois heures du matin.

— Il faut reconnaître que c'est un problème, concéda Ronkers.

— Mais c'est un arbre superbe, dit Kit, sur la défensive.

— Enfin, c'est vous qui voyez, bien sûr, dit Bardlong avec une gaieté dégagée, mais, si j'ai le même problème que l'an dernier avec ma gouttière, je serai peut-être obligé de vous demander d'enlever la partie de l'arbre qui donne sur notre propriété ; pour le reste, vous pourrez bien en faire ce que vous voudrez.

— Quel problème de gouttière ? demanda Ronkers.

— Ça doit faire la même chose chez vous, j'imagine...

— Mais quelle même chose ? demanda Kit.

— Ces saletés de noix, elles bouchent les gouttières. Là-dessus il pleut tant et plus, et les gouttières ne fonctionnent plus parce qu'elles sont engorgées ; si bien que l'eau ruisselle le long de votre façade, vos fenêtres fuient, et votre sous-sol est plein d'eau. Voilà.

— Ah bon.

— Kesler m'avait acheté une serpillière. Seulement, vous comprenez, c'était un pauvre métèque... bon, on n'avait pas envie de le poursuivre, dit Bardlong, en veine de confidences.

— Ah bon, dit Kit.

Elle n'aimait pas Bardlong. Elle soupçonnait le même décalage entre l'enjouement, le dégageant qu'il affectait et son propos qu'entre la fine dentelle de ses treillages et le négoce des amortisseurs.

— Bah, continua-t-il avec un sourire, ratisser quelques noix, se réveiller plusieurs fois par nuit en croyant qu'une cigogne vient de faire un atterrissage en catastrophe, passe encore... (il marqua un temps, la mine radieuse sous le chapeau du vieux Kesler)... je veux bien même porter le casque.

Il tira son chapeau à Kit. Celle-ci, voyant son chef plein de taches de rousseur à découvert, se mit à prier pour entendre le bruit caractéristique des noix déchirant les feuilles. Mais Bardlong remit le chapeau sur sa tête. Une noix amorça sa descente. Kit et George se roulèrent en boule, mains sur la tête. Bardlong resta imperturbable. Avec une force considérable, la noix s'en alla percuter le muret d'ardoise entre eux et éclata avec un *clac* ! spectaculaire ; elle était aussi grosse qu'une balle de base-ball, et aussi dure.

— Ah, à l'automne, il faut bien dire que c'est un arbre plein de rebondissements ! Bien sûr, ma femme l'évite scrupuleusement à cette époque de l'année ; elle se trouve, disons, assignée à résidence. (Il rit avec un clignement de plombages en or, indice de la prospérité du négoce des freins.) Bah, peu importe, la beauté n'a pas de prix, et c'est vrai qu'il est superbe, cet arbre. Cela dit... (il changea brutalement de ton)... les dégâts des eaux, ça chiffre.

Dans sa bouche, se dit Ronkers, le verbe avait l'air d'appartenir au vocabulaire procédurier.

— Et puis, tant qu'à faire, reprit Bardlong, si vous devez faire des frais pour abattre la moitié de l'arbre, il ne faut pas hésiter à l'abattre entièrement. Parce que, quand ce sera votre sous-sol à vous qui sera inondé, on rigolera moins.

Bardlong prononçait « rigoler » comme si c'était un mot obscène ; du reste, à en juger par

ses sous-entendus, on serait mal avisé de rigoler de quoi que ce soit dans la vie.

— Écoute, et si tu montais sur le toit balayer les noix pour qu'elles n'engorgent pas les gouttières... non ? demanda Kit à son mari.

— Ah, moi, bien sûr, ça n'est plus de mon âge, soupira Bardlong comme s'il mourait d'envie de grimper sur son toit.

— Dis, poursuivit Kit, tu pourrais peut-être même le faire pour monsieur Bardlong aussi... mettons une fois par semaine, à cette saison ?

Ronkers regarda le toit vertigineux de son voisin, son ardoise lisse, sa pente raide. Il eut des manchettes plein la tête : LE MÉDECIN FAIT UNE CHUTE DE TROIS ÉTAGES ! MORT À LA NOIX POUR L'UROLOGUE ! UNE CARRIÈRE SCIÉE À LA BASE PAR UN ARBRE ASSASSIN !

Non, il prenait la mesure de la situation ; il était temps de se fixer pour objectif la victoire finale ; il ne pourrait gagner qu'à moitié. Bardlong était tortueux, soit, mais il était clair qu'il était résolu.

— Est-ce que vous auriez l'adresse d'un bon chirurgien pour arbres ?

— Raunch ! s'écria Kit pour le rappeler à l'ordre.

— Nous allons couper l'arbre en deux, annonça Ronkers.

Il s'avança bravement vers le tronc fendu en shootant dans les débris d'obus laissés par les noix.

— Disons ici, à peu près, s'empressa de répondre Bardlong, qui avait sans aucun doute repéré l'endroit des années auparavant. Bien entendu, le plus cher (sa voix retrouvait le sérieux du commerce des amortisseurs), c'est d'entourer soigneusement les branches qui donnent chez moi pour qu'elles ne tombent pas sur mon toit. (J'espère qu'elles vont te le défoncer, ton toit, tiens, pensa Kit.) Tandis que si vous coupez l'arbre entier, vous pourrez faire des économies de temps et d'argent ; il vous suffirait de le laisser tomber le long du muret, il y a la place ici, avant la rue, voyez-vous...

L'arbre se déployait au-dessus d'eux ; manifestement Bardlong en avait pris la mesure ; ses jours étaient comptés, la médecine ne pouvait plus rien pour lui ; peut-être était-il même condamné d'avance, se dit Ronkers.

— Je souhaite garder la partie de l'arbre qui ne cause pas de dégâts sur votre propriété, monsieur Bardlong, répondit-il.

Il avait mis dans sa voix une dignité satisfaisante et une distance frisquette. Bardlong y entendit un sens des affaires qu'il respecta.

— Je peux vous arranger ça, si vous voulez, je connais une équipe sérieuse...

Dans sa bouche, le mot « équipe » évoquait désagréablement les camions Bardlong qui écumaient la ville.

— Ça vous reviendrait toujours un peu moins cher, ajouta-t-il avec une connivence agaçante, je m'en charge, si vous voulez...

Kit allait dire quelque chose, mais Ronkers répondit :

— Entendu, monsieur Bardlong, c'est vraiment très aimable à vous. Il ne nous restera plus qu'à courir le risque que notre gouttière s'engorge.

— Mais nos fenêtres sont neuves, s'écria Kit. Elles ne vont pas prendre l'eau. Et alors, les fuites dans ce vieux sous-sol minable, j'aime autant vous dire qu'on n'en a rien à faire ; si vous saviez comme je m'en fiche !

Ronkers tenta de rendre à Bardlong son sourire patient, si odieusement compréhensif, qui semblait dire : Allez, la mienne aussi a ses humeurs. Kit souhaita qu'il leur dégringole une grêle de noix sur le coin de la figure, un déluge — c'était tout ce qu'ils méritaient.

— Écoute, dit-elle plus tard à son mari, et si le pauvre monsieur Kesler le voit ? Il finira

bien par le voir, tu sais, il passe de temps en temps. Comment tu lui expliqueras que tu as bradé son arbre ?

— Non, je ne l'ai pas bradé. Je pense même avoir sauvé ce que je pouvais en laissant sa part à Bardlong. Tu as bien vu que je ne pouvais rien contre lui, légalement.

— Peut-être, mais le pauvre monsieur Kesler ? On lui avait promis !

— Eh bien, l'arbre sera toujours là.

— À moitié !

— C'est toujours mieux que rien !

— Mais qu'est-ce qu'il va penser de nous ? Il va croire que nous sommes du même avis que Bardlong, que pour nous c'est un problème, cet arbre. Qu'on finira par le couper tout entier, que ce n'est qu'une question de temps.

— Voyons, Kit, c'est un problème, cet arbre !

— Bon, eh bien moi, je voudrais bien savoir ce que tu vas lui dire, à monsieur Kesler.

— Ce ne sera pas la peine de lui dire quoi que ce soit. Il est à l'hôpital.

Elle sembla stupéfaite. Il lui avait toujours paru vert et vigoureux comme un paysan. Ils étaient éternels, ces gens-là, non ?

— Mais, attends voir... (sa voix était moins assurée) ... il va sortir, dis ? Qu'est-ce que tu lui diras quand il viendra voir son arbre ?

— Il ne va pas sortir.

— Oh non, ne me dis pas ça.

Le téléphone sonna. D'ordinaire, il laissait Kit répondre, pour qu'elle lui filtre les appels. Mais elle était absorbée dans ses pensées ; elle voyait le vieux Kesler dans sa culotte de peau usée, avec ses jambes maigres et lisses.

— Allô ? dit Ronkers en décrochant.

— Docteur Ronkers ?

— Oui.

— Ici Margaret Brant.

Ronkers essaya de la situer. Une voix de jeune fille ?

— Euh...

— Vous avez laissé un message à mon foyer d'étudiantes, demandant de vous rappeler...

Il se souvenait, à présent. Il consulta la liste des femmes qu'il devait appeler dans la semaine : leurs noms étaient inscrits en face de ceux de leurs petits camarades infectés.

— Mademoiselle Brant..., commença-t-il (Kit arrondissait les lèvres pour former des mots muets : " Pourquoi il ne sortira pas de l'hôpital ? ")... mademoiselle Brant, vous connaissez un jeune homme qui s'appelle Harlan Booth ?

Margaret Brant semblait frappée de mutisme, elle aussi, à l'autre bout du fil, et Kit chuchota avec hargne :

— Qu'est-ce qu'il a ? De quoi est-ce qu'il est malade ?

— Cancer, chuchota-t-il à son tour.

— Oui, comment ? dit Margaret Brant. Oui, je connais un garçon qui s'appelle Harlan Booth. De quoi s'agit-il, je vous prie ?

— Harlan Booth est venu me consulter pour une blennorragie, mademoiselle. (Pas de réaction.) La chaude-pisse, d'accord ? Une blennorragie ? Harlan Booth a la chtouille.

— J'ai compris, dit la fille.

Sa voix s'était durcie ; elle était soupçonneuse. Quant à Kit, il ne pouvait plus la voir, elle avait détourné le visage.

— Si vous avez un bon gynécologue ici, mademoiselle, je pense qu'il vaudrait mieux

prendre rendez-vous. Je puis vous recommander le docteur Caroline Gilmore ; elle a son cabinet au centre hospitalier universitaire. Ou alors, bien sûr, vous pouvez venir me voir...

— Mais enfin, qui est à l'appareil ? Qu'est-ce qui me dit que vous êtes médecin ? On a laissé un numéro de téléphone pour que je rappelle. Je n'ai rien à voir avec Harlan Booth, moi. C'est une mauvaise plaisanterie ou quoi ?

Peut-être, pensa Ronkers. Il se rappelait Harlan Booth, une espèce de sale gosse prétentieux qui avait feint une indifférence dédaigneuse quand il lui avait demandé qui il pouvait avoir contaminé : « Des tas de gens, peut-être », avait-il fanfaronné. Ronkers avait dû insister pour qu'il lui donne ne serait-ce qu'un seul nom, qui avait été celui de Margaret Brant. C'était peut-être une pucelle qu'Harlan Booth détestait.

— Vous pouvez m'appeler à mon domicile quand j'aurai raccroché. Je suis dans l'annuaire, *docteur George Ronkers* ; vous verrez bien si le numéro correspond à celui que vous avez. Ou alors, risqua Ronkers, si je fais erreur, je vous prie de m'excuser ; je peux tout aussi bien appeler Harlan Booth pour lui passer un savon. Sinon, examinez-vous pour voir si vous avez des pertes, surtout le matin, voyez s'il y a inflammation. Et, si vous avez l'impression que c'est possible, vous avez tout loisir de consulter un autre médecin, moi je n'en saurai rien ; mais si vous avez eu des rapports avec Harlan Booth, mademoiselle...

Elle avait raccroché.

— Cancer..., lui demanda Kit sans cesser de lui tourner le dos, cancer de quoi ?

— Du poumon. La bronchoscopie était positive. Ils n'ont même pas eu besoin de l'opérer.

Le téléphone sonna de nouveau. Lorsque Ronkers dit « Allô ? », son correspondant raccrocha. Il avait la déplorable habitude de se faire une image des gens qu'il avait seulement eus au téléphone. Il voyait Margaret Brant dans son foyer de jeunes filles. Elle se jetterait d'abord sur le dictionnaire. Ensuite, elle déplacerait les lampes et les miroirs pour s'examiner. À quoi est-ce que cela se voyait ? Peut-être ferait-elle un saut à la bibliothèque pour jeter un œil au rayon des dictionnaires médicaux. Ou encore, elle en parlerait à une amie. Affronter l'embarras d'un coup de fil à Harlan Booth ? Non, Ronkers n'imaginait pas ce scénario-là.

Il voyait Kit en train d'examiner le bleu fait par la noix dans le miroir fragmenté de leur chambre. Ce miroir était suspendu à côté du cône renversé, suspendu lui aussi, qui constituait le tuyau de la cheminée à foyer ouvert de leur chambre. Un de ces jours, se disait-il, je m'en vais dégringoler de la mezzanine tout droit dans le foyer ouvert, et pendant que je me taillerai en hurlant, le feu aux fesses, j'aurai l'avantage de me voir cinq fois dans ce nom de Dieu de miroir... Enfin !...

— Ça en fait des bleus, dis donc, une malheureuse noix, murmura-t-il d'une voix ensommeillée.

— Ne touche pas, s'il te plaît, répondit Kit.

Elle avait pensé amener la conversation sur un autre terrain ce soir-là, mais son enthousiasme s'était évanoui.

Dehors, l'arbre condamné, le futur amputé, se frottait à la fenêtre comme un chat se frotte contre votre jambe. Dans cette pièce haute de plafond où l'on entendait le vent se couler sous les tuiles, le sommeil semblait précaire ; Ronkers avait l'impression que le toit pouvait s'envoler subitement pour les laisser à découvert, aboutissement logique de leur conquête de l'espace intérieur.

Un peu après minuit, il fut appelé à l'hôpital pour une urgence. Une vieille femme dont il avait intégralement remplacé l'appareil urinaire par des poches et des tuyaux était en train de connaître ce qui serait peut-être son dernier dysfonctionnement. Cinq minutes après le départ de son mari, Kit répondit au téléphone. L'hôpital lui annonçait que la femme venait de

mourir et qu'il était donc inutile de se presser.

George fut absent deux heures et Kit ne se rendormit pas. Quand il rentra, elle avait tant à lui dire qu'elle ne sut par où commencer ; dépassée, elle le laissa se rendormir. Voulaien-ils des enfants, et quand ? c'était la question quelle avait envie d'aborder une fois de plus. Mais la nuit semblait hantée par de telles catastrophes que l'idée même de faire un bébé lui paraissait d'un optimisme absurde. Elle préféra penser à l'esthétique de la fraîcheur et à l'économie du dépouillement qui caractérisaient ses tendances en architecture.

Longtemps elle resta éveillée après que George se fut endormi, prêtant l'oreille au frottement incessant des branches et à la chute aléatoire, imprévisible, des noix qui les bombardaient, qui dégringolaient dans leur vie aussi inopinément que le cancer du vieux Kesler ou l'éventuelle chaude-pisse de Margaret Brant.

Au cabinet de Ronkers, arrivée avant même la secrétaire, une jeune fille l'attendait, qui ne pouvait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle avait une ossature de moineau et un teint de yaourt aux germes de blé. Elle était vêtue de manière classique et coûteuse — un tailleur gris acier que sa mère aurait pu porter —, avec autour du cou un foulard de couleur crème, au parfum subtil. Ronkers la trouva belle. On aurait dit qu'elle venait de descendre d'un yacht — ce qui n'empêcha pas le médecin de deviner immédiatement qui elle était.

— Margaret Brant ? demanda-t-il en lui serrant la main.

Ses yeux étaient assortis à son tailleur, gris comme une aube irréaliste. Elle avait un nez parfait, avec des narines bien ouvertes où jamais le moindre poil n'aurait osé pousser.

— Docteur Ronkers ?

— Oui. Margaret Brant ?

— Bien sûr, soupira-t-elle.

Elle lorgnait les étriers de la table d'auscultation avec une angoisse aiguë.

— Écoutez, mademoiselle, je suis confus de vous avoir appelée, seulement voilà, Harlan Booth n'est pas le plus coopératif de mes patients, alors je me suis dit que — dans votre intérêt —, puisque lui n'allait pas vous prévenir, il fallait bien que je le fasse.

La jeune fille acquiesça en se mordant la lèvre inférieure, Elle retira sa veste et ses chaussures à boucles anglaises d'un air absent ; elle s'avança vers la table d'auscultation et les étriers brillants comme si elle voyait dans tout cet appareil un cheval qu'elle ne serait pas sûre de savoir monter.

— Vous voulez m'examiner ? demanda-t-elle en tournant le dos à Ronkers.

— Détendez-vous, mademoiselle, je vous en prie ; ça n'a rien de vraiment désagréable, vous savez. Vous avez des pertes ? Ça vous brûle, vous avez remarqué une inflammation ?

— Je n'ai rien remarqué, rien du tout ! répondit-elle, visiblement au bord des larmes. Et puis ce n'est pas juste, s'écria-t-elle tout à coup. Moi qui ai toujours fait tellement attention à... au sexe. Je ne lui ai pas permis grand-chose à Harlan Booth, vraiment pas grand-chose. Je le déteste ! Je ne savais pas qu'il avait quelque chose, sinon je ne l'aurais jamais laissé me toucher !

— Mais vous l'avez laissé ? demanda Ronkers, un peu perdu.

— Me toucher ? Oui... il m'a touchée, là, vous voyez. Et puis il m'a embrassée, beaucoup. Mais je ne l'ai rien laissé faire de plus ! Et puis, il est dégoûtant, il le savait sûrement, qu'il était en train de me passer ce truc !

— Vous voulez dire qu'il n'a fait que vous embrasser ? demanda Ronkers, incrédule.

— Mais oui. Et puis il m'a touchée, aussi... là, vous voyez, dit-elle en rougissant. Il a mis la main dans ma culotte, cria-t-elle. Et moi je l'ai laissé faire !

Elle s'effondra contre la partie fixe d'un des étriers et Ronkers s'approcha d'elle pour la conduire tout doucement jusqu'à une chaise, près de son bureau. Elle sanglotait en se frottant les yeux avec ses petits poings aux phalanges anguleuses.

— Mademoiselle, voyons, mademoiselle... vous voulez dire que Harlan Booth vous a seulement touchée avec sa main ? Vous n'avez pas eu de rapport sexuel avec lui ?

Elle leva les yeux vers lui.

— Jamais de la vie, s'écria-t-elle, choquée.

Elle mordait le dos de sa main et fixait Ronkers d'un œil farouche.

— Donc il vous a touchée avec sa main, là (il effleura sa jupe de tailleur au niveau de l'entre-cuisse), et c'est tout ?

— Oui.

Ronkers prit son petit visage dans ses mains et sourit. Il n'était pas très fort pour rassurer ou reconforter. Les gens semblaient se méprendre sur le sens de ses gestes. Margaret Brant dut croire qu'il allait l'embrasser passionnément sur la bouche, car elle écarquilla les yeux, raidit le dos et lui saisit promptement les poignets pour tenter de le repousser.

— Mais, Margaret, vous ne pouvez pas avoir la chaude-pisse si c'est tout ce qui s'est passé. Ça se transmet rarement par les mains, les maladies vénériennes.

Elle lui serrait maintenant les poignets comme s'ils avaient la plus grande importance pour elle.

— Oui, mais il m'a embrassée aussi. Avec sa bouche, précisa-t-elle d'un air inquiet.

Ronkers secoua la tête. Il alla jusqu'à son bureau et y rassembla des brochures médicales sur les maladies vénériennes. Ces brochures ressemblaient à des prospectus d'agences de voyage, on y voyait de nombreuses photos de gens souriants et sympathiques.

— Harlan Booth a dû vouloir que je vous mette dans l'embarras. À mon avis, il vous en a voulu de ne pas le laisser..., enfin, vous savez quoi.

— Donc ce n'est même pas la peine que vous m'examiniez ?

— Non, non, pas du tout.

— On ne m'a jamais examinée, vous savez. (Il ne savait que répondre.) Vous ne croyez pas que je devrais me faire examiner, je veux dire un de ces jours, ne serait-ce que pour vérifier que tout va bien ?

— Eh bien, oui, vous pourriez vous faire faire un examen gynécologique de routine. Je peux vous adresser au docteur Caroline Gilmore, qui exerce au centre hospitalier universitaire ; il y a beaucoup d'étudiantes qui la trouvent très bien.

— Mais vous, vous ne voulez pas m'examiner ?

— Oh non, ce n'est pas nécessaire. Et pour un examen de routine il vous faut voir un gynécologue ; moi je suis urologue.

— Ah bon.

Elle regardait d'un air absent la table et les étriers qui attendaient ; elle se glissa dans sa veste avec beaucoup de grâce ; ses chaussures lui donnèrent un peu plus de fil à retordre.

— En tout cas, je vous promets que Harlan Booth va avoir ce qu'il mérite, dit-elle tout à coup avec une autorité surprenante dans sa petite voix aiguë.

— Il l'a déjà, objecta Ronkers en essayant de prendre la situation avec plus de légèreté.

Mais la minuscule Margaret Brant lui semblait soudain redoutable.

— Ne faites rien que vous regretteriez ensuite, je vous en prie, tenta-t-il faiblement.

Mais les narines larges et bien dessinées de la jeune fille palpitaient, ses yeux d'un gris canon de fusil pétillaient.

— Merci, docteur Ronkers, lui dit-elle avec un calme glacial. Je vous suis très

reconnaissante d'avoir pris la peine de me donner ce coup de téléphone bien embarrassant. (Elle lui serra la main.) Vous êtes un homme d'un grand courage, et d'une grande moralité, lui dit-elle comme si elle lui remettait une médaille militaire.

Gare à toi, Harlan Booth, pensa-t-il. La jeune fille quitta son cabinet comme une femme qui aurait enfourché les étriers de la table d'auscultation et gagné la course.

Ronkers téléphona à Harlan Booth. Il n'avait pas la moindre intention de le mettre en garde, mais il voulait des noms, et les bons, cette fois. Harlan Booth mit si longtemps à répondre que le médecin était passablement monté contre lui lorsqu'il entendit son « Allô ? » somnolent.

— Dites donc, espèce de salaud ! Vous n'êtes qu'un menteur. Moi, je veux les noms des gens avec qui vous avez vraiment couché, et qui pourraient avoir été contaminés par vous ou bien vous avoir infecté eux-mêmes.

— Allez vous faire foutre, répondit l'autre avec ennui. Elle vous a plu, la petite Maggie Brant ?

— C'est infect de lui avoir fait ce coup-là. Vous avez été dégueulasse. Elle est du genre jeune et innocente, cette petite.

— Elle ? Une pimbêche, une fille à papa, une garce coincée, oui ! Ça a marché avec elle ?

— Je vous en prie, hein ! Donnez-moi des noms, c'est tout ce que je vous demande. Allez, soyez gentil, faites un effort.

— La reine Élisabeth... Tuesday Weld, Pearl Buck...

— C'est de très mauvais goût. Ne vous conduisez pas en goujat.

— Bella Azbug, Gloria Steinem, Raquel Welch, Mamie Eisenhower...

Ronkers raccrocha en se disant : Chope-le si tu y arrives, Margaret Brant, je suis de tout cœur avec toi.

Il y avait foule dans sa salle d'attente. Il regarda les patients par la fente de la boîte aux lettres. À ce signal convenu, sa secrétaire fit clignoter le voyant de son téléphone.

— Oui ?

— Il faut que vous rappeliez votre femme. Vous voulez que je contienne la foule une minute ?

— Je veux bien, merci.

Kit dut tendre le combiné vers la fenêtre ouverte sitôt qu'elle décrocha, car Ronkers entendit le miaulement éraillé caractéristique d'une tronçonneuse, et peut-être même de deux tronçonneuses.

— Tu parles d'une équipe de bûcherons, dit Kit. C'est bien des bûcherons qu'il nous avait dit qu'il enverrait, Bardlong ?

— Oui, où est le problème ?

— Eh bien, il y a trois types avec des tronçonneuses et des casques avec leurs noms marqués dessus. Leurs noms, c'est Mike, Joe et Dougie. Pour le moment c'est Dougie qui est le plus haut, et j'espère bien qu'il va se rompre son gros cou de taureau !...

— Kit, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui se passe ?

— Écoute, ils sont pas plus bûcherons que moi, c'est les gars de Bardlong. Ils sont arrivés dans un de ces foutus camions, AVEC BARDLONG ON FREINE EN DOUCEUR. Ils vont nous tuer tout l'arbre. On peut pas se contenter de tailler à grands coups dans les branches, comme ça, sans mettre le truc, hein ?

— Quel truc ?

— Le baume, l'onguent, là... tu sais bien, ce truc noir poisseux qui fait cicatriser l'arbre. Bon sang, t'es toubib, oui ou non, tu dois bien savoir ?

— Je suis quand même pas médecin des arbres, tu sais.

— Ils ont pas du tout l'air de savoir ce qu'ils font, ces types. Ils ont entouré tout l'arbre de cordes et puis ils sont là à se balancer comme des chimpanzés, et de temps en temps, *shlack !*, ils coupent une branche avec leurs foutues tronçonneuses.

— Bon, j'appelle Bardlong.

Mais son voyant clignotait. Il vit trois patients dans un ordre rapide, gagna quatre minutes sur ses rendez-vous, regarda par la fente de la boîte, temporisa avec la secrétaire et prit trois minutes pour appeler Bardlong.

— Je croyais que vous aviez engagé des professionnels ?

— Oh, mais ils sont tout ce qu'il y a de professionnel.

— Professionnels des amortisseurs, oui !

— Non non, Dougie était bûcheron dans le temps.

— Tiens donc ! Spécialiste du noyer, aussi, peut-être ?

— Tout va bien, dit Bardlong.

— Je comprends pourquoi ça me revient moins cher ; c'est vous que je paye, en fin de compte.

— Je suis à la retraite.

Le voyant lumineux clignotait de nouveau ; Ronkers était sur le point de raccrocher.

— Ne vous inquiétez surtout pas, reprit Bardlong, les choses sont en de bonnes mains.

C'est alors qu'il y eut un fracas assourdissant ; Ronkers en envoya promener son cendrier dans sa corbeille à papier d'un revers de manche. À l'autre bout du fil, déchirant les tympanes, on entendait un bruit cristallin, comme un lustre baroque qui s'effondrerait dans une salle de bal. Mrs. Bardlong, ou une autre vieille dame à la voix stridente, glapissait tout ce qu'elle savait.

— Nom de Dieu ! s'écria Bardlong. Excusez-moi ! ajouta-t-il avant de raccrocher.

Ronkers avait eu le temps d'entendre distinctement le craquement du bois qui se fend, un bris de verre, le jappement d'une tronçonneuse qui « s'invite » chez quelqu'un. Il essaya d'imaginer Dougie le bûcheron en train de traverser au bout de sa corde la baie vitrée des Bardlong, sa tronçonneuse s'attaquant dans un grognement féroce aux tentures de velours et à la chaise longue. Mrs. Bardlong, un chat d'âge vénérable sur les genoux, était en train de lire le journal, lorsque...

Mais la secrétaire lui envoyait des signaux lumineux avec une régularité démente, et il dut obtempérer. Il vit donc une petite fille de quatre ans atteinte d'une infection urinaire (les filles en attrapent plus souvent que les garçons). Il vit un homme de quarante-huit ans avec une prostate hypertrophiée et douloureuse. Il vit une femme de vingt-cinq ans qui n'avait jamais eu de problème de vessie auparavant. Il lui prescrivit de l'Azo Gantrisin et, trouvant un échantillon de ces énormes pilules, à étouffer un cheval, il le lui donna. Elle les regarda avec stupéfaction, effarée par leur calibre.

— Euh... il y a un... un applicateur ?

— Non, non. Il faut les prendre par voie orale. Ça s'avale.

Le voyant s'alluma. Ronkers était sûr que c'était Kit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demanda-t-il. J'ai entendu !

— Dougie a scié la branche et la corde qui la retenait de tomber chez Bardlong !

— Tu m'intéresses !

— Il a fourré la branche à travers la fenêtre de la salle de bains comme une grande queue de billard...

— Ah bon, dit Ronkers, un peu déçu.

Il avait espéré que c'était la baie du salon qui prendrait.

— Je crois que madame Bardlong était dans la salle de bains.

— Pas de blessés ? s'enquit Ronkers, choqué par la joie mauvaise qu'il ressentait.

— Dougie a entaillé le bras de Mike, et je crois que Joe s'est fracturé la cheville en sautant de l'arbre.

— Oh, bon Dieu !

— Il n'y a pas de blessé grave. Mais alors, l'arbre, c'est une horreur ! Ils ne l'ont même pas achevé.

— Il faudra bien que Bardlong s'en occupe.

— Dis-moi, le photographe du journal est passé. Il se précipite chaque fois que l'ambulance sort. Il a pris une photo de l'arbre et de la fenêtre des Bardlong. Écoute-moi, Raunch, c'est grave ce que je te dis là : est-ce que Kesler reçoit le journal sur son plateau de petit déjeuner ? Il faut absolument que tu parles à la surveillante ; débrouille-toi pour qu'il ne voie pas la photo, d'accord ?

— D'ac.

À la réception, sa patiente était en train de montrer les pilules d'Azo Gantrisin à la secrétaire :

— Vous vous rendez compte, il veut que j'avale ça !

Il laissa le rabat de la boîte aux lettres retomber lentement et sonna la secrétaire :

— Faites-les patienter, s'il vous plaît. Je vais faire une pause de dix minutes.

Il quitta son cabinet sans se faire voir, par l'entrée principale de l'hôpital, et traversa les urgences au moment où les ambulanciers étaient en train d'amener un homme sur un brancard : il se relevait un peu sur les coudes, le pied déchaussé et emmailloté dans de la glace ; son casque était marqué *Joe*. L'homme qui escortait le brancard portait le sien, qui indiquait *Mike*, à la main — sa seule main valide, l'autre étant pressée contre sa poitrine. Un brancardier marchait à sa hauteur, le pouce à la saignée de son bras pour stopper l'hémorragie. Ronkers les intercepta et examina l'entaille d'un coup d'œil. Elle n'était pas profonde, mais la déchirure était vilaine, irrégulière, souillée d'huile de moteur et de sciure. Une affaire de trente points de suture, jugea Ronkers, mais l'hémorragie n'était pas trop importante. Le débridement serait fastidieux et il faudrait des litres de xylocaïne, mais enfin, ce n'était pas son affaire puisque, ce matin-là, c'était Fowler qui assurait les urgences.

Il monta au troisième. Kesler occupait la chambre 339, une chambre seule ; il aurait du moins le privilège de mourir en privé. Ronkers trouva l'infirmière d'étage, mais la porte de Kesler était ouverte, si bien qu'il resta dans le hall avec l'infirmière pour que le vieil homme puisse les voir ; Kesler le reconnut, mais apparemment sans savoir d'où il le connaissait.

— *Kommen Sie hinein, bitte !* lança-t-il.

On aurait dit que ses mots avaient été passés au papier de verre ; sa voix grattait comme un vieux disque. Il cria :

— *Grüss Gott !*

— Dommage que je ne parle pas un mot d'allemand, dit l'infirmière à Ronkers.

Ronkers, lui, avait quelques notions. Il entra dans la chambre de Kesler et contrôla brièvement les appareils qui le maintenaient désormais en vie. S'il avait la voix aussi éraillée, c'était à cause de la canule de Levine qui lui plongeait dans l'œsophage.

— Bonjour, monsieur Kesler, dit Ronkers, vous vous souvenez de moi ?

Le vieillard le regardait avec perplexité ; on lui avait retiré son râtelier, et avec ses joues qui croulaient, sa peau racornie et son absence d'expression, il avait une tête de tortue. Comme on pouvait s'y attendre, il avait perdu plus de vingt kilos.

— *Ach !* s'exclama-t-il soudain. *Der* nouveau propriétaire ? Z'est vous, *ja !* Fa pien ? Fotre femme elle les murs a abattus ?

— Oui, dit Ronkers, mais ça vous plairait. C'est très joli, et puis, en agrandissant les fenêtres, on a plus de lumière.

— *Und der Bardlong ?* chuchota Kesler. Il n'a pas l'arbre abattu ?

— Non.

— *Sehr gut !* approuva Kesler. Z'est drès pien.

Il ferma ses yeux morts et secs une seconde et, lorsqu'il les rouvrit, on aurait dit qu'il se trouvait tout à fait ailleurs, très loin. Il demanda poliment :

— *Frühstück ?*

— Ça veut dire " petit déjeuner ", expliqua Ronkers à l'infirmière.

Kesler absorbait cent milligrammes de Demerol toutes les quatre heures, ce qui suffit largement à vous amortir les méninges.

Ronkers sortait de l'ascenseur au premier étage lorsque le panneau lumineux réclama le docteur Heart. Il n'y avait pas de docteur Heart au centre hospitalier universitaire ; c'était un code qui voulait dire qu'un malade venait d'être victime d'un arrêt cardiaque.²

DOCTEUR HEART ? répéta le panneau avec tact. POUR LA 304, S'IL vous PLAÎT.

Tout médecin se trouvant sur les lieux était censé se précipiter à la chambre indiquée. Mais l'usage était de jeter un coup d'œil circulaire et de gagner le premier ascenseur au ralenti dans l'espoir qu'un confrère vous aurait devancé. Ronkers hésita, laissa la porte de l'ascenseur se refermer. Puis il appuya de nouveau sur le bouton, mais l'ascenseur montait déjà.

DOCTEUR HEART POUR LA 304, répétait calmement le panneau lumineux.

C'était toujours mieux que de crier : « Au secours, un médecin, un médecin pour la 304, viiite ! », au risque de perturber les malades et leurs visiteurs.

Le docteur Hampton allait prendre l'ascenseur quand Ronkers en sortit.

— Tu as encore des patients qui t'attendent, ce matin ?

— Ouais, répondit Ronkers.

— Va les prendre, alors, moi je m'occupe de la 304.

L'ascenseur s'était arrêté au troisième ; il était donc à peu près sûr que le docteur Heart était sur les lieux. Ronkers retourna à son cabinet. Ce serait sympa d'emmener Kit au restaurant, se dit-il.

À la Dynastie des Ming de la route 6, Kit commanda du bar sauce aigre-douce tandis que Ronkers optait pour le bœuf sauce au homard. Il n'avait pas l'esprit à ce qu'il faisait. En entrant au restaurant, il avait vu un panneau dans la vitrine, un panneau d'environ trente centimètres sur soixante, des lettres noires se détachant sur du carton blanc comme celui qui tient les chemises. Sa présence dans la vitrine semblait parfaitement naturelle, il avait à peu près les dimensions classiques de ce genre de panneau et disait — c'est du moins ce que Ronkers s'était figuré à tort — ce que ces panneaux disent en général : ON DEMANDE SERVEUSES

C'était seulement maintenant, en sirotant son apéritif avec Kit, que Ronkers avait l'esprit ailleurs, car il était en train de réaliser ce que le panneau indiquait. Persuadé que son imagination lui jouait des tours, il s'excusa et sortit jeter un coup d'œil pour tirer la chose au clair.

Le pire, c'est que son imagination ne lui avait pas joué le moindre tour. Là, noir sur blanc, dans le coin inférieur de la devanture, s'offrait au regard de tous les clients un panneau qui disait en lettres bien formées :

HARLAN BOOTH A LA CHTOUILLE

— Et alors, dit Kit, c'est vrai, non ?

— D'accord, mais là n'est pas la question. C'est contraire à l'éthique, voyons. Tu comprends, ça ne peut être que Margaret Brant... Je suis tout de même responsable, c'est moi qui l'ai mise au courant. Et le secret médical ?

— Tu parles ! Elle a du cran, cette petite ! Écoute, reconnais que si Harlan Booth avait été correct avec toi, rien de tout ça ne serait arrivé. Il ne l'a pas volé, je trouve.

— Non, bien sûr, il ne l'a pas volé... Cela dit, je me demande si elle en a mis d'autres, et où...

— Allez, va, laisse tomber.

Mais Ronkers voulait en avoir le cœur net. Ils se rendirent à la cité universitaire. Dans le grand hall il fouilla des yeux le panneau d'affichage :

BMW, 1970, ETAT NEUF...

CHERCHE PASSAGERS AVEC PERMIS
POUR PARTAGER FRAIS ESSENCE.
DEP. POUR NY JEUDI, RETOUR LUNDI SOIR
TEL LARRY 351-4306

HARLAN BOOTH A LA CHTOUILLE

— Oh, mon Dieu !

Ils se rendirent à l'auditorium, où l'on jouait une pièce. Ils n'eurent même pas besoin de sortir de voiture pour découvrir que le panneau de stationnement interdit avait été soigneusement recouvert pour accueillir le nouveau message. Kit fut prise de fou rire.

La Baleine était une boîte où bon nombre d'étudiants allaient boire un verre, jouer au billard et danser sur la musique des talents du coin. C'était un endroit bruyant et enfumé, qui envoyait régulièrement tous les mois son contingent d'urgences à l'hôpital.

Margaret Brant avait réussi à attendrir le barman. Au-dessus du miroir, des bouteilles luisantes et du panneau qui annonçait : ON NE REND PAS LA MONNAIE SUR LES CHEQUES, se lisaient les lettres nettes et accusatrices désormais familières à Kit et Ronkers. La clientèle de la Baleine savait que Harlan Booth était contagieux.

Redoutant le pire, Ronkers tint à passer devant le foyer d'étudiantes où Margaret Brant logeait, une immense bâtisse carcérale dans ses dimensions et son architecture — le lierre n'y poussait pas.

Sous les feux des lampadaires de la rue, au-dessus du parking à bicyclettes, apparemment fixée à tous les rebords de fenêtre du troisième étage, une vaste banderole de draps de lit était tendue sur toute la façade du foyer de jeunes filles Catherine-Cascomb. Margaret Brant avait des amies, et des amies qui se fâchaient, elles aussi. De cet immense sacrifice de linge et d'énergie, chaque pensionnaire du troisième étage dont la fenêtre donnait sur la rue avait pris sa part. Les lettres se déployaient sur toute la hauteur et toute la largeur d'un drap d'une place.

— Génial, s'écria Kit. Bravo ! Ça c'est du spectacle ! Bien fait pour lui !

— Tu m'épates, Maggie Brant, chuchota Ronkers, impressionné.

Mais il savait qu'il n'avait encore rien vu.

Il était deux heures du matin lorsque le téléphone sonna, et il se douta que ce n'était pas l'hôpital.

— Oui ?

— Je vous réveille, docteur ? J'espère bien que oui, en tout cas !

— Bonjour, Booth, dit Ronkers.

Au lit à ses côtés, Kit s'assit ; elle avait l'air en pleine forme.

— Dites donc, doc, rappelez vos cinglées. J'ai pas à supporter ce cirque, moi. Ça s'appelle du harcèlement. Je vous rappelle que vous avez une éthique médicale, vous les toubibs de merde !

— Ah, ça y est, vous avez vu les affiches ?

— Les affiches ? Quelles affiches ? De quoi vous parlez ?

— Et vous, alors, de quoi parlez-vous ? demanda Ronkers, sincèrement stupéfait.

— Comme si vous le saviez pas ! hurla Harlan Booth. Toutes les demi-heures il y a une nana qui m'appelle. Il est deux heures du matin, et toutes les demi-heures il y a une nana qui m'appelle. Mais jamais la même, vous le savez très bien.

— Qu'est-ce qu'elles vous disent ?

— Arrêtez vos conneries. Vous le savez très bien, ce qu'elles me disent ; elles me disent des trucs comme : " Bonjour, monsieur Booth, comment ça va, cette chtouille ? ", ou alors : " Salut, mon chou. Dis, à qui tu la refiles, en ce moment, ta chtouille ? " Vous le savez très bien, ce qu'elles me disent.

— Retrouvez votre bonne humeur, voyons, Booth. Allez prendre un bol d'air. Faites donc une petite balade en voiture du côté du foyer Catherine-Cascomb. Elles ont déroulé une superbe banderole en votre honneur, il faut pas rater ça.

— Une banderole ?

— Allez donc boire un verre à la Baleine, ça vous calmera !

— Écoutez-moi bien, docteur, vous allez leur dire d'arrêter.

— Mais je ne leur ai jamais dit de commencer !

— C'est cette petite salope de Margaret Brant, c'est elle ?

— Je serais surpris qu'elle opère en solo !

— Attention, hein, je peux vous traîner devant les tribunaux, moi ! Atteinte à la vie privée. Je peux aller trouver les journaux. J'irai au rectorat, je dénoncerai les services hospitaliers. Vous êtes tenu au secret professionnel.

— Et si vous appeliez Margaret Brant, plutôt ?

— L'appeler, et pour quoi faire ?

— Pour vous excuser. Pour lui demander pardon.

— Moi, lui demander pardon !

— Et puis vous passeriez me donner quelques noms.

— Je vais ameuter tous les journaux de l'État.

— Je voudrais bien voir ça, Booth. Ils vous tailleraient en pièces...

— Docteur, docteur...

— Offrez-vous un parcours de santé, mon vieux ; allez faire un tour du côté du foyer...

— Allez vous faire foutre !

— Ne perdez pas de temps ! Demain elles lanceront peut-être l'opération autocollants.

— L'opération autocollants ?

— *Harlan Booth a la chtouille.* Voilà ce que les pare-chocs vont dire demain...

Harlan Booth raccrocha avec une telle rage que le bruit résonna longtemps aux oreilles de Ronkers. La chute des noix sur le toit lui sembla presque apaisante en comparaison.

— Je crois qu'on le tient, dit-il à Kit.

— Comment ça, " on " ? Tu es passé dans le camp des filles ?

— Parfaitement. Demain à la première heure j'appelle Margaret Brant et je lui parle de mon idée d'autocollants.

Mais Margaret Brant n'avait nul besoin d'un conseiller technique. Le matin, lorsque Ronkers sortit prendre sa voiture, il y avait un autocollant tout neuf sur son pare-chocs avant et un autre sur son pare-chocs arrière. Des lettres bleu foncé se détachant sur fond jaune vif annonçaient sur la moitié du pare-chocs :

HARLAN BOOTH A LA CHTOUILLE

Sur le chemin de l'hôpital, il vit d'autres voitures ainsi « personnalisées ». Dans des stations-service, certains des conducteurs tentaient furieusement d'arracher les autocollants. Mais ce n'était pas chose facile, et cela faisait des saletés. La plupart des automobilistes semblaient avoir mieux à faire dans l'immédiat.

— J'en ai compté trente-quatre rien qu'en traversant la ville, dit-il à Kit au téléphone, et il est encore tôt.

— Bardlong aussi est matinal aujourd'hui, lui répondit Kit.

— C'est-à-dire ?

— Il a engagé une véritable équipe de bûcherons, cette fois-ci. Les chirurgiens sont arrivés juste après ton départ.

— Ah, les vrais ?

— Eux aussi ont des casques. Leurs noms sont Mickey, Max et Harv. Et ils ont apporté une pleine bassine de baume noir, là, tu sais ?

— Docteur Heart, dit la secrétaire en interrompant la communication de Ronkers. Docteur Heart, s'il vous plaît, pour la 339.

— Raunch, tu es toujours là ?

Mais la secrétaire les avait coupés parce que, à une heure aussi matinale, il était peut-être le seul médecin déjà sur place. Ronkers arrivait tôt, parfois des heures avant son premier rendez-vous. Pour faire sa tournée des lits, bien sûr, mais aussi simplement pour pouvoir rester seul dans son cabinet un moment.

— Il faut que j'y aille, dit-il à Kit. Je te rappelle.

— Qui est-ce, ce docteur Heart ? Un nouveau ?

— Ouais, répondit Ronkers.

Ce serait plutôt un ancien, pensa-t-il.

Il avait quitté son cabinet et se trouvait au milieu du tunnel qui reliait le bâtiment principal à l'antenne de consultation lorsqu'il entendit l'intercom réclamer à nouveau le docteur Heart, et, cette fois-ci, il reconnut le numéro de la chambre. La 339, c'était celle du vieux Kesler. Le voyant arriver, les infirmières lui ouvraient les portes ; elles ouvraient des portes dans toutes les directions, sur tous les corridors, et chacune semblait un peu déçue qu'il ne passe pas par la sienne, qu'il prenne à gauche plutôt qu'à droite. Lorsqu'il arriva dans la chambre de Kesler, le chariot de réanimation cardiaque était installé au chevet du lit et le docteur Heart était déjà là. Il s'agissait d'ailleurs d'un docteur Heart plus convaincant qu'il n'aurait pu l'être lui-même puisque c'était Danfors, effectivement cardiologue.

Kesler était mort. Lorsque le cœur s'arrête, on est cliniquement mort. Mais Danfors appliquait déjà les plaquettes à électrodes contre la poitrine de Kesler ; le vieillard allait recevoir une formidable décharge. Ah, ces nouvelles machines ! s'émerveilla Ronkers. Il avait un jour ramené un homme d'entre les morts en lui envoyant cinq cents volts qui avaient soulevé son corps du lit, jambes pendantes, comme dans l'expérience sur la grenouille décérébrée des premiers cours de biologie.

— Alors, George, comment va Kit ?

— En pleine forme, répondit Ronkers.

Danfors contrôla l'IV de bicarbonate de soude qui circulait chez Kesler.

— Il faut que tu voies les aménagements qu'elle a faits, reprit Ronkers. Passe avec Lilly.

— C'est parti ! dit Danfors en administrant cinq cents volts à Kesler.

La mâchoire du vieillard était rigide sur sa poitrine et ses dents serrées ; pourtant, il réussit à esquisser un fantomatique sourire en croissant de lune et à expectorer une phrase d'un volume et d'une énergie considérables. Une phrase en allemand, bien sûr, ce qui surprit Danfors, qui ne savait sans doute pas que Kesler était autrichien.

— *Noch ein Bier !* commanda Kesler.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Danfors.

— « Une autre bière » traduisit Ronkers.

Mais, bien sûr, on coupa le courant. Kesler était mort de nouveau. Cinq cents volts avaient suffi à le réveiller, mais il n'avait pas en lui-même l'énergie nécessaire pour se maintenir en vie.

— Et merde ! dit Danfors. J'en ai récupéré trois d'affilée avec ce truc-là quand l'hôpital l'a fait rentrer, et j'ai pensé que c'était la machine la plus fabuleuse qui existait. Mais j'en ai raté quatre sur les cinq suivants. Alors ça aurait donné quatre à quatre ; rien ne marche à tous les coups, bien sûr. Et puis voilà le tie-break.

À entendre Danfors, on aurait cru qu'il parlait d'une saison sportive loupée.

Du coup, Ronkers n'avait plus envie de rappeler Kit. Il savait qu'elle serait bouleversée d'apprendre la mort de Kesler. Mais ce fut elle qui le rappela avant qu'il ait pu se décider.

— Eh bien, très bien, dit Ronkers.

— Dis donc, il n'a pas vu le journal, Kesler, au moins ? Ils ont mis la photo en première page, tu te rends compte ! Tu ne penses pas qu'il l'ait vu ?

— Je peux tout à fait t'assurer qu'il ne l'a pas vue.

— Ouf, dit Kit.

Elle ne semblait pas avoir envie de raccrocher et pourtant elle ne disait rien d'autre. Il lui raconta qu'il avait un boulot fou et qu'il fallait qu'il y aille.

Il était d'humeur maussade lorsqu'il prit place aux côtés de Danfors à la cafétéria de l'hôpital. Ils n'en étaient qu'au potage lorsque le haut-parleur réclama avec son amabilité coutumière le docteur Heart. Du fait qu'il était cardiologue, Danfors répondait à la plupart de ces appels lorsqu'il se trouvait sur place, même si un confrère était arrivé à l'ascenseur avant lui. Il se leva et descendit son verre de lait en quelques gorgées rapides.

— *Noch ein Bier !* dit Ronkers.

À la maison, Kit, la femme qui prenait les messages et restructurait les pièces, avait des nouvelles pour lui. D'abord, Margaret Brant lui faisait dire qu'elle laissait tomber l'offensive contre Harlan Booth parce que celui-ci lui avait téléphoné pour la supplier de lui pardonner. Ensuite, c'était Booth lui-même qui avait appelé pour laisser une liste de noms à Kit — « les vrais », avait-il précisé. Enfin, il y avait un nouvel épisode dans l'affaire « Bardlong contre arbre infernal ». Les chirurgiens avaient alerté Bardlong et sa femme sur un point inconnu et ces derniers avaient passé la journée à donner des petits coups de sonde sous l'arbre de leur côté du muret, comme pour enregistrer de nouveaux dégâts, ou peut-être tramer une nouvelle attaque.

Ronkers se dirigea avec lassitude vers la cour pour faire face à ce nouveau problème. Bardlong était à quatre pattes par terre, en train de lorgner par les interstices du muret d'ardoise. Cherchait-il des écureuils ?

— Quand les gars ont eu fini leur travail, impeccable d'ailleurs, ils se sont rendu compte qu'en fait ils auraient dû tout couper. Et attention, hein, ce sont des professionnels, ils risquent bien de savoir ce qu'ils disent. Il va falloir tout abattre.

— Pourquoi donc ? demanda Ronkers.

Il essayait d'opposer toute la résistance dont il était capable, mais le cœur n'y était plus.

— À cause des racines, dit Bardlong. Elles vont faire sauter le mur. Les racines (il disait ce mot comme il aurait dit " l'artillerie lourde ", " les tanks ", " les armées ") infiltrèrent mon mur.

À l'entendre, c'était un complot ; les racines étranglaient certaines pierres pour soudoyer les autres ; dans leur lutte finale, elles noyautaient le mur pour le faire sauter de l'intérieur. Au signal donné, ce serait le soulèvement général.

— Ce n'est pas pour demain, en tout cas, dit Ronkers.

Avec une dureté qui l'étonna lui-même, il pensa : Il t'enterrera, ton mur, Bardlong !

— Mais ça commence déjà, rétorqua Bardlong. Je suis au regret de vous demander une chose pareille, bien sûr, mais si le mur s'effondre, alors...

— Alors on le remontera, dit Ronkers, qui n'était pas médecin pour rien.

Illogique, tel le cancer, Bardlong secouait la tête. Ronkers voyait venir le moment où il lui servirait son couplet sur sa répugnance à engager des « poursuites ». Il se sentait trop fatigué pour résister moindrement.

— C'est bien simple, dit Bardlong, moi, je veux garder le mur, vous, vous voulez garder l'arbre.

— Ça se reconstruit, les murs, dit Ronkers, sans la moindre conviction.

— Si vous le prenez comme ça..., dit Bardlong. Qu'est-ce qu'il voulait dire ? C'était comme les cinq cents volts administrés à Kesler. L'effet était réel, visible, mais sans conséquence.

Lorsqu'il rentra chez lui, d'humeur sombre, Ronkers spécula sur l'effet que cinq cents volts pourraient faire à Bardlong ; en laissant le courant environ cinq minutes, bien sûr.

Il se représenta aussi une scène saugrenue. Bardlong entraît soudain dans son cabinet et, regardant le bout de ses chaussures, il bredouillait : « J'ai eu des... des relations avec une dame, qui, euh... disons, n'était pas tout à fait... comment dirais-je, en bonne santé. »

Ronkers aurait aussitôt reparti : « Mais monsieur, si je puis vous éviter ce... cet embarras, je me ferai un plaisir de... euh, prévenir cette dame qu'elle devrait, disons, se faire suivre médicalement. »

« Vous feriez cela pour moi ! s'écrierait Bardlong, éperdu. Ah, mais alors, je vous paierai, je vous donnerai tout ce que vous voudrez... »

C'est alors que Ronkers le tiendrait, bien sûr. La férocité d'un puma dans le regard, il lancerait le prix : « Eh bien, disons un demi-noyer ? »

Mais ces choses-là n'arrivent jamais, il le savait bien. Elles étaient du même registre que les histoires d'animaux abandonnés qui se traînent du Vermont jusqu'en Californie, les pattes en sang mais la queue frétilante. Si ces histoires-là ont un tel succès, c'est qu'elles bafouent joyeusement la réalité, comme chacun sait. Dans la vie, le chien se fait écraser par une Buick dans le Massachusetts, ou, pire encore, il coule des jours heureux dans le Vermont en se fichant éperdument d'avoir été abandonné.

Et si Bardlong venait trouver Ronkers à son cabinet, ce serait pour une conséquence parfaitement respectable de l'âge, venue se loger dans sa prostate.

— Kesler est mort, Kit, dit Ronkers, arrêt cardiaque. Ça vaut beaucoup mieux pour lui, tu sais. Il aurait fini par beaucoup souffrir.

Il la prit dans ses bras sur cette fabuleuse plateforme de repos qu'elle avait dessinée. Dehors, devant la fenêtre, l'arbre rogné et désormais rachitique faisait contre la gouttière un cliquetis d'osselets. Il avait perdu toutes ses feuilles ; les rares noix qui restaient étaient petites et rabougries ; les écureuils eux-mêmes les dédaignaient, et, s'il en était tombé une sur le toit, sa chute serait passée tout à fait inaperçue. Dans sa nudité hivernale, l'arbre

n'avait plus rien d'autre à offrir que ses ombres fantasmagoriques sur leur lit, et ses bruits inquiétants au fil de leur nuit ; il ne semblait plus guère valoir la peine qu'on le défende. Après tout, Kesler était mort. Quant à Bardlong, il était si bien rangé des voitures qu'il avait plus de temps et d'énergie à consacrer à ces tracasseries que n'importe lequel de ses adversaires. Oui, il était bien fragile, ce mur entre les voisins.

C'est alors que Ronkers prit conscience qu'il n'avait pas fait l'amour avec sa femme depuis longtemps, et il lui fit l'amour, d'une façon qu'un thérapeute aurait dite rassurante et qu'un amant aurait jugée dénuée d'imagination, pensa-t-il ensuite.

Il la regarda dormir. C'était une belle femme. Ses étudiants devaient lui trouver autre chose que ses compétences dans son domaine. Un beau jour, elle aussi leur trouverait peut-être quelque chose ; à l'un d'entre eux, en particulier. Mais qu'est-ce qui lui donnait des idées pareilles, tout à coup ? Et il se pencha sur ses propres réactions récentes vis-à-vis de la radiologue...

Entre lui et Kit, cependant, ces problèmes-là ne se présenteraient pas avant des années, ou disons... des mois.

Il pensa à Margaret Brant. Elle avait savouré sa revanche ; mais la maturité avec laquelle elle avait pardonné le surprenait et le rendait optimiste. Et Harlan Booth ? Pourquoi avait-il baissé pavillon ? Impossible de dire pour l'instant s'il était repentant ou simplement coincé et mauvais jusqu'à la moelle. D'ailleurs, la question se posait pour tout le monde.

Pour Danfors et sa machine, la saison avait donné quatre à six. Quelles étaient les probabilités en faveur de la reproduction du genre humain ? La leur, à Kit et à lui, en particulier ?... Si demain tous les proviseurs et les parents du monde manifestaient vis-à-vis des maladies vénériennes la même largeur de vue, le même humour, la même sollicitude que vis-à-vis des entorses au football, cela n'empêcherait pas la chitouille d'être endémique, ni la syphilis, ni le reste.

Kit dormait.

L'arbre fragilisé toquait contre la maison comme le bec d'un perroquet qu'il se rappelait avoir entendu dans un zoo. Où donc ? Quel zoo ?

En un mouvement qui lui sembla dicté par la résignation, il se dirigea vers la fenêtre et regarda le clair de lune sur les toits de banlieue ; il y en avait beaucoup qu'il voyait pour la première fois, maintenant que les feuilles étaient tombées et qu'on avait une vue d'hiver. Et à tous les gens endormis sous ces toits, et à d'autres encore, il murmura non sans malice : « Donnez-vous du bon temps ! » Dans sa bouche, cette bénédiction avait une pointe de perversité secrète.

« Des enfants ? Et pourquoi pas, au fond ? », dit-il à haute voix. Kit se retourna dans son sommeil, mais, en fait, elle ne l'avait pas entendu.

Putney, Vermont, 1974

Dans un État proche de l'Iowa, ou l'itinéraire qui mène à l'état de grâce

Le conducteur pensait que le voyage est une forme de réflexion, mais la Volvo n'était jamais sortie de son Vermont. Lui, c'était un voyageur consciencieux : il veillait sur le niveau d'huile et sur la propreté du pare-brise, et dans la poche de poitrine gauche de sa veste il avait un vérificateur de pression pour pneus, à côté d'un stylo-bille. Le stylo servait à consigner des indications sur le carnet de la Virée superbe : consommation d'essence, montant des péages, temps de conduite, etc.

La Volvo lui savait gré de ces attentions, et sur la route 9, de Brattleboro à Bennington, ils traversèrent le Vermont en toute quiétude. Lorsque les premiers panneaux indiquant qu'ils allaient entrer dans l'État de New York apparurent, le chauffeur dit : « Tout va bien », et la Volvo le crut.

C'était une conduite intérieure de 1969, rouge tomate ; elle avait deux portes, des pneus radiaux Semperit tout noirs, une transmission classique à quatre vitesses, quatre cylindres, deux carburateurs et 72 320 kilomètres d'expérience derrière elle — sans radio. Le conducteur avait le sentiment qu'une radio les distrairait tous deux.

Ils étaient partis à minuit du Vermont : « On verra le soleil se lever en Pennsylvanie », avait dit le conducteur à la Volvo inquiète.

À Troy, dans l'État de New York, il dut la rassurer en rétrogradant régulièrement et en lui susurrant d'une voix caressante que ça allait passer : « Y en a plus pour longtemps, va. » La Volvo le crut sur parole. Il est parfois nécessaire d'entretenir les illusions.

À l'embranchement quasi désert de l'autoroute qui traverse l'État de New York, arrivait par l'ouest une innocente Volkswagen qui n'avait pas l'air très sûre de sa présélection. Le chauffeur se glissa derrière elle et laissa la Volvo klaxonner un bon coup ; presque affolée, la Volkswagen donna un coup de volant vers la droite ; la Volvo déboîta sur la gauche, doubla, coupa la route agressivement, tous feux arrière brillant avec arrogance.

Elle se sentait déjà mieux.

L'autoroute qui traverse l'État de New York dure des heures et des heures ; or le chauffeur savait que monotonie est synonyme de danger. En conséquence, il la quitta à Syracuse, fit un long détour sur Ithaca, suivit les rives du lac Cayuga et la rattrapa près de Rochester. Le paysage offrait une ressemblance rassurante avec ceux du Vermont. À sentir l'odeur des pommes, on avait l'impression qu'elles étaient en train de mûrir ; des feuilles d'érable tourbillonnaient devant les phares. Il n'y eut qu'un seul incident légèrement traumatisant : ils croisèrent un panneau publicitaire lumineux qui sembla miner l'assurance de la Volvo. Ce panneau annonçait : APPATS VIVANTS. Il inspira au chauffeur lui-même des visions perturbantes, mais il savait que les débordements de l'imagination peuvent être contagieux lorsqu'on les exprime à haute voix. « C'est rien ; des petits vers pour les poissons, tout ça... Tu vois ? », dit-il à la Volvo qui ronronna d'aise. Mais, à l'affût au fond de sa tête, des images venaient l'assaillir ; et s'il s'agissait d'appâts à l'effet inversé ? Au lieu d'attirer traîtreusement les poissons vers eux, ils leur feraient si peur qu'ils sauteraient hors de l'eau. Il suffisait peut-être de lancer un de ces appâts spéciaux, et hop, les poissons terrifiés allaient suffoquer directement sur la berge où il n'y avait plus qu'à les ramasser. Ou alors, c'était peut-être le

nom d'une discothèque...

À vrai dire, le chauffeur retrouva l'autoroute non sans un certain soulagement. Lorsqu'on s'écarte des grands axes, on n'est jamais sûr de retrouver son chemin. Mais il se contenta de donner une tape affectueuse sur le tableau de bord en déclarant : « On va pas tarder à arriver à Buffalo. »

Il y avait une lueur rare dans le ciel, une phase de l'aube que seuls connaissent les amateurs de chasse au canard et les marathoniens chevronnés. Le chauffeur ne l'avait pas vue souvent.

Le lac Érié s'étendait, calme et gris comme un océan mort ; sur l'autoroute inter-États en direction de la Pennsylvanie, les rares voitures étaient celles des lève-tôt qui travaillaient dans l'Ohio. « Te laisse pas abattre par Cleveland », prévint le chauffeur.

La Volvo avait l'air dans une forme superbe : pneus frais, consommation dix litres huit aux cent, huile à ras bord, eau de la batterie abondante et nullement en ébullition. Les seules marques de cette redoutable nuit de route, c'étaient la bizarre purée d'ailes d'insectes et les taches de sang des bestioles qui maculaient le pare-brise et faisaient un filet sur la calandre.

À la station-service, le pompiste dut froter fort avec son éponge. « Vous allez loin ? », demanda-t-il au conducteur ; mais celui-ci se contenta de hausser les épaules en un geste évusif. Il mourait d'envie de crier : « Jusqu'au bout », mais la Volvo était là, qui écoutait.

Il ne s'agit pas de dire n'importe quoi devant n'importe qui et de faire de la peine. Ainsi, par exemple, le chauffeur n'avait dit à personne qu'il partait.

Ils réussirent à éviter les poids lourds de Cleveland avant que la ville n'ait eu le temps de les prendre dans ses abominables griffes ; ils firent la nique à l'heure de pointe : ils lui avaient échappé de justesse. COLOMBUS, SORTIE SUD, indiquait un panneau, mais le chauffeur grogna avec mépris et s'engagea à sa vitesse de croisière sur l'autoroute à péage de l'Ohio, par la rampe ouest.

« Va te faire cuire un œuf, Colombus », dit-il.

Lorsqu'on vient de passer toute une nuit de tension en contrôlant la situation parfaitement et qu'on se voit déjà bien parti dès le matin, lorsqu'on a l'impression d'avoir une bonne longueur d'avance sur le reste du monde, tout paraît possible, même l'Ohio, et on se figure qu'il suffit de piquer un petit sprint pour arriver à Toledo.

« On déjeunera à Toledo », annonça le chauffeur avec défi. La Volvo vibra un peu à cent vingt, monta d'un coup à cent trente, et trouva ce fameux second souffle ; ils avaient le soleil dans le dos et prenaient tous deux plaisir à voir l'ombre trapue de la voiture filer devant eux. Ils se disaient qu'ils pourraient suivre cette vision jusque dans l'Indiana.

Les buts du petit matin font partie de ces illusions qu'il faut entretenir si l'on compte arriver où que ce soit.

Ce n'est pas une si petite affaire que ça, l'Ohio ; le nombre de sorties vers Sandusky paraît défier le bon sens. Sur l'une des nombreuses aires de repos des bords de l'autoroute, la Volvo fit une grosse crise d'auto-allumage et le chauffeur dut étouffer sa quinte de toux en calant exprès immédiatement. Ils en furent agacés tout deux. Et, lorsqu'il fit le calcul de la consommation depuis son dernier plein, il eut l'étourderie de lâcher la contre-performance : « Dix-sept litres aux cent. » Aussitôt, il tenta d'expliquer à la Volvo qu'il ne fallait pas qu'elle prenne la chose contre elle : « C'est l'essence, dit-il, ils t'ont donné une essence qui vaut rien. »

Mais la Volvo fit un démarrage lent et asthmatique et elle cala lorsqu'il s'éloigna des

pompes ; le conducteur crut bon de signaler : « Le réservoir d'huile est plein ; t'en brûles pas une goutte. » Mensonge : la Volvo en avait absorbé plus d'un décilitre — c'est-à-dire pas assez pour qu'il en remette, mais trop par rapport au niveau optimal. En dépassant une de ces innombrables sorties vers Sandusky, il eut un haut-le-cœur : la Volvo était-elle au courant ? Sur les longues distances, la confiance est essentielle. Est-ce qu'une voiture sait que son niveau d'huile baisse ?

La phrase « On déjeunera à Toledo » lui envahissait à présent l'esprit, comme pour le narguer ; la faim qui passait lui disait qu'il risquait de perdre la pause du déjeuner devant l'une de ces quatorze sorties qui prétendaient mener à Sandusky. Sandusky ! Mais qu'est-ce que c'était que ce patelin, bon Dieu !

La Volvo avait eu à boire, on lui avait fait un brin de toilette, mais enfin elle ne s'était pas vraiment reposée depuis le petit déjeuner à Buffalo. Le chauffeur décida de faire une croix sur son propre casse-croûte. « J'ai pas faim », dit-il avec entrain ; mais il sentit le poids de son deuxième mensonge. Il savait qu'il est des sacrifices qui sont des gestes envers autrui. Quand on entreprend quelque chose à deux, la priorité des priorités, c'est de se partager équitablement les épreuves. La zone que les panneaux appelaient TOLEDO fut donc dépassée sans commentaires dans l'après-midi, comme une déception inavouable. Quant au niveau d'huile, le chauffeur savait bien qu'il en avait descendu un bon décilitre lui-même. Oh ! l'Ohio !

Fort Wayne, Elkhart, Muncie, Gary, Terre Haute et Michigan City — ah, l'Indiana ! un État différent, où il poussait autre chose que du béton. « C'est vert comme le Vermont ! », chuchota le chauffeur. « Le Vermont », mot magique. « Mais en plus plat, bien sûr », ajouta-t-il, non sans redouter aussitôt d'en avoir trop dit.

Au niveau de Lagrange, un orage éclata, un vrai déluge purificateur ; à Goshen, la consommation d'essence était de onze litres cinq aux cent, chiffre que le chauffeur chantonna à la Volvo comme une litanie en dépassant Ligonier, puis Nappanee. Comme ils s'enfonçaient au cœur des terres, il sentit s'annoncer un troisième souffle sans précédent.

Apparemment, les vaches se plaisaient dans l'Indiana. Mais qu'est-ce que c'était donc que ce *Hoosier*³ ?

Et si on dînait à South Bend ? Quoi, à deux pas de Notre Dame ! Allons donc ! Ils faisaient du dix litres aux cent, alors en avant !

Même les motels étaient engageants ; les piscines leur faisaient de l'œil au passage. Accordez-vous une bonne nuit, semblait leur chanter l'Indiana.

« Pas encore », dit le chauffeur. Il avait vu les panneaux qui indiquaient CHICAGO. Se réveiller le matin en ayant laissé Chicago derrière eux, habilement évité grâce à une manœuvre sagace, ça, ce serait une fameuse longueur d'avance !

En entrant dans l'Illinois, il évalua l'heure, la distance jusqu'à Chicago, le risque d'arriver à l'heure de pointe, etc. L'auto-allumage de la Volvo n'était plus qu'un souvenir, elle se mettait calmement au point mort et semblait parfaitement capable de démarrer au quart de tour. Après le dopage moral que l'Indiana leur avait offert, ils étaient en mesure d'affronter l'Illinois.

« On dépassera Chicago à six heures et demie, dit le chauffeur. On aura évité le plus gros des encombrements. On roulera encore une heure vers le sud de l'Illinois, histoire de se retrouver à la campagne, et puis on s'arrêtera à huit heures, sans faute. On te fera une toilette, je piquerai une tête dans la piscine ! Du poisson-chat du Mississippi poché au vin blanc, un banana-split maison, une pinte de STP, un cognac au Red Satin, on dégonfle un peu

tes pneus, à dix heures, dodo, et demain matin on traverse le Mississippi aux premières lueurs ; on prendra le petit déjeuner dans l'Iowa, avec des saucisses de porc engraisé à la ferme ; on sera dans le Nebraska à midi et on aura des beignets de maïs pour déjeuner... »

Il réussit à en persuader la Volvo. Ils entrèrent dans l'État que les plaques d'immatriculation appellent « le pays de Lincoln ». « Au revoir, l'Indiana. Au revoir, et merci », chantait le conducteur sur l'air de *I Wish I Was a Hoosier*, de M. Lampert. Nous sommes souvent prêts à tout pour faire accroire que nous n'avons rien qui nous tracasse.

Un brouillard de pollution voilait le ciel ; le soleil n'était pas couché, mais il était invisible. L'autoroute avait troqué son goudron clair pour des dalles de ciment dont les fissures faisaient *rrr rrr tchac, rrr rrr tchac* toutes les trois secondes. Ils longèrent d'interminables banlieues, toutes pareilles, laides à pleurer, avec les mêmes barbecues en plein air où couvaient des charbons.

Aux abords du premier échangeur de Chicago, le chauffeur s'arrêta pour faire le plein, jeter un œil sur le niveau d'huile qui baissait, et vérifier la pression des pneus — par acquit de conscience. La circulation se faisait plus dense. Le pompiste avait autour du cou un transistor annonçant que la température du lac Michigan était de vingt-deux degrés.

« Beurk ! », dit le chauffeur. Puis il vit que la pendule de la pompe à essence indiquait une heure différente de celle de sa montre ; il avait dû franchir un fuseau horaire, quelque part dans ce pays de cocagne qui s'appelait l'Indiana. Voilà qu'il arrivait sur Chicago une heure plus tôt que prévu : l'heure de pointe lui déboula dessus de plein fouet. Autour de lui, il voyait à présent des motels aux piscines noires de suie. Il imaginait les vaches qui l'auraient éveillé au son de leurs douces clochettes, là-bas, dans cet Indiana béni. Il était sur la route depuis dix-huit heures et demie et vivait sur le souvenir de son petit déjeuner à Buffalo.

« Une grosse erreur toutes les dix-huit heures et demie, c'est pardonnable », dit-il à la Volvo. Pour des optimistes, c'était là un bémol nécessaire. Et c'était aussi un bel exemple de refoulement que de considérer cette erreur comme la première.

« Salut à toi, l'Illinois ! Salut à vous, habitants de Chicago, puisque la moitié de la ville est sur les routes ! » La Volvo descendit huit décilitres d'huile comme le conducteur aurait bu le premier grand cocktail de l'Indiana dont il rêvait.

Si le conducteur avait jugé que Sandusky passait les bornes du bon sens, on passerait celles de la décence en transcrivant les sentiments que lui inspirait Joliet.

Les deux heures qu'ils avaient perdues à changer de file sans arrêt dans les embouteillages l'avaient mené à moins de cinquante kilomètres à l'ouest de Chicago et le plaçaient au confluent des files de voitures qui allaient vers l'ouest — jusqu'à Omaha — et vers le sud sur Saint Louis, Memphis et La Nouvelle-Orléans. Sans parler des malheureux ahuris qui se traînaient vers le nord, en direction de Chicago, Milwaukee et Green Bay — et des voyageurs plus rares encore qui cherchaient Sandusky et l'Est qui poudroie.

C'est à Joliet, dans l'Illinois, que Chicago garait ses camions la nuit. À Joliet que les égarés qui avaient confondu l'échangeur du Wisconsin avec celui du Missouri découvraient leur erreur et rendaient les armes.

Les quatre autoroutes à quatre voies qui convergeaient sur Joliet comme des araignées à la saison des amours avaient enfanté une engeance de motels : deux de la chaîne Howard Johnson, trois Holiday Inn et deux Best Western — tous avec piscine couverte, air conditionné et télé couleur. La télévision en couleur tenait de la gageure idéaliste : apporter la couleur à Joliet, une zone tout en noir et blanc !

À huit heures et demie, le conducteur renonça à la route qui s'ouvrait devant lui.

« Désolé », dit-il à la Volvo. Il n'y avait pas de service de nettoyage des voitures à l'Holiday Inn : à quoi bon ? Et il est peu probable que la Volvo ait pu l'entendre ou qu'il ait pu la consoler : elle souffrait d'une crise d'auto-allumage qui secouait le chauffeur et le projetait en avant, accroché comme un fou à son embrayage, au point qu'il perdit patience.

« Saleté de bagnole ! », marmonna-t-il dans un malencontreux silence entre deux quintes de la Volvo. Bon, le mal était fait. La Volvo était là, crépitant de chaleur, ses pneus durs et brûlants, ses carburateurs désespérément en bisbille, ses bougies encrassées, le filtre à huile aussi bouché et contracté qu'un sphincter.

« Excuse-moi, dit le chauffeur, je voulais pas dire ça. On repartira demain matin, sur de bonnes bases. »

Sous l'éclairage glauque du hall de l'hôtel, que décoraient des palmiers en pot et des aquariums où nageaient des tortues, le conducteur rencontra environ onze cents voyageurs descendus là comme lui, dans le même état de choc, et tous en train de dire à leur femme, à leurs enfants, à leur voiture : « Excusez-moi. On repartira demain matin, sur de bonnes bases... »

Mais l'incrédulité se lisait sur tous les visages. La bonne foi trahie, on n'est pas sorti de l'auberge.

Le chauffeur n'ignorait pas que la bonne foi avait été trahie. Il était assis sur le lit à deux places de fabrication industrielle dans la chambre 879 de l'Holiday Inn, et il demanda un appel en PCV pour joindre sa femme, dans le Vermont.

— Bonjour, c'est moi, lui dit-il.

— Où tu étais passé ? cria-t-elle. Tout le monde t'a cherché, bon Dieu !

— Désolé.

— Je t'ai cherché partout dans cette soirée odieuse, j'étais persuadée que tu étais dans un coin avec cette chipie de Helen Cranitz.

— C'est pas vrai !

— Bon, j'ai fini par m'humilier en la trouvant... elle était avec Ed Poinés.

— C'est pas vrai !

— Et puis, quand j'ai vu que tu avais pris la voiture, je me suis fait tellement de mauvais sang en pensant à ce que tu avais bu !

— Moi ? J'étais parfaitement dans mon état normal !

— En tout cas, c'est Derek Marshall qui a dû me raccompagner à la maison, et lui, il l'était pas, dans son état normal !

— Désolé.

— Oh, mais il s'est rien passé.

— Je suis désolé.

— Mais quoi, désolé, désolé ? Où es-tu, d'abord ? J'avais besoin de la voiture pour amener Carey chez le dentiste, moi. J'ai téléphoné à la police.

— C'est pas vrai !

— Je me disais que tu pouvais très bien te trouver quelque part au fond d'un fossé, sur le bord d'une route.

— La voiture va très bien.

— La voiture ! dit-elle d'un ton plaintif. Mais toi, où es-tu ? Pour l'amour du ciel...

— À Joliet, dans l'Illinois.

— Écoute, j'en ai par-dessus la tête de ton humour à la noix.

— On s'est plantés à Chicago, sinon je serais déjà dans l'Iowa.

— Qui ça, " on " ?

— Moi... je suis tout seul.

— Tu viens de dire " on ".

— Désolé.

— Dis-moi simplement si tu rentres ce soir.

— Ça m'étonnerait que j'y arrive, dit le conducteur.

— Bon, eh bien je me retrouve de nouveau avec Derek Marshall sur les bras ; la faute à qui ? C'est lui qui a conduit Carey chez le dentiste à ma place.

— C'est pas vrai !

— Il s'est conduit en parfait gentleman, bien sûr, mais j'ai pas pu faire autrement que de l'inviter. Il s'inquiète pour toi, lui aussi, tu sais.

— Tu parles...

— Je te trouve mal placé pour le prendre sur ce ton. Quand est-ce que tu rentres ?

L'idée de rentrer, comme elle disait, ne lui avait jamais traversé l'esprit ; il mit du temps à répondre.

— Je veux savoir où tu te trouves, exactement.

— À Joliet, dans l'Illinois.

Elle raccrocha.

Sur les longues distances, il faut faire équipe. Non, le chauffeur n'était pas sorti de l'auberge.

En barbotant dans la piscine couverte, il eut un haut-le-cœur, et il fut frappé par la ressemblance que le bassin offrait avec l'aquarium à tortues du hall. Mais qu'est-ce que je fiche ici ? se dit-il.

Au restaurant La Tonnelle, le chauffeur médita sur une carte vertigineuse, pour commander finalement la salade de crabe du chef. Elle arriva — et peut-être bien des profondeurs ténébreuses du lac Michigan.

Au Tahiti Bar, on lui servit un cognac.

La station de télévision locale annonçait les accidents de la route : sinistre bilan. Ces visions de carnage carbonisé expédièrent les voyageurs se coucher de bonne heure, pour entamer une nuit de sommeil agité. Peut-être était-ce le but de l'émission.

Avant de se coucher lui-même, le conducteur alla dire bonsoir à sa Volvo. Il lui tâta les pneus, il évalua la quantité de dépôt noir dans l'huile, il chercha les impacts d'insectes sur le pare-brise. « Ça a dû te faire mal, ça, dis donc ! »

Derek Marshall ! Ça aussi, ça faisait mal !

Le conducteur se souvenait de ce que sa femme avait appelé « cette soirée odieuse ». Il lui avait dit qu'il allait aux toilettes ; il y avait des voitures garées tout autour de la pelouse, et c'était là qu'il était allé aux toilettes. La petite Carey couchait chez une amie ; il n'y eut donc pas de baby-sitter pour voir le conducteur passer chez lui prendre sa brosse à dents en douce.

Une des robes de sa femme, une de ses préférées, pendait à la porte de la salle de bains. Il enfouit son visage dans le tissu soyeux, et le cœur faillit lui manquer ; son vérificateur pour la pression des pneus se coinça dans la fermeture Éclair comme il tentait de s'en dégager. « Au revoir », dit-il à la robe avec fermeté.

Dans un instant d'égarement, il envisagea d'emporter tous les vêtements de sa femme. Mais il était minuit, l'heure où les carrosses se changent en citrouilles, si bien qu'il alla chercher la Volvo.

Sa femme était d'un rouge tomate poussiéreux... Non. C'était une blonde, mariée depuis sept ans, un enfant, pas de radio. La radio aurait risqué de les distraire tous deux. Non. Sa femme s'habillait en 40, usait trois paires de sandales, pointure 39, entre le printemps et l'automne, elle prenait des soutiens-gorge taille 90 bonnets B et faisait en moyenne dix litres trois aux cent... Non. C'était une petite brune, avec des doigts vigoureux et des yeux d'un bleu intense, comme la mer, ou les enveloppes « par avion » ; elle avait l'habitude de rejeter la tête en arrière comme un lutteur qui va attaquer, ou comme un malade qui va recevoir le bouche-à-bouche, quand elle faisait l'amour... oh oui ! Elle avait un corps svelte, et non pas pulpeux, elle aimait tout ce qui était près du corps, qui la serrait, qui lui collait à la peau — les vêtements, mais aussi les enfants, les gros chiens, les hommes. Elle était grande, avec des cuisses fuselées et une démarche nonchalante ; elle avait une grande bouche et prenait des soutiens-gorge taille 95, bonnets D...

C'est alors que les sinus du conducteur finirent par se révolter contre l'épreuve d'endurance que la climatisation leur avait imposée toute la nuit ; il éternua violemment, et s'en trouva réveillé. Il entreposa ses réflexions sur sa femme et sur la gent féminine en général dans une vaste zone vide de son esprit qui ressemblait au coffre spacieux et débarrassé de la Volvo. Sur quoi il prit une douche énergique, et pensa que le jour qui se levait serait celui où il verrait le Mississippi.

Car on apprend si peu sur son propre compte ; c'est à croire qu'on prend un malin plaisir à se rendre vulnérable, jour après jour.

Le conducteur se proposait de partir sans prendre de petit déjeuner. On aurait pu croire qu'il avait l'habitude des vicissitudes du voyage, mais la vision matinale de la violence perpétrée sur la Volvo fut un choc pour ce vétéran de la route, qui n'en ignorait pourtant pas les us et coutumes. La voiture avait été vandalisée. Elle était là, à la hauteur de sa chambre, sur le bord du trottoir du motel, comme une épouse qu'il aurait enfermée dehors au cours d'une nuit de beuverie ; elle avait attendu le lever du jour pour lui balancer sa culpabilité en pleine figure.

« Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?... »

Ils avaient fait sauter les quatre enjoliveurs, découvert les écrous et laissé les pneus à l'air. Ils avaient volé le rétroviseur latéral du côté du chauffeur. On avait essayé de démonter le support pour récupérer le miroir, mais le tournevis était trop gros ou trop petit pour les vis, l'opération avait laissé des séquelles : les têtes de vis mutilées et inutilisables ; le voleur avait laissé le support sur la voiture, et il s'était contenté de tirer sur le miroir jusqu'à ce qu'il se détache de la boule qui le tenait. Le montant déchiré semblait à vif, comme le moignon d'un homme à qui on vient d'arracher le bras.

Ils avaient essayé de violer l'intérieur de la Volvo, tenté de creuser dans les déflecteurs, d'y introduire des leviers, mais la Volvo avait résisté. Ils avaient arraché le joint d'étanchéité de la vitre du passager, mais ils n'avaient pas pu faire sauter le verrou. Ils avaient tenté de fracasser une fenêtre ; un réseau de fêlures, telle une araignée écrasée contre la vitre, traçait son dessin du côté du passager. Ils avaient essayé de forcer le réservoir à essence, soit pour siphonner l'essence, soit pour y mettre du sable, soit pour y gratter une allumette, mais ils n'avaient réussi qu'à réduire le bouchon en purée. Ils avaient glissé un vilebrequin sous le capot, mais le capot avait tenu bon. Plusieurs dents de la calandre avaient été enfoncées, et l'une d'entre elles retournée jusqu'à la casser, de sorte qu'elle pointait maintenant à l'avant de la voiture comme une baïonnette rudimentaire.

En un dernier geste, les violeurs frustrés, une bande de minus de Joliet, à moins qu'il ne se

soit agi de clients de l'hôtel irrités par cette plaque d'immatriculation étrangère, des gens qui auraient eu quelque chose contre le Vermont..., une main, donc, avait, pour prendre congé dans un élan de cruauté gratuite, saisi un instrument — le tire-bouchon d'un couteau suisse ? — pour graver un mot obscène dans le rouge vermeil du capot de la Volvo. Le sillon n'avait pas fait qu'érafler la peinture, il s'enfonçait dans l'acier. On avait écrit : *Zob*.

« *Zob !* », cria le conducteur. Il couvrit la plaie avec ses mains. « *Salauds ! Bande de porcs, tas de minables, dégueulasses !* » L'aile du motel accueillait dans les deux cents voyageurs ; il y avait le rez-de-chaussée et un premier étage avec des balcons. « Ah, les lâches, ils m'ont niqué ma bagnole ! Qui est-ce qui a fait ça ? », beuglait-il. Plusieurs portes s'ouvrirent au balcon du premier. Des hommes qu'il venait de réveiller en sursaut le regardaient par le balcon, des voix de femmes jacassant derrière eux : « Qu'est-ce qui se passe ? Qui c'est ? »

— *Zob ! Zob !*

— Hé, mon vieux, il est six heures du matin, marmonna quelqu'un au rez-de-chaussée qui rentra aussitôt dans sa chambre et ferma la porte derrière lui.

On ne plaisante pas avec la folie caractérisée. Si le chauffeur avait été ivre, s'il avait été un vulgaire malotru, ces dormeurs tirés de leur sommeil l'auraient écharpé. Mais il était fou à lier, cela se voyait bien, et, contre la folie, il n'y a rien à faire.

— Qu'est-ce que c'est, Fred ?

— Un type qui perd ses boulons... Rendors-toi.

Ah, Joliet, dans l'Illinois, moi qui t'avais prise pour un purgatoire, j'étais encore loin du compte !

Le chauffeur toucha la boule de plastique huileuse qui avait logé son rétroviseur nickel. « Ça va aller. T'inquiète pas, tu seras comme neuve. »

Zob. Ce mot infect était tellement en évidence qu'il semblait attirer l'attention sur lui comme sur un malpropre ; sa grossièreté, sa laideur racoleuse lui faisaient honte. Il voyait Derek Marshall s'approcher de sa femme en lui disant : « Salut, je vous embarque ? »

« Ça va, ça va, dit le conducteur à la Volvo d'une voix pâteuse. Ça suffit, je te ramène à la maison. »

La délicatesse du conducteur était impressionnante à voir, à présent. On est toujours stupéfait de trouver de la discrétion chez les gens qui n'en sont pas coutumiers ; certains hôtes du deuxième étage étaient bel et bien en train de refermer leur porte. Le conducteur cacha de sa main le *Zob* gravé dans le capot ; il pleurait. Il avait fait tout ce chemin pour quitter sa femme, et tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était du mal à sa voiture.

Mais qui pourrait descendre jusqu'à Joliet sans être tenté de voir le Mississippi, artère principale du Middle West, passage obligé vers l'Ouest légendaire ? Non, on n'est jamais vraiment allé dans l'Ouest tant qu'on n'a pas franchi le Mississippi, on ne peut jamais dire qu'on y était tant qu'on n'a pas mis un pied, symboliquement, dans l'Iowa. Quand on a vu l'Iowa, on en a vu le commencement.

Le chauffeur ne l'ignorait pas. Il supplia la Volvo de le laisser jeter un coup d'œil : « On fera demi-tour tout de suite après, promis ! lui dit-il. J'aimerais juste voir le Mississippi et l'Iowa... » Cet Iowa où il aurait pu aller.

La Volvo, maussade, lui fit traverser l'Illinois : Starved Rock, State Park, Wenona, Mendota, Henry, Kewanee, Geneseo, Rock Island et Moline. Il y avait un vaste parc de stationnement devant l'immense pont qui enjambe le Mississippi, le pont qui mène à l'Iowa. Ah ! Davenport, West Liberty et Lake Mac Bride !

Mais il ne les verrait plus, c'était fini. Il resta auprès de la Volvo, à contempler toute la

largeur du Mississippi qui roulait ses eaux brunâtres comme du thé ; pour qui a vu l'Atlantique, les fleuves, en général, n'ont rien de bien extraordinaire. Mais au-delà de ce fleuve-là il y avait... l'Iowa... et c'était vrai que l'Iowa avait l'air bien différent de l'Illinois ! Il voyait des champs de maïs à perte de vue, comme une armée de majorettes jeunes et fraîches en train d'agiter leurs pompons de plumes. C'était là-bas, aussi, qu'on trouvait tous ces porcs gros et gras, il le savait ; il les imaginait — d'ailleurs il lui fallait bien les imaginer, car, à la vérité, il n'y avait pas le moindre troupeau de cochons en vue sur l'autre rive du Mississippi.

« Un jour... », dit le conducteur, partagé entre la peur et le désir de voir son vœu se réaliser. La Volvo compromise l'attendait, sa calandre enfoncée, le mot *Zob* pointé vers l'est.

« Ça va, j'arrive. »

Quand on a le sens de l'orientation, si peu que ce soit, il faut remercier le bon Dieu. Tenez : le chauffeur aurait pu se perdre ; à force de tergiverser entre l'est et l'ouest, il aurait pu, par exemple, se diriger vers le nord, et sur la file du sud encore !

*Police de l'État du Missouri,
rapport n° 459*

Une Volvo rouge berline, se dirigeant vers le nord sur la file sud semblait avoir mal présélectionné. Le conducteur de la bétonneuse qui l'a heurtée est formel : il avait la priorité. On a extrait des débris un numéro de téléphone. Lorsqu'on a essayé de joindre la femme du conducteur, c'est un autre homme qui a pris l'appel Il a déclaré s'appeler Derek Marshall et dit qu'il annoncerait la nouvelle à la femme du type dès quelle se réveillerait.

Il faut bien le savoir : le pire est toujours sûr.

Sans doute, le retour ne s'annonçait pas de tout repos. Il faudrait naviguer à vue à travers le labyrinthe des sorties sur Sandusky, et le chauffeur ne se sentait pas de première fraîcheur. L'Ohio l'attendait, là-bas, comme toutes ces années de mariage qu'il lui restait à vivre. Mais il fallait aussi penser à la Volvo : elle semblait faire une fixation sur le Vermont. Et puis les négociations avec Derek Marshall seraient délicates, c'était plus que probable. Il nous faut souvent perdre nos priorités de vue pour mieux les distinguer.

Il avait vu le Mississippi et les plaines riches et fertiles qui s'étendaient au-delà. Qui sait quels mystères sombres et suaves l'Iowa lui aurait révélés ? Sans parler du Nebraska. Ou même du Wyoming, tiens ! Le chauffeur avait mal à la gorge. Sans compter qu'il avait complètement oublié qu'il lui faudrait retraverser Joliet.

C'est dur de rentrer chez soi ; mais à quoi rimerait de rester parti ?

À La Salle, dans l'Illinois, le chauffeur fit faire une révision complète de la Volvo. Il fallut remplacer les essuie-glaces — il ne s'était même pas aperçu qu'on les lui avait volés ; on fixa un rétroviseur latéral provisoire et on pansa la plaie qui disait *Zob* avec un enduit antirouille. Le réservoir d'huile était plein, mais le conducteur découvrit que les vandales avaient essayé de fourrer des petits cailloux dans les valves — en espérant de cette façon que les pneus se dégonfleraient en roulant. Le garagiste dut écraser ce qui restait du bouchon pour donner de l'essence à la Volvo. Elle repartit, dix litres quatre aux cent. Un tigre devant les épreuves, cette Volvo.

« Je te ferai repeindre dès qu'on sera arrivés, dit le conducteur d'un ton sinistre. Essaie de tenir le coup jusque-là. »

Après tout, il restait l'agréable perspective de retraverser l'Indiana. Il paraît qu'il y a des

choses qui sont encore meilleures la deuxième fois. Son mariage lui apparaissait comme un conflit inabouti entre l'Ohio et l'Indiana, un fragile équilibre de la terreur, ponctué d'un traité de paix de temps en temps. Ajouter un coin d'Iowa dans le tableau aurait carrément mis le feu aux poudres. Ou encore : n'y a-t-il pas des fleuves qu'il vaut mieux ne pas franchir ? La moyenne nationale est de 40 000 kilomètres par jeu de pneus, et il y en a beaucoup qui ne tiennent pas la distance. Il avait fait 74000 kilomètres avec la Volvo — et c'étaient ses premiers pneus.

Non, malgré la vision enchanteresse de cet avenir iowien qui s'éloignait à chaque tour de roues, on ne saurait conduire les yeux fixés sur le rétroviseur. Et c'est pourtant vrai que, à ce stade de sa virée, le conducteur était bien décidé à retourner dans l'Est. Mais garder sa dignité n'est pas chose facile. Le courage est une lutte de tous les instants, et la grâce se paie.

Un royaume de lassitude

Minna Barrett, cinquante-cinq ans, paraît très exactement son âge, et rien dans sa silhouette ne laisse deviner à quoi elle a pu ressembler dans son jeune temps. On serait tenté de penser qu'elle a toujours été semblable à elle-même, vaguement oblongue, doucement arrondie, non pas puritaine mais presque asexuée : une vieille fille sympathique depuis la classe de sixième, propre sur elle, pas bavarde ; le visage n'est pas sévère à l'excès, ni la bouche pincée, mais cette parfaite maîtrise de soi reflète, à cinquante-cinq ans, l'histoire de ses nombreuses indifférences et le petit bonhomme de chemin qu'elle a mené, d'habitude en habitude.

Minna a sa chambre dans un foyer de jeunes filles du Fairchild Junior College ; c'est elle qui a la responsabilité du petit réfectoire, de la petite cuisine, et qui veille à ce que les jeunes filles passent à table dans une tenue convenable. Elle a une chambre indépendante, avec sa propre salle de bains ; le matin, elle reçoit l'ombre des ormes du campus et elle n'est qu'à quelques rues du parc communal de Boston, si bien que, lorsqu'il fait beau, elle peut s'y rendre à pied. Cette chambre est remarquablement peu encombrée — « remarquablement », car c'est une petite pièce qui ne dit pas grand-chose sur les neuf années qu'elle y a passées. Non qu'il y ait, ou doive y avoir grand-chose à dire, d'ailleurs ; pour elle, ce n'est qu'une résidence ni plus ni moins permanente que les autres qu'elle a pu occuper depuis qu'elle a quitté la maison familiale. Elle a la télévision et elle se couche tard pour regarder les films. Elle ne regarde jamais les programmes ordinaires ; elle lit jusqu'au journal télévisé de onze heures. Elle aime les biographies et les préfère aux autobiographies parce que les gens qui racontent leur vie la mettent mal à l'aise sans qu'elle puisse dire pourquoi. Elle a un faible pour les biographies de femmes, ce qui ne l'empêche pas de lire Ian Fleming. Un jour, au cours d'une petite fête donnée pour les anciennes élèves et l'administration, quelqu'un — une dame en tailleur mauve qui voulait, disait-elle, faire la connaissance de tout le personnel de l'établissement — a découvert que Minna s'intéressait aux biographies. La dame en mauve lui a recommandé un livre de Gertrude Stein qu'elle a acheté sans jamais pouvoir le finir. Non pas qu'elle ait été choquée, mais, pour elle, ce n'est pas cela, une biographie. Elle a surtout trouvé qu'il ne s'y passait rien.

Donc elle lit jusqu'à onze heures, puis regarde les actualités, et un film. Les cuisiniers arrivent à la première heure, le matin, mais Minna, elle, n'a pas besoin de se trouver au réfectoire avant les jeunes filles. Après le petit déjeuner, elle emporte une tasse de café dans sa chambre, et il lui arrive de faire un somme jusqu'à l'heure du déjeuner. Ses après-midi aussi sont calmes. Il y a des petites qui viennent lui rendre visite, à onze heures, pour regarder les actualités — sa chambre a une porte qui donne sur le couloir du foyer. Les petites viennent sans doute plus pour la télévision que pour Minna, mais elles sont toujours très aimables et elle s'amuse de voir les divers stades de leur débrillé nocturne. Un jour, elles ont voulu savoir où les cheveux de Minna lui arrivaient lorsqu'elle les détachait. Pour leur faire plaisir, elle a donc dénoué, déroulé, cette longue chevelure grise un peu raide mais qui lui tombe jusqu'au bas des reins. Les petites ont été impressionnées de la voir si drue et si vigoureuse. L'une d'entre elles, qui a les cheveux presque aussi longs elle-même, lui a dit qu'elle devrait se faire une grosse natte. Le lendemain soir, les petites ont apporté un ruban orange flammé, et elles ont tressé les cheveux de Minna. Celle-ci s'est laissé faire de bonne grâce, mais elle leur a dit qu'elle ne pourrait jamais s'habituer à se coiffer de cette façon. Non

pas que cela ne la tente pas, les petites étaient tellement impressionnées, mais depuis toutes ces années qu'elle se fait un chignon, un chignon bien serré, quel tracas de changer de coiffure !

Après le départ des petites, après le film, elle se couche mais n'éteint pas, et elle songe à sa retraite. La ferme où elle a grandi, à South Byfield, lui revient en mémoire. Si elle y pense avec une certaine nostalgie, elle n'en a pas conscience ; elle se dit que son travail ici est bien moins fatigant, bien plus facile que celui de la ferme. Son frère cadet, lui, y vit toujours, et dans quelques années elle y retournera pour s'installer avec lui et sa famille ; elle emportera sa petite pelote et s'en remettra, avec ses économies, aux bons soins de son frère. C'est seulement à la Noël dernière, au cours de sa visite là-bas, qu'ils lui ont demandé quand elle allait rester pour de bon. Lorsqu'elle jugera le moment venu, dans un an ou deux, tous les enfants de son frère ne seront pas encore élevés, si bien qu'elle aura de quoi se rendre utile. Non, certes, personne n'irait la considérer comme un poids.

Après le journal télévisé, après le film, elle pense à South Byfield, le passé, l'avenir ; et elle n'éprouve aucune déception à l'égard du présent. Elle ne se rappelle pas avoir souffert d'une perte, d'une séparation, d'un échec. Elle avait des amies à South Byfield, mais elle les a vues se marier, ou bien elles sont restées là-bas pendant qu'elle parcourait discrètement les quarante-cinq kilomètres séparant le village de Boston ; voilà tout. Son père et sa mère sont morts, presque timidement ; mais il n'y a rien qui lui manque de façon particulièrement douloureuse. Elle ne croit pas être pressée de prendre sa retraite, même si elle a hâte de s'intégrer à la famille si saine de son frère. Elle ne dirait pas qu'elle a beaucoup d'amis à Boston, mais, pour elle, les amis ont toujours été des gens sympathiques et familiers liés aux épisodes réguliers de sa vie, elle ne sait rien de la dépendance du cœur. Ainsi, par exemple, il y a ici Flynn, le cuisinier irlandais, père de famille nombreuse, qui habite le sud de la ville. Il passe son temps à se plaindre de Boston, des problèmes de logement, des encombrements, de la corruption, et tout et tout. Elle n'y connaît pas grand-chose, mais elle l'écoute aimablement. Flynn, qui jure et dit des gros mots, lui rappelle son père. Elle, qui ne dit jamais un mot plus haut que l'autre, ne déteste pas ces écarts de langage. Il a sa façon à lui d'amadouer les objets, si bien que Minna a l'impression que ses gros mots ont leur utilité. Les batailles quotidiennes avec la machine à café se terminent toujours de la même manière : après avoir juré comme un charretier, après avoir bousculé l'appareil sans ménagement et l'avoir menacé de le déglinguer, Flynn ressort victorieux. Minna pense que ses joyeuses obscénités sont efficaces — son père démarrerait bien le tracteur à coups de gueule, les mois d'hiver — et elle l'aime bien, Flynn.

Il y a aussi Mrs. Elwood, une veuve dont le visage est sillonné de rides plus profondes que celles de Minna, des rides mobiles comme des élastiques lorsque Mrs. Elwood parle ; on dirait qu'elles sont reliées à son menton. Mrs. Elwood est l'intendante du foyer et elle parle avec un accent britannique. Tout le monde sait bien qu'elle est de Boston, mais elle a passé un été en Angleterre, à la fin de ses études, et laisse entendre qu'elle s'y est amusée comme une petite folle. Chaque fois qu'il y a un film avec Alec Guinness au ciné-club, Minna le dit à Mrs. Elwood et celle-ci vient le voir, discrètement, après le journal télévisé et après que les petites sont retournées dans leurs chambres. Ce n'est souvent qu'à la moitié du film que Mrs. Elwood se rappelle l'avoir déjà vu.

— J'ai bien dû les voir tous, Minna, dit-elle.

— Moi, je rate toujours ceux qui passent à Noël, parce que chez mon frère on joue plutôt aux cartes, ou alors il vient du monde.

— Ah, Minna, dit Mrs. Elwood, vous devriez sortir davantage.

Et puis, il y a Angelo Gianni. Angelo est pâle, frêle ; c'est un homme, ou un jeune homme, à l'air toujours étonné, avec des yeux d'un gris à peine plus foncé que son teint, et il n'y a rien en lui, son nom mis à part, qui puisse laisser deviner qu'il est italien. Si son nom était Cuthbert, ou Cadwallader, ce n'est pas sa physionomie qui le suggérerait, et s'il s'appelait Devereaux ou Hunt-Jones, ce ne serait pas non plus son corps gauche et embarrassé de lui-même, anticipant avec terreur l'incident le plus bénin qui le frappera toujours de mutisme. Impossible de dire s'il a vingt ans ou trente ; il habite le sous-sol du foyer, à côté de son cagibi de concierge. Il vide les cendriers, fait la plonge, dresse et dessert les tables, balaie, exécute toutes les besognes pour lesquelles on l'emploie, et quelques autres si on le lui demande, pourvu que le problème lui ait été expliqué à fond, et à plusieurs reprises. Il est d'une douceur exceptionnelle, et son attitude à l'égard de Minna est un curieux mélange de révérence (il l'appelle parfois « Miss Minna ») et d'affection vraie, qui s'exprime dans des gestes bizarres, timides et un peu « flirt » à la fois. Minna l'aime bien ; elle l'entoure de la même tendresse et de la même chaleur que ses neveux, et elle se rend compte qu'elle va jusqu'à se faire du souci pour lui. Elle a le sentiment qu'Angelo est dans une situation précaire et que, à chaque instant de son existence simple et délicate, cet être sans défense s'expose aux pires avanies. Ces avanies demeurent sans nom, mais elle s'imagine qu'une foule de souffrances guette Angelo, qui vit, fragile et ingénu, dans l'isolement de sa gentillesse et de sa confiance. Elle essaie de le protéger, de lui apprendre la vie, même si les souffrances en question ne sont pour elle qu'une vision tout à fait nébuleuse ; personnellement, elle n'a jamais subi de tort terrible, elle n'a jamais eu le sentiment qu'une force destructrice la menaçait. Mais pour Angelo, c'est ce qu'elle redoute, et elle l'abreuve donc d'histoires instructives qui se terminent inévitablement par un proverbe. Elle en découpe en effet dans le journal et les colle avec un coin transparent sur les épaisses feuilles noires de son album, lequel ne contient que deux photographies (un cliché vaguement sépia de ses parents dans une pose guindée et un autre, en couleurs, de ses neveux). Les histoires de Minna lui appartiennent, mais elle les livre sans contexte, sans indication de lieu ni de date, dépouillées du nom des personnages, et surtout de toute implication affective de sa part, passée ou présente, comme si elle était tout à fait étrangère à ces phénomènes. Les proverbes vont de : « Savoir peu, c'est risquer beaucoup » à toute une série de dictons préconisant le compromis. Le danger, c'est d'être trop confiant, trop crédule. Angelo accueille ces avis en opinant. Souvent, il se rembrunit, l'œil fixe et la bouche ouverte ; alors, cette concentration douloureuse chagrine tellement Minna qu'elle lui explique, en manière de *nota bene*, qu'il ne faut jamais rien prendre de ce que l'on vous dit trop au sérieux. Voilà qui plonge Angelo dans un désarroi plus profond encore. Elle n'a plus qu'à passer à un sujet plus futile.

— Tiens, l'autre jour, l'une des petites a essayé de me faire porter les cheveux en natte, une grosse natte.

— Je suis sûr que ça devait très bien vous aller.

— Moi, en tout cas, je ne voyais pas du tout l'intérêt de changer de coiffure, après toutes ces années.

— Il faut faire selon ce que vous pensez, Miss Minna, dit Angelo.

Et elle ne sait comment briser la gentillesse pénétrante et dangereuse qu'Angelo témoigne à tout le monde, lui qui offre le fardeau de son cœur vulnérable à autrui pour qu'il en fasse ce que bon lui semble. Et puis enfin, ce n'est pas tout ça, il faut qu'ils se remettent au travail, tous deux.

Elle n'a pas à se plaindre, dans son travail. Elle a demandé à avoir une aide, une autre surveillante pour la salle à manger ; comme ça, son jour de congé, le lundi, les petites et les cuisiniers ne seront pas tout seuls. Il faut croire que personne ne prend sa requête très au sérieux. Mrs. Elwood avait trouvé que c'était une bonne idée, et elle lui avait dit qu'elle en parlerait au directeur des services du logement, mais lorsque Minna lui en a demandé des nouvelles, par la suite, Mrs. Elwood a répondu qu'il valait mieux qu'elle en parle elle-même au directeur ou à quelqu'un d'autre. Elle a donc écrit au directeur, il y a des semaines, et elle n'a toujours pas de réponse. Mais ce n'est pas grave, elle n'a pas à se plaindre. C'est vrai que ce serait bien d'avoir une autre femme, plus toute jeune, naturellement, et qui ait une certaine expérience des adolescentes. Il y a même une chambre pour elle au foyer, si l'université trouvait une femme qui corresponde à ce qu'on lui demande et qui ait envie d'une chambre à elle — une chambre qui ne lui coûte rien, après tout, avec toute la protection qu'une femme seule peut souhaiter. Oui, ce serait bien d'avoir quelqu'un comme ça. Mais Minna n'insiste pas, elle se contente d'attendre.

Les premiers canards vagabondaient sur l'eau avec un air d'ennui lorsque Minna — c'était son jour de congé — traversa le parc communal de Boston. Tout en marchant elle se réchauffait, puis se refroidissait, enlevait son châle pour le remettre, et considérait les optimistes en chemisette : leur seersucker lui donnait froid. Quelques colverts un peu snobs se dandinaient avec la dignité gauche et ahurie de qui vient de se faire insulter devant tout le monde au cours d'une soirée où les invités n'étaient pas triés sur le volet. Sorties faire leurs courses, des mères en tenue estivale flanquées d'enfants emmitouflés bravaient les courtes rafales de bise en s'arrêtant pour trouver quelque chose à donner aux canards. Les enfants se penchaient trop, ils se mouillaient les pieds, se faisaient houspiller, bousculer, traîner en avant, et jetaient un coup d'œil par-dessus leur épaule sur ce pain qui flottait devant des canards indifférents. Les canards feraient des progrès en sociabilité à mesure que le printemps avancerait, mais pour l'instant, à ce stade précoce de la lutte perdue d'avance qu'ils menaient pour préserver leur intimité, ils refusaient de manger si on les regardait. Des vieillards en pardessus des quatre saisons, serrant contre eux des journaux et des miches ventruées de brioche juive, balançaient de gros morceaux aux canards ; ils regardaient en douce, pour voir si personne ne s'était aperçu que les morceaux étaient trop gros, que c'étaient en fait des projectiles pour bombarder et couler les canards. Minna constata froidement qu'ils avaient des bras débiles et qu'ils visaient mal. Elle ne s'attarda pas et sortit du parc par Boylston Street. Elle admira au passage la vitrine de chez Shreve, se réchauffa à l'élégance du cristal et de l'argent, cherchant quelle était la pièce qui ferait le mieux sur la table de son frère. Le salon de thé Schraaft se trouvait au coin de la rue, et elle y grignota un déjeuner léger. En sortant, elle se demanda ce qu'elle allait faire, à deux heures de l'après-midi, par ce temps de mars typique, c'est-à-dire imprévisible. C'est alors qu'elle aperçut sortant de chez Shreve une jeune fille qui lui sourit ; elle portait une jupe en jean au-dessus du genou, des sandales et un pull vert ras du cou, qui devait appartenir à un garçon : il lui tombait jusqu'aux fesses ; elle en avait remonté les manches, et les poches distendues, qui devaient se trouver à l'emplacement du coude chez son propriétaire, pendaient comme des goitres sous ses poignets fins. Elle lança : « Hé, bonjour Minna ! » et celle-ci la reconnut : c'était l'une des petites qui venaient regarder le journal télévisé dans sa chambre. Son nom lui échappant — elle n'avait pas la mémoire des noms —, elle l'appela « Ma Belle ». Ma Belle allait à Cambridge par le réseau express et lui demanda si elle voulait venir faire les boutiques avec elle. Elles partirent donc toutes deux, Minna enchantée de l'aubaine ; elle remarqua que

les gens la regardaient d'un autre œil, dans le métro ; peut-être pensaient-ils qu'elle était la grand-mère, ou même la mère, de la petite. Ce qui lui valait ces sourires, c'était sa jolie compagne ; Minna avait l'impression qu'on la congratulait. Une fois à Cambridge, elles s'arrêtèrent dans une extraordinaire épicerie fine, où Minna acheta plusieurs conserves exotiques, avec des étiquettes en langue étrangère et des couvercles somptueusement cachetés. Elle avait l'impression de recevoir un colis d'un oncle imaginaire, qui serait globe-trotter, aventurier. Dans une petite boutique poussiéreuse avec des stores et des casiers orange, une boutique qui vendait des tas de pots en étain bosselés et ternis, Minna fit l'acquisition d'une fourchette à hors-d'œuvre en argent qui lui permettrait, lui expliqua la jeune fille qu'elle appelait « Ma Belle », de déguster commodément ses mets exotiques. La jeune fille était charmante avec Minna, si charmante, même, que celle-ci pensa qu'elle ne devait pas être très aimée de ses camarades. À quatre heures, le temps se détraqua et se refroidit de nouveau. Elles allèrent voir un film étranger à Brattle Square. Il leur fallut prendre place tout à fait devant parce que Minna avait du mal à lire les sous-titres. Elle se sentait gênée que la petite voie un film pareil, mais après la séance celle-ci lui en parla avec un sérieux et une maturité qui la mirent un peu plus à l'aise. Elles firent un très bon dîner — bière brune, choucroute et poivrons farcis — dans un restaurant allemand que la petite connaissait bien. Elle lui confia que, sans Minna, on n'aurait jamais voulu lui servir de la bière. La nuit était tombée depuis longtemps lorsqu'elles rentrèrent au foyer. Minna dit à la petite combien elle s'était amusée. Avec son sachet de conserves insolites, sa fourchette à hors-d'œuvre et une agréable sensation de fatigue, elle regagna sa chambre. Il n'était que neuf heures, mais il lui semblait qu'elle aurait pu se coucher tout de suite. Or voilà que sur son bureau, où elle posa délicatement son sachet, il y avait un drôle de dossier beige avec un petit mot dessus. Le mot venait de Mrs. Elwood et disait ceci :

Chère Minna, je suis passée déposer ce dossier chez vous cet après-midi. Le directeur des services du logement a appelé pour dire qu'il vous avait trouvé une aide, une autre surveillante pour la salle à manger, qui a de l'expérience en plus. Il m'a dit qu'il l'envoyait. Comme vous étiez sortie je lui ai montré la maison et je l'ai installée dans sa chambre. Il est un peu dommage qu'il lui faille partager la salle de bains de l'étage avec les étudiantes, mais enfin, elle a eu l'air de trouver tout très bien. Elle est très plaisante — on dirait qu'elle a fait la conquête d'Angelo — et je lui ai dit que vous vous occuperiez d'elle demain matin. Si vous voulez faire sa connaissance dès ce soir, vous la trouverez dans sa chambre : elle m'a dit qu'elle était fatiguée.

Eh bien, ils lui avaient tout de même trouvé quelqu'un ! Elle ne voyait pas du tout ce qu'il pouvait bien y avoir dans le dossier et, en l'ouvrant délicatement, elle comprit que c'était une photocopie de l'acte de candidature de la femme. Elle avait vaguement scrupule à le lire, cela semblait si indiscret ; mais son regard tomba sur le sachet de gourmandises des quatre coins du monde : mystérieusement, cela lui redonna confiance, et elle lut le papier. La femme s'appelait Céleste et elle avait quarante et un ans. Elle avait fait beaucoup de « service de restauration », avait été monitrice dans un camp d'adolescentes un été, et elle venait de Heron's Neck, dans le Maine, où son beau-frère tenait actuellement une auberge pour estivants ; elle y avait également travaillé, et ses parents s'en occupaient déjà auparavant. Tout cela semblait parfait, se dit Minna, oubliant sa fatigue. Requinquée, elle disposa fièrement les boîtes de conserve insolites sur l'étagère au-dessus de son bureau. Ensuite, elle

jeta un coup d'œil sur le programme de télévision, pour voir s'il y avait un film avec Alec Guinness au ciné-club. Mrs. Elwood voudrait le savoir, et la nouvelle arrivante se sentirait peut-être un peu seule. Or précisément, en ce jour de toutes les surprises, il y en avait bel et bien un. Elle ouvrit la porte qui donnait sur le couloir du foyer et se dirigea en fredonnant vers la chambre de Céleste. Quelle journée magnifique ! Dommage de ne pas pouvoir se rappeler le nom de cette belle petite, mais enfin, elle pourrait demander à Mrs. Elwood.

Minna frappa discrètement à la porte de Céleste et entendit, ou crut entendre murmurer : « Entrez. » Elle ouvrit, hésita sur le seuil car il faisait noir, très noir, dans la chambre, à l'exception de la faible lumière que la lampe de bureau au pied vacillant pointait sur le coussin du fauteuil. La chambre, comme la plupart des pièces d'angle dans ce genre d'établissement, n'était ni carrée ni rectangulaire. Toute symétrie y semblait fortuite ; là où la soupente était le plus marquée, il y avait cinq coins, dans le prolongement desquels s'inscrivaient des alcôves. Le lit, une couchette plutôt, se trouvait dans l'une de ces alcôves mansardées, et Minna pensa qu'on avait tenté de le dissimuler aux regards. Une lourde couverture rouge sombre était fixée aux moulures et pendait comme des courtines pour l'isoler du reste de la pièce. Minna, voyant la couverture battre, devina qu'il y avait une fenêtre ouverte au-dessus du lit. On avait l'impression que le vent du soir, un vent frisquet, soufflait dans toute la pièce, et pourtant celle-ci exhalait un lourd parfum fauve, aromatique, qui rappelait à Minna (la chose lui sembla bizarre) un soir de l'été dernier où son frère, de passage à Boston, l'avait emmenée au spectacle. Ils rentraient par le métro et se trouvaient les seuls occupants de la rame lorsqu'une négresse massive, vêtue d'une robe à fleurs de couleurs tapageuses, monta et alla s'asseoir à quelques sièges d'eux. La négresse apportait avec elle la touffeur de la pluie d'été et des couloirs moites, et soudain le wagon s'emplit de cette senteur aromatique — effluves d'un jour de canicule dans une cave au sol de terre battue qui aurait passé l'hiver fermée, avec ses pots de confiture et ses conserves au vinaigre. Minna chuchota : « Céleste ? », entendit un nouveau murmure derrière la couverture rouge, et distingua cette odeur, qui avait quelque chose d'excitant et de maléfique à la fois. Elle releva délicatement un coin de la couverture : la faible clarté de la lampe de bureau illumina le long, le vaste corps de Céleste plongé dans un sommeil étrange. L'oreiller placé sous ses omoplates lui relevait la tête, étirant un long cou gracieux, oui, gracieux, malgré ses muscles saillants, visibles sous les cordes vocales gonflées que Minna pouvait relier, même dans cette pénombre, à l'arc élevé des clavicules et à la poitrine. Ses seins étaient dardés, opulents, fermes ; ils ne s'étaient pas sous ses aisselles ; rien qu'à les regarder, elle sut que Céleste était nue. Ses hanches étaient monumentales et son pelvis faisait deux petits renflements aplatis parfaitement identiques ; malgré une certaine lourdeur qui caractérisait tout son corps, ses chevilles épaisses et vigoureuses de paysanne, ses cuisses lisses et rondes, elle avait la taille si longue, et les jambes, surtout, si démesurées, qu'elle paraissait presque élancée. Minna lui parla de nouveau, un peu plus fort, puis, au son de sa propre voix, regretta aussitôt d'avoir ouvert la bouche. Et si la malheureuse se réveillait, à présent, et la voyait ? Et pourtant, elle ne se décidait pas à partir. Ce corps terrible, terrible dans ce que son intimité promettait de force et de mouvement virtuels, la rivait au chevet du lit. Et voilà que Céleste se mit à bouger, à peine, en commençant par les mains. Les larges doigts spatulés se courbèrent. Les mains s'arrondirent comme pour recueillir un tout petit animal blessé, puis elles se tournèrent paumes vers le lit, et les doigts allèrent pincer les plis et les replis du drap. Minna aurait voulu faire un geste pour calmer ces mains : elle avait peur qu'elles réveillent Céleste ; mais ses mains à elle, tout son corps étaient comme paralysés. Céleste se tourna sur un coude, cambra le dos, et ses mains retombèrent avec un bruit mat sur son vaste ventre plat.

Lentement et en douceur d'abord, puis plus fort, en insistant, Céleste se frotta le ventre avec le dos de ses mains, vers les creux de son bassin, repoussant la peau molle comme celle d'un chiot, appuyant sur les hanches, frottant contre la taille pour s'échapper, passant sous les cuisses et remontant sous les fesses jusqu'au bas des reins. Céleste se souleva, se cambra de nouveau, encore plus que la première fois ; ses épaisses cordes vocales se nouèrent, empourprées par l'effort, et les coins de sa bouche, détendue un instant auparavant, se relevèrent en un sourire vague. Elle ouvrit les yeux, les cligna (Minna n'en apercevait que le blanc) et les referma. Tout son corps, à présent paisible et relâché, sembla s'enfoncer plus profondément dans le lit, et dans un sommeil plus authentique ; les longues mains désormais immobiles reposaient à l'intérieur de ses cuisses. Minna quitta l'alcôve à reculons, pensa à la lampe du bureau et l'éteignit. Puis elle sortit, en prenant soin d'empêcher la porte de claquer derrière elle.

De retour dans sa chambre, Minna vit les gourmandises aux gaies couleurs lui sourire, depuis son bureau. Elle s'assit pour les regarder. Elle était bizarrement épuisée, alors qu'il serait tellement agréable d'avoir Mrs. Elwood et Céleste auprès d'elle pour regarder le film ; elles dégusteraient leurs gourmandises du bout de la fourchette... oui, mais justement, il n'y aurait pas assez de fourchettes pour tout le monde. Même si Mrs. Elwood venait toute seule, elle ne pourrait pas lui en donner, et puis, tiens, elle n'avait pas non plus d'ouvre-boîtes. Il fallait qu'elle aille avertir Mrs. Elwood que ce film passait, mais de nouveau, rien qu'à être assise, là, elle éprouvait cette fatigue bizarre. En tout cas, Céleste ne risquait pas de paraître ses quarante et un ans. D'accord, il faisait sombre, et dans le sommeil les pattes d'oie se lissent et s'atténuent, mais d'abord, elle ne dormait sûrement pas pour de bon ; non, Minna ne parvenait pas à croire qu'elle avait rêvé. Et comme ses cheveux étaient noirs ! Peut-être qu'elle les teignait. La pauvre, elle devait être à bout de forces, ou pas dans son état normal. Tout de même, impossible de ne pas être gênée en repensant à cette scène. C'était un peu comme lorsqu'elle lisait des autobiographies. La gêne était un sentiment que Minna éprouvait souvent pour autrui et presque jamais pour elle-même ; il n'y avait pas trente-six façons d'être mal à l'aise ; quant au degré, on l'évaluait à la durée du sentiment.

Bon, sur ce, il y avait des choses à faire et il fallait s'y mettre. D'abord, Mrs. Elwood et le film. Une deuxième fourchette et l'ouvre-boîte. Tâcher de savoir le nom de cette belle petite ; mais Mrs. Elwood allait certainement lui demander des nouvelles de Céleste et si elle était allée la voir — qu'est-ce qu'elle allait lui répondre ? Eh bien oui, naturellement, elle était allée la voir, mais elle dormait, la pauvre. Oui, mais alors Céleste apprendrait qu'elle était passée. Et cette lampe de bureau ! Il n'aurait jamais fallu l'éteindre ! Il aurait fallu tout laisser comme elle l'avait trouvé. Dans un instant d'égarément, elle se dit qu'elle allait retourner dans la chambre de Céleste et rallumer la lampe. Mais voyons, c'était ridicule !

Céleste dormait ; elle ne pouvait donc pas s'être rendu compte de ce que Minna avait vu. Bien sûr, elle était nue, et ça, elle ne pouvait pas l'ignorer. Et puis après ? Elle n'allait pas s'en faire pour autant, Céleste, ce n'était pas son genre. Minna se rendit compte, subitement, qu'elle avait l'impression de connaître Céleste, et qu'elle ne pouvait pas s'enlever cette idée de la tête : il lui semblait la connaître — c'était absurde. Pour Minna, on ne connaissait quelqu'un qu'à longueur de temps, en le voyant souvent. Tenez, cette petite, par exemple, avec qui elle avait passé une si charmante après-midi, elle ne la connaissait pas du tout !

Sur leur étagère, les conserves lui réitéraient leur joyeuse invite. Mais l'étrange fatigue revint, elle aussi. Si elle ne parlait pas du film à Mrs. Elwood, elle pourrait se coucher tout de suite, à condition bien sûr de mettre un mot sur la porte pour prévenir les petites (PAS DE

JOURNAL CE SOIR). Mais le genre de fatigue qu'elle éprouvait ne réclamait pas son lit. Non, pas question de se coucher, en fait. Mrs. Elwood aimait tellement les films avec Alec Guinness, comment avait-elle pu penser l'en priver ! En regardant les petites boîtes, elle trouva quelque chose de répugnant dans ces étiquettes multicolores, si étrangères. Puis on frappa à la porte, deux petits coups, et Minna sursauta, comme prise en faute, ce qui l'étonna elle-même.

— Minna, vous êtes là, Minna ?

C'était Mrs. Elwood. Minna ouvrit la porte, trop lentement, avec trop de circonspection, et elle vit l'expression stupéfaite de Mrs. Elwood.

— Ça par exemple, vous étiez couchée, Minna ?

— Ah non ! s'écria celle-ci.

— Bon sang, qu'il fait noir chez vous ! s'exclama Mrs. Elwood en entrant.

Et Minna s'aperçut qu'elle n'avait pas allumé le plafonnier. La seule clarté venait de sa lampe de bureau, rai de lumière instable projeté sur les conserves aux couleurs tapageuses.

— Oh, qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Mrs. Elwood en s'approchant du bureau avec précaution.

— J'ai passé une après-midi délicieuse. J'ai rencontré une de nos étudiantes en ville et nous sommes allées faire les boutiques ensemble à Cambridge, et puis nous avons vu un film et dîné dans un restaurant allemand. Ça fait seulement cinq minutes que je suis rentrée. Enfin, vingt, peut-être.

— Ah oui, plutôt vingt, je vous ai vues rentrer, toutes les deux.

— Bon, vous l'avez vue, alors ? Comment elle s'appelle, cette petite ?

— Vous avez passé l'après-midi avec elle et vous ne savez pas son nom ?

— Oui, je sais, je devrais. C'est une petite qui vient regarder la télévision. Mais j'avais peur d'avoir l'air bête en le lui demandant.

— Doux Jésus, Minna ! Elle s'appelle Molly Cabot, cette fille ; et il faut croire qu'elle passe plus de temps dans les boutiques et au cinéma qu'à suivre ses cours.

— Ah bon ! Elle qui a été si gentille avec moi ! Je n'y ai pas pensé, à ses cours, moi. Elle était tellement adorable ! Je me suis bien dit qu'elle se sentait peut-être un peu seule, quand même. Dites, j'espère qu'elle ne s'est pas mise dans un mauvais cas ?

— Dans un mauvais cas..., répéta Mrs. Elwood. (Elle faisait tourner une des étranges petites boîtes dans sa main pour en déchiffrer l'étiquette et la reposa sur l'étagère avec un froncement de sourcils réprobateur.) Si, elle y sera dans un mauvais cas, si elle ne se met pas à assister aux cours !

— Vraiment, j'en suis désolée. Elle a été si gentille avec moi ; j'ai passé une après-midi merveilleuse.

— Bah, dit Mrs. Elwood d'un air sévère, elle va peut-être se ressaisir.

Minna approuva de la tête, toute triste, désolée de ne rien pouvoir y faire. Mrs. Elwood n'avait pas quitté les conserves des yeux, et Minna espérait qu'elle ne verrait pas la luxueuse fourchette à hors-d'œuvre.

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ces machins ? demanda Mrs. Elwood en tenant une des boîtes dans sa grosse paume.

— Des gâteries du monde entier. C'est Molly qui me les a recommandées.

— Moi, je n'irais jamais acheter quelque chose qui se mange sans savoir ce que c'est. Doux Jésus, qui sait si c'est bien propre ! Ça peut venir d'Italie, de Dieu sait où !

— Hé, je les ai trouvées jolies, voilà, dit Minna.

La fatigue désormais familière semblait lui engourdir les membres et la langue. Elle marmonna : « J'ai trouvé que c'était une manière bien agréable de passer l'après-midi » et

une amertume s'entendit dans sa voix, qui la surprit autant que Mrs. Elwood, si bien qu'il s'installa dans la petite chambre un silence difficile à supporter.

— Je vois que vous tombez de fatigue, dit Mrs. Elwood. Je vais mettre un mot pour les petites, et vous, vous allez vous coucher.

L'autorité du ton semblait remplir parfaitement le vide que sa fatigue lui faisait éprouver : toute protestation était superflue. Minna ne parla même pas du film avec Alec Guinness.

Mais son sommeil fut perturbé par de vagues fantômes, de mèche, apparemment, avec les frôlements du parquet, dans le couloir — sans doute les petites venues voir le journal télévisé traînaient-elles les pieds, perplexes, devant la note affichée sur la porte. À un moment, elle eut la certitude que Céleste était là dans la pièce, toujours nue, monumentale, terrible, et entourée de nains grotesques — ces affreux hybrides mi-hommes mi-escargots, ces monstres à tête de poisson ou pinces de crustacés, ces vestiges du silurien qui émergeaient dans les tableaux oniriques de Bosch ou Breughel. Une fois au cours de la nuit, Minna s'éveilla et sentit la chaleur, le poids de ses mains lasses contre ses flancs ; le contact de son propre corps l'écœura. Elle se recoucha, bras en croix et doigts recroquevillés sous le matelas, comme si elle était enchaînée à un chevalet. Si au moins elle avait goûté à l'une de ces bizarres petites boîtes, elle aurait su à quoi attribuer ses cauchemars. Mais, là, il n'y avait pas d'explication, et ce sommeil agité lui parut une énigme.

Si Minna connut encore, à l'occasion, des instants de gêne vis-à-vis de Céleste, si elle fit la moindre réserve à son sujet, elle n'en laissa rien paraître. Si elle lui envoyait sa spontanéité et sa réceptivité — son intimité immédiate avec les petites, avec ce gros bourru de Flynn, et surtout avec Angelo —, elle n'en était pas consciente. D'ailleurs, il s'écoula plusieurs semaines, après cette effroyable première nuit, avant qu'elle s'avise que Mrs. Elwood ne lui avait même pas demandé si elle était allée voir Céleste. Par ailleurs, elle eut l'occasion de voir Molly Cabot plus souvent. Elle se sentait tenue de le faire, de la mater sur des détails, à sa manière anodine ; mais ce sens du devoir n'enlevait rien au plaisir éprouvé d'emblée à la compagnie de la jeune fille. Minna aimait leur complicité secrète et timide. Comme elle voyait Molly plus souvent, elle voyait moins Angelo, sans cesser pour autant de se faire du souci pour lui. Mrs. Elwood avait raison : Céleste avait fait sa conquête. Il lui apportait des fleurs — des fleurs coûteuses, tapageuses, vulgaires, qu'il ne pouvait pas avoir volées dans le parc ; il fallait bien qu'il les ait achetées. Quant à Céleste, elle recevait d'autres marques d'admiration, moins ouvertes. Le samedi, les étudiantes pouvaient inviter leurs petits amis du week-end à déjeuner au réfectoire, et Céleste ne passait pas inaperçue. Les regards que lui lançaient les garçons étaient rarement indifférents. Ils ressemblaient à ces coups d'œil appuyés et pénétrants que lui décochait Flynn sitôt qu'elle avait le dos tourné — car il la guignait sombrement à la dérobée derrière ses comptoirs, ses pots et ses marmites. Minna n'en pensait pas grand-chose, sinon que c'était assez déplacé de la part de Flynn, et carrément grossier de la part des jeunes gens. Et si l'adoration d'Angelo pour Céleste l'inquiétait, c'était qu'elle y voyait l'exemple même de cette façon tragique qu'il avait de se livrer. Non, ce n'était pas contre Céleste qu'il fallait protéger Angelo. C'était contre lui-même, comme à l'accoutumée.

Minna était parfaitement à l'aise avec Céleste. En deux mois, celle-ci était comme chez elle parmi eux ; elle était gaie, le verbe un peu haut, toujours agréable à vivre. Son allure « à la Modigliani », comme disait Molly, faisait une forte impression sur les petites, qui en étaient peut-être jalouses. Flynn, pour sa part, semblait tirer un immense plaisir de ses sombres observations. Mrs. Elwood la trouvait charmante, quoique un peu « hardie ». Minna l'aimait

bien.

En juin, lorsqu'il ne resta plus que quelques semaines de cours réguliers, Céleste acheta une vieille voiture, épave cabossée de la circulation bostonienne. Une après-midi, elle emmena Minna et Molly Cabot faire des courses à Cambridge. La voiture sentait l'ambre solaire et les cigarettes ; elle rappelait à Minna la curieuse fragrance lourde et musquée, aromatique, comme celle du café, que dégagent les meubles sous des housses dans les maisons de vacances peu entretenues. Céleste conduisait comme un homme, coude sur la vitre baissée, donnant de grands coups de volant, prenant plaisir à rétrograder de troisième en seconde et à faire la course avec les taxis. La voiture s'époumonait et accélérail avec des à-coups. Céleste expliqua que le carburateur était encrassé ou mal vissé. Minna et Molly opinèrent, éperdues de respect. Céleste passait ses jours de congé à Revere Beach ; elle bronzait, devint noire, mais se plaignait que l'eau était « comme de la pisse ». C'était une époque de l'année animée et pleine d'entrain.

Et puis juin faisait naître une impatience au cœur des filles, une irritabilité chez Flynn, qui suait en abondance toute l'année mais semblait particulièrement éprouvé par cet inconfort pendant les longs étés précoces de Boston. Minna s'était très bien faite à la chaleur, qui ne paraissait pas l'incommoder, et elle remarqua qu'elle ne transpirait plus que très rarement. Angelo avait la peau sèche et pâle comme de coutume, bien sûr, son visage et son corps étant tout à fait étrangers aux variations saisonnières. Céleste avait l'air moite.

Avec juin, l'année tirait à sa fin. Les filles étaient plus en beauté, et plus souvent en galante compagnie ; le week-end, dans la salle à manger, les repas prenaient des airs de sauterie un peu turbulente où il y aurait eu trop de chaperons. Bientôt, le foyer accueillerait des têtes nouvelles pour les cours d'été — d'ailleurs tout était différent pendant les cours d'été, plus aéré, plus impalpable ; du point de vue de la cuisine, on mangeait moins. Déjà, les choses prenaient une tournure plus détendue. En lui offrant un de ses affreux bouquets, Angelo demanda à Céleste si elle voulait bien aller voir un film avec lui. Leurs deux têtes durent jouer à cache-cache de part et d'autre du bouquet, Angelo tendant le cou pour entendre la réponse, Céleste amusée, et par l'énormité du bouquet et par la proposition.

— Pour voir quel film, Angelo ?

Sa grande bouche charnue, ses dents éclatantes et bien rangées.

— Oh, n'importe. Mais il faudra en choisir un pas loin, j'ai pas de voiture.

— Alors prenons la mienne, un de ces jours, répondit Céleste.

Puis, considérant cette gerbe ridicule, elle ajouta :

— Où est-ce qu'on va bien pouvoir mettre ça ? Sur le bord de la fenêtre, pour pas que Flynn le fasse tomber ? J'aime bien les fleurs sur les fenêtres.

Et Angelo se précipita pour dégager le bord de la fenêtre. Aux aguets dans les vapeurs de cuisine, les yeux de Flynn se posèrent sur le long dos de Céleste, ses jambes vigoureuses, ses fesses larges et fermes tendues par l'effort tandis qu'elle soulevait le buisson de crocus, de feuillages anonymes, de branches de lilas et de boutons prêts à éclore.

Ce vendredi soir-là, qui était le dernier de l'année scolaire, le dernier week-end avant les examens finaux, il y eut bien peu de filles pour regarder la télévision. Les petites étaient sans doute dans leurs révisions, et celles qui s'étaient donné congé avaient préféré carrément sortir plutôt que, en un vague compromis, regarder le journal. Il avait plu dans l'après-midi, une pluie odorante, qui s'était évaporée sur les trottoirs, laissant les rues presque sèches à l'exception de rares flaques tièdes. L'air du soir avait la touffeur suffocante d'une laverie automatique. C'était une de ces chaleurs sensuelles et voraces que les Bostoniens prêtent aux

États du Sud où ils se figurent les terrasses des maisons entourées de marais, avec, pour compléter le tableau, une femme nue se prélassant dans un hamac. Minna ressentait une agréable fatigue ; elle s'assit devant la fenêtre qui donnait sur l'allée de gravier circulaire entourant le foyer. C'était une allée privée aux accotements élevés, et, depuis la fenêtre, elle semblait taillée, gravée presque, entre les rangées d'ormes et la pelouse d'un vert si intense. Minna vit Céleste, bras le long du corps, adossée à un arbre. Elle avait les jambes tendues droit devant elle, chevilles dépassant un peu sur la chaussée. Chez n'importe quelle autre femme, la position aurait été disgracieuse, mais Céleste parvenait à incarner la magnificence au repos ; sa silhouette à demi allongée ne semblait pas tant nonchalante que délibérément rebelle à tout mouvement. Elle était vêtue avec une certaine arrogance : pull sans manches à col cheminée qu'elle avait laissé par-dessus sa jupe, une de ces jupes portefeuilles qui ont toujours une fente ici ou là, en l'occurrence sur le côté, dégageant l'extérieur de la cuisse ferme et bombée. Céleste évoquait une superbe hôtesse de maison de thé, alanguie au bord d'un canal immobile dans l'attente du sampan adventice qui viendra pousser sa course sinieuse entre les eucalyptus.

Les petites restèrent après le journal pour regarder la météo, installée à la station de l'aéroport Logan, et voir le présentateur tiré à quatre épingles s'évertuer à déchiffrer une carte compliquée. Leurs projets de week-end tributaires du beau temps, aucune ne manquait à l'appel. Minna était toujours à sa fenêtre et Céleste toujours adossée contre son arbre lorsqu'une motocyclette au réservoir peint en vert anglais s'engagea dans l'allée. La machine effectua un angle droit irréprochable, se pencha dûment sur les graviers de la courbe, puis elle s'arrêta, dans un dérapage infime, devant le foyer lui-même. Le motard était un jeune homme très bronzé et très blond, avec un visage remarquablement poupin. Ses épaules étaient presque pointues, sa tête semblait trop petite pour le reste de son corps, ses bras et ses jambes, longs et maigres, étaient moulés dans un costume d'été beige que venait égayer une pochette de soie sauvage. Il ne portait pas de cravate et avait laissé ouvert le col de sa chemise blanche. Sa passagère n'était autre que Molly Cabot. En un petit bond, Molly sauta de la machine puis du trottoir et attendit que le conducteur descende de son engin, ce qu'il fit avec des gestes lents et raides. Il accompagna la jeune fille jusqu'au hall d'entrée du foyer ; sa démarche était celle d'un athlète blessé mais stoïque. Lorsque Minna se détourna de la fenêtre pour regarder les prévisions météo, elle s'aperçut que toutes les filles l'entouraient.

— Ça y est, dit l'une d'entre elles, elle a réussi à sortir avec lui !

— On n'a pas fini d'en entendre parler, répondit une autre.

Toutes, elles étaient assises ou penchées avec une certaine gravité à la fenêtre : on attendait le motard. Il ne fut pas long à reparaître, on le vit regarder autour de lui et bricoler quelques écrous sur la moto. Ses gestes semblaient précipités, il ne donnait pas l'impression d'être vraiment efficace, mais bien plutôt de se savoir observé, ou d'agir en toute circonstance comme s'il l'était. Il se souleva sur la selle et retomba lourdement sur le kick. Le premier bruit de succion fut suivi d'une pétarade qui fit sursauter les demoiselles de la fenêtre, et attira même l'attention de Céleste, sous son arbre. Elle se redressa, s'avança un peu vers le bord de la chaussée. La moto prit l'allée circulaire dans sa direction, puis, lorsqu'elle l'eut dépassée d'un ou deux mètres, le phare du frein clignota, la roue arrière glissa légèrement de côté vers le trottoir. Le motard posa le pied droit à terre tandis que la machine s'arrêtait. Il se redressa et, tenant la machine entre ses jambes, la fit reculer à la hauteur de Céleste. L'une des filles quitta la fenêtre pour aller éteindre la télévision, puis elle reprit sa place dans l'essaim. On n'entendait pas ce que disait le garçon parce qu'il n'avait pas coupé son moteur ; quant à Céleste, apparemment, elle ne disait rien. Elle se contentait de sourire en lançant le

regard intéressé du connaisseur tant à la machine qu'à son conducteur. Puis elle se leva et se dirigea vers la moto ; on la vit passer une ou deux fois la main devant le phare et toucher l'un des cadrans montés sur les poignées — après quoi, il sembla aux guetteuses qu'elle reculait pour gratifier cavalier et monture, dans leurs moindres détails, d'un dernier regard flatteur. Selon celles qui se trouvaient là, c'est le moment que choisit Molly Cabot pour frapper à la porte de Minna et entrer en lançant : « Suuuper, les filles ! » Tout le monde se leva et tenta d'avoir l'air affairé, l'une des filles se dirigea gauchement vers la télévision. Mais Molly alla droit à la fenêtre en demandant : « Il est parti ? » Elle eut le temps de voir Céleste tendre la main au motard et se lancer promptement derrière lui, avec une agilité surprenante pour une femme de son gabarit. Sa jupe lui posa un petit problème, elle dut la tourner pour faire passer la fente tout à fait derrière. Elle enserra la selle entre ses cuisses puissantes et noua ses longs bras autour du jeune homme — derrière lui sa tête dépassait d'au moins cinq centimètres, son dos et ses épaules semblaient plus larges et plus forts que les siens. Le motard fit porter tout le poids de son corps sur sa jambe gauche, tint la machine avec quelque difficulté et embraya du pied droit. Ils démarrèrent lentement et se dirigèrent en zigzaguant vers le bout de l'allée ; là, le gravier quitté, sans trop faire dérapier la roue arrière, la moto se lança dans la circulation de l'artère adjacente. Depuis les fenêtres, on put entendre le moteur passer jusqu'en troisième, où il resta d'ailleurs, à moins que les guetteuses ne l'aient perdu dans le brouhaha et les coups de klaxon de la circulation nocturne.

— Le salaud ! résuma froidement Molly Cabot, sans créer la surprise sur le visage de ses camarades.

— Peut-être qu'il l'a seulement emmenée faire un tour de quartier, risqua l'une des filles sans conviction (et peut-être même sans l'espérer tellement).

— C'est ça, oui ! répondit Molly en quittant la fenêtre pour sortir de la pièce aussitôt.

Toutes les filles retournèrent à la fenêtre. Elles restèrent ainsi vingt minutes à regarder la nuit, si bien que Minna finit par dire :

— C'est sûrement l'heure du film. Il y en a qui veulent rester le voir avec moi ?

Tout à coup, c'était une soirée où il fallait faire quelque chose d'extraordinaire, c'est pourquoi elle envisageait cette excentricité. Si Mrs. Elwood passait elle-même, ce qui était fort possible, elle n'en serait pas ravie et ne se priverait pas de le lui dire, après le départ des petites.

— Et pourquoi pas ? dit l'une d'entre elles.

Comble de cruauté, le film de ce soir-là était une vieille comédie musicale. Chaque scène et chaque chanson suscitait des commentaires venimeux. Pendant les publicités, les filles retournaient à la fenêtre, et, chaque fois qu'il y avait un ronflement de moteur plausible dans la rue, elles se précipitaient en ignorant superbement les nouvelles horreurs auditives explorées par le film. Lorsque la comédie musicale fut finie, les filles n'avaient pas envie de partir : les chambres de certaines d'entre elles ne donnaient pas sur l'allée et elles semblaient amèrement résolues à passer une nuit blanche. Minna demanda poliment et timidement si elle pouvait se coucher et les filles se dispersèrent à regret, par petits groupes, dans le couloir, en lançant des vacheries gratuites. Elles ne semblaient pas en vouloir à Céleste, ni être fâchées par égard pour Molly ; au contraire, Minna les trouvait plutôt réjouies, en tout cas excitées. Mais leur rage provenait de ce qu'elles se sentaient flouées : elles avaient raté le clou du spectacle. Elles vont veiller toute la nuit, pensa Minna. Quelle horreur !

Mais elle n'alla pas se coucher non plus. De temps en temps, elle s'assoupissait à sa fenêtre et se réveillait chaque fois en sursaut, prise de honte à l'idée qu'on la voie guetter de cette façon. Il était trois heures passées lorsqu'elle se mit au lit, et elle ne dormit pas bien ; elle

était trop fatiguée pour se lever au moindre bruit, mais elle tendait l'oreille à tous. Enfin, elle fut réveillée par un son qui ne pouvait provenir que de la moto, ou, en tout cas, d'une moto. Celle-ci s'était arrêtée à l'embranchement de l'allée sans quitter la rue, elle le devinait au bruit du moteur. Elle l'entendait grogner avec circonspection et faire de drôles de petits crachotements poussifs. Puis la machine s'éloigna, passa ses trois vitesses, et Minna la perdit comme elles l'avaient toutes perdue auparavant, à plusieurs rues, voire plusieurs kilomètres de là. Elle tendit alors l'oreille vers l'allée, pour distinguer des pas sur le gravier ; bientôt les cailloux crissèrent en effet, et les dalles de l'escalier résonnèrent. La porte extérieure s'ouvrit, puis la grande porte (dans son inquiétude, elle avait eu l'idée baroque que celle-ci serait peut-être fermée à clef) ; un peu plus tard, la porte du bout du couloir se fit entendre. Dans la chambre, le jour pointait, et elle vit qu'il était presque cinq heures. Angelo et Flynn ne tarderaient pas à arriver aux cuisines, peut-être même y étaient-ils déjà. D'autres portes s'ouvrirent dans le couloir, des filles se précipitèrent pieds nus à pas feutrés les unes chez les autres. Elle entendit des chuchotements et s'endormit.

Le samedi matin, il pleuvait. Une de ces pluies d'été fines et inopérantes, tout juste bonnes à embuer les vitres et déposer des gouttelettes de transpiration sur la lèvre supérieure. On aurait aussi bien pu avoir un soleil radieux : pour l'effet que faisait l'humidité sur la température — et sur l'humeur de Flynn ! Peu avant midi, celui-ci observa que c'était la première fois qu'ils avaient si peu de monde au petit déjeuner depuis l'épidémie de grippe de décembre. Il ne décolérait pas lorsqu'il avait fait à manger pour un régiment et qu'il ne venait personne. Et puis il s'en prit au menu du déjeuner : de la soupe, par cette foutue chaleur ! Les gens n'arrêtaient pas de la renverser, d'ailleurs, au lieu de la manger ! Malgré le mauvais temps, il y avait de nombreux petits amis et de nombreux parents à la salle à manger. Minna s'en étonnait toujours : on passait l'année à parler de l'examen final, et puis, le dernier week-end, on faisait toujours la fête.

Minna regarda Céleste avec une certaine attention, ce matin-là. Elle aurait voulu dire quelque chose, mais elle ne voyait vraiment pas quoi. Bien sûr, ce que Céleste avait fait la veille, c'était son droit, mais il fallait tout de même avouer que ce n'était pas joli-joli. Et puis, le plus triste, c'est que les choses s'étaient passées au vu et au su de tout le monde. On ne pouvait être que blessé, ou fâché. Mais que dire ? Une gêne curieuse saisit Minna — le souvenir tiède d'un parfum envahissant, fécond, aromatique, qui s'évanouit aussitôt.

Il fallait s'occuper du déjeuner. La soupe n'était pas servie sur toutes les tables que la plupart des filles occupaient déjà la salle à manger. Angelo regardait tristement les fleurs qui penchaient la tête sur les nombreuses fenêtres ; il se fit rappeler à l'ordre par Flynn qui lui enjoignit de finir de servir. Céleste travaillait sans faiblir, emportant des plateaux de salade de pommes de terre et des soupières de potage ; chaque fois qu'elle rentrait à la cuisine, elle tirait voluptueusement sur la cigarette qu'elle laissait au bord du comptoir entre deux voyages. Minna disposait proprement la laitue sur les plateaux, pour faire joli, en prenant bien soin de dissimuler les feuilles fanées ou jaunies sous les pommes de terre.

Céleste aspirait ce qui était certainement la dernière bouffée de sa cigarette lorsque Molly Cabot poussa la porte d'aluminium de la cuisine ; elle entra et, se mordant la lèvre, laissa les portes se refermer derrière elle, Angelo, une brassée de fleurs à la main, se retourna pour voir qui venait d'entrer. Flynn lui jeta un coup d'œil indifférent. Et Minna sentit un poids terrible sur sa poitrine, quelque chose qui voulait monter, ou descendre peut-être, elle n'aurait su le dire. La petite Molly Cabot quitta la porte et s'avança d'un pas incertain. Plissant les yeux avec effort, elle lança à Céleste un regard sans doute censé intimider cette longue femme

sereine.

— Espèce de salope ! Putain ! lui jeta-t-elle d'une voix aiguë et délicate comme le choc d'une cuiller sur une soucoupe. T'es vraiment qu'une sale pute !

Et Céleste restait là à la regarder avec un gentil sourire et un visage intrigué, perplexe, qui signifiait : Mais continuez, je vous en prie.

Molly reprit un peu d'empire sur elle-même, suivant une technique sans doute acquise dans ces cours où les étudiants apprennent à parler en public, et elle déclara :

— Je ne vais pas m'abaisser à rivaliser avec toi.

Mais le ton manquait de hauteur ; c'était toujours la cuiller sur sa soucoupe.

— Molly, mon petit, je t'en prie..., intervint Minna.

Molly, sans quitter Céleste des yeux, reculait avec précaution : sa main cherchait la porte dans son dos ; lorsqu'elle la trouva, elle s'y adossa de tout son poids pour l'ouvrir et sortir de la cuisine dans son mouvement. Le battant revint sans rapporter de nouvelle abomination, il se rabattit deux fois dans un grincement avant de se fermer pour de bon. Minna lança un regard d'excuse à Céleste.

— Céleste, mon petit..., commença-t-elle.

Mais Céleste tourna vers elle le même regard calme et pénétrant, le même visage curieux qu'elle avait présentés à Molly :

— Ne t'en fais pas, Minna, lui dit-elle d'un ton apaisant, comme si elle parlait à un enfant.

Minna secoua la tête et détourna les yeux. On aurait dit qu'elle allait fondre en larmes. Puis Flynn, tremblant de colère, se mit à brailler contre les étagères en aluminium :

— Mais qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

Il y eut un long silence. L'heure d'Angelo était venue. Avec une fureur curieusement étudiée, qui ne risquait guère de venir des tripes mais qu'il était sans doute allé chercher dans d'innombrables films de série B et dans des spectacles de patronage, il s'avança gauchement jusqu'au milieu de la cuisine et faillit perdre l'équilibre en jetant par terre sa brassée de fleurs fanées.

— Non mais, pour qui elle se prend, celle-là ? explosa-t-il. De quel droit elle te parle comme ça ? Et puis qui c'est, cette fille, d'abord ?

— Oh, c'est une gamine qui croit que je lui ai fauché son petit ami, c'est tout. On est allés faire une balade en moto, hier soir, lui et moi, quand il l'a eu ramenée.

— Mais elle a pas le droit de parler comme ça, s'écria Angelo.

Minna vit que son visage, si pâle à l'ordinaire, s'était empourpré.

— Moi, j'ai une fille de son âge, dit Flynn, et j'aime mieux vous dire que je lui savonnerais le bec si elle employait des mots pareils.

— Alors là, bravo, Flynn, coupa Céleste. Ça te va bien de dire ça ! Tu crois pas que tu ferais mieux de la boucler, non ?

Mais Angelo venait de rencontrer cet obscur destin illogique qui n'aurait dû surprendre aucun d'entre eux. Ses mains exécutèrent quelques gestes furtifs et il se dirigea vers la porte d'aluminium — comme quelqu'un qui vient de voir son spectre, son double, lui faire signe de le suivre. Avant que qui que ce soit ait eu le temps de dire un mot, ou de faire un geste, il avait quitté la cuisine dans un silence de mort. Flynn s'écria :

— Hé ! Il a pris le savon sur l'évier ! Il vient de l'emporter !

Céleste réagit la première et fonça dehors par la porte battante.

La salle à manger était pleine de monde, mais très silencieuse. De temps en temps on entendait un glaçon dans un verre de thé, ou le grincement nerveux d'une chaise. Mrs. Elwood présidait la table d'honneur, entourée de parents sur leur trente et un et d'enfants qui

avaient glissé leur serviette dans leur col ; Minna lui jeta un coup d'œil affolé et vit tressauter son menton agité de tics nerveux. Angelo était planté entre deux rangées de tables, tout au bout de la salle à manger ; dans sa main droite, comme si c'était un objet très lourd ou très dangereux, une grenade, un obus, il tenait le savon verdâtre. On aurait dit Ulysse revenu auprès de Pénélope, revenu pour chasser les prétendants, en faire de la chair à pâté, un héros vengeur prêt à se livrer aux pires violences. Molly Cabot s'absorba dans sa soupe avec une concentration prodigieuse, comme pour en compter les nouilles ou les grains de riz. Angelo se pencha au-dessus d'elle jusqu'à ce que son nez touche presque les cheveux de la jeune fille.

— Tu vas faire des excuses à miss Céleste, petite, et tout de suite, dit-il d'une voix douce. Allez, lève-toi.

Molly, continuant de fixer sa soupe, répondit :

— Non, Angelo.

Puis, très calmement, elle ajouta :

— C'est toi qui vas retourner dans ta cuisine. Et tout de suite.

Angelo plaça sa main paume en l'air contre le bord de l'assiette de Molly, et il fit glisser le savon dans sa soupe.

— Debout, ordonna-t-il d'une voix douce. Tu t'excuses tout de suite, sinon je te savonne la bouche pour de bon.

Molly recula sa chaise pour tenter de se lever, mais Angelo la saisit aux épaules, la poussa vers la table et lui fit baisser la tête de force dans son assiette. La fille qui était assise à côté de Molly jeta un hurlement aigu, à tout hasard. Angelo tenait Molly par la nuque et il lui plongea la tête dans sa soupe. Il lui fit boire le bouillon une seule fois, très vite, puis il la prit par les épaules et l'attira vers lui, en cherchant le savon de sa main droite. En face de Molly, de l'autre côté de la rangée, un garçon se leva et cria : « Hé là ! » Mais Céleste avait bondi sur Angelo avant lui. Elle l'attrapa par la taille, le souleva du sol et lui fit lâcher prise ; puis elle essaya de le faire passer sur sa hanche et de l'entraîner dans cette position jusqu'à la cuisine. Mais Angelo se débattait, et quand enfin il parvint à se libérer, ce fut pour rencontrer la poitrine velue de Flynn. Lorsque le cuisinier le saisit à bras-le-corps, tout le monde put l'entendre grogner de douleur. L'Irlandais exécuta un quart de tour et s'en retourna à la cuisine avec Angelo sur le dos, son corps fluet dangereusement courbé en deux. Céleste les précédait en courant, elle parvint à la porte et la tint ouverte. Angelo se débattait comme un beau diable ; il se tordait le cou pour voir où était passée Molly. « Espèce de putain ! », criait-il d'une voix de soprano étranglée. C'est ainsi qu'ils passèrent la grande porte, Angelo yeux exorbités pour regarder par-dessus l'épaule de Flynn, Céleste se précipitant à leur suite, la porte se rabattant lourdement sur eux trois.

Minna eut le temps d'apercevoir Molly Cabot quitter la salle à manger en se cachant le visage dans une serviette, son chemisier maculé de soupe collant à sa poitrine de moineau. Timides, offensés, ébouillantés, ses seins pointaient comme pour montrer la sortie qu'elle était bien décidée à gagner. Mrs. Elwood prit Minna par le bras et lui chuchota en aparté : « J'exige de savoir ce qui se passe. Qu'est-ce qui lui a pris, enfin ? Il faut qu'il s'en aille immédiatement. Im-mé-diatement ! »

Dans la cuisine, Angelo était affalé par terre, dos contre un placard d'aluminium. Flynn lui tamponnait la bouche avec une serviette humide, sans ménagement aucun ; le jeune homme saignait ; il était là, affalé, tout trempé de soupe, le sang dégoulinant lentement le long de son menton. Il poussait un long gémissement aigu, semblable au piaulement d'un chien abandonné ; il avait les yeux fermés.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, Flynn ? demanda Céleste.

— Il a dû se mordre la langue, marmonna l'autre.

— C'est vrai, c'est ça ! confirma Angelo, la voix étouffée par la serviette que Flynn lui écrasait sur la bouche.

— Quel débile, ce Rital, nom de Dieu, ronchonna Flynn.

— Laisse-moi faire. Toi, tu vas lui arracher la figure, lui enjoignit Céleste en lui enlevant la serviette des mains pour prendre sa place.

— J'aurais dû la gifler, balbutia Angelo, j'aurais dû lui en mettre une bonne.

— Non mais écoutez-le !

— Toi, Flynn, la ferme, dit Céleste.

Pendant toutes ces minutes, Minna n'avait pas ouvert la bouche ; elle se faisait toute petite dans un coin de la cuisine. Puis elle dit :

— Il va falloir qu'il s'en aille. Madame Elwood dit qu'il faut qu'il s'en aille tout de suite.

— Mais qu'est-ce qu'il va faire, nom de Dieu ! Où vous voulez qu'il aille, merde !

— Ne vous en faites pas pour moi, dit Angelo.

Il clignait des yeux et souriait à Céleste. Celle-ci s'agenouilla devant lui, lui fit ouvrir la bouche pour voir sa langue ; elle sortit un mouchoir propre de la poche de sa robe, lui tapota doucement la langue, lui referma la bouche avec la même délicatesse, lui mit la serviette humide dans la main et la lui fit tenir contre ses lèvres.

Angelo referma les yeux, il se laissa aller en avant, la tête retombant sur l'épaule de Céleste. Elle s'accroupit, l'entoura de l'un de ses grands bras et le berça lentement, d'avant en arrière, tant et si bien qu'il ne fut bientôt plus qu'une boule lovée contre sa poitrine ; son drôle de gémissement reprit, mais à présent il le modulait comme une petite chanson.

— Je m'en vais fermer la porte à clef pour qu'il n'entre personne, dit Flynn.

Minna observait la scène, une boule douloureuse dans la gorge, prélude à des larmes amères et à un gros chagrin ; en même temps que cette boule douloureuse, elle sentait un froid de glace lui monter dans les mains et les pieds. C'était de la haine, elle en était surprise, mais c'était de la haine, pour Céleste, qui avait pris Angelo au piège et le possédait désormais ; elle le tenait comme un lièvre. Elle le calmait ; elle le domestiquerait. Et lui, comme de juste, était son toutou, son enfant, son protégé, sous l'emprise de ce vaste corps sensuel qui, maintenant et à jamais, serait son but magnifique et inaccessible. Et il n'aurait même pas conscience de ce qui l'attachait à elle.

— Angelo, dit Céleste avec douceur, mon beau-frère tient une auberge dans le Maine, au bord de l'océan. C'est très joli, là-bas, et il y aurait du travail pour toi ; et puis tu serais logé pour rien. L'hiver, c'est très calme ; il y a juste de la neige propre à dégager, et puis deux ou trois bricoles à réparer. L'été, les touristes viennent se baigner et faire de la voile ; il y a des bateaux, des plages ; et puis, elle te plairait, ma famille.

— Non, dit Minna, c'est trop loin. Il irait comment ?

— Je l'emmènerai moi-même. Je prends la voiture ce soir. Ça ne me fera manquer qu'une journée, demain.

— Il n'est jamais sorti de Boston, objecta Minna. Il ne va pas se plaire, là-bas.

— Et comment, qu'il va s'y plaire ! tonna Flynn. Ce sera parfait, pour lui !

— Et toi, Céleste, demanda Angelo, tu seras là ?

— Tous les week-ends en été. Et puis pendant toutes mes vacances.

— Comment ça s'appelle, dis ?

Il s'était redressé, dos contre le placard sous le comptoir, et il lui effleurait les cheveux. Ses yeux étonnés et adorateurs passaient sur sa chevelure noire et drue, son visage à

l'architecture puissante, ses lèvres bien fendues.

— Ça s'appelle Héron's Neck. Tout le monde est très sympa, là-bas ; tu les connaîtras tous tout de suite.

— Tu vas voir, tu seras heureux comme un roi, dit Flynn.

— On va partir ce soir, lança Céleste. Le temps que tu charges tes affaires dans ma voiture.

— Mais tu ne peux pas faire ça, dit Minna. Tu ne peux pas l'emmener comme ça !

— Ça lui fera qu'un jour à manquer, bon Dieu, Minna, cria Flynn, c'est quand même pas la mer à boire !

Minna se passa la main sur le visage ; sa poudre humide lui collait en paquets au coin des yeux. Elle regarda Céleste.

— Non, non, tu ne peux pas prendre ta journée comme ça, à cette époque de l'année ; il y a trop de travail.

— Bon Dieu de bon Dieu, va donc demander à madame Elwood ! gueula Flynn.

— C'est moi qui suis responsable de la cuisine. C'est moi qui ai fait engager Céleste. C'est moi qui règle cette histoire.

Flynn détourna le regard, et la cuisine fut soudain très silencieuse.

— Bon, et si je pars avec Angelo ce soir ? demanda Céleste.

— Si tu pars, tu ne reviens pas, répondit Minna.

— T'as qu'à le mettre dans le premier car ! brailla Flynn.

Ses joues se marbraient de grands cercles pourpres comme des ecchymoses.

— Je veux pas y aller tout seul, s'écria Angelo. Je connais personne, là-bas, plaida-t-il.

Le silence retomba et, cette fois, Flynn fuyait le regard de Céleste. Céleste baissa les yeux vers ses genoux et toucha la tête moite d'Angelo.

— Je vais t'emmener tout de suite, lui dit-elle lentement.

Il approuva aussitôt de la tête :

— On ira tous deux. Tu pourras me faire voir le pays.

— Oui, ce sera plus sympa comme ça. C'est ce qu'on va faire.

— Il faudrait que je dise au revoir à madame Elwood...

— Tu n'auras qu'à lui envoyer une carte postale quand on sera là-bas, non ?

— Ouais ! Et puis on pourra en envoyer une à Flynn et une à Minna... Qu'est-ce que t'aimerais comme carte postale, Flynn ?

— Peut-être les falaises et la mer, répondit celui-ci gentiment.

— Ah, il y a des falaises ? demanda Angelo à Céleste.

— Pour ça, oui !

— Et toi, Minna, qu'est-ce que tu voudras, comme carte ?

Mais elle s'était détournée ; courbée en deux, elle ramassait les fleurs par terre.

— Ce qui te plaira à toi.

— Bon, alors on se prépare..., dit Céleste.

— Vous voulez sortir par l'autre porte, pour prendre l'air ? demanda Flynn.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le campus ; la pluie avait cessé. L'herbe luisait, dégageant une fragrance luxuriante.

Lorsqu'ils furent partis, et que Flynn eut refermé la porte, Minna déclara :

— Eh bien, on ne va pas chômer, à nous deux, mais on s'en sortira quand même...

— Bien sûr qu'on s'en sortira. Mais enfin, c'est un peu dégueulasse d'avoir fait ça, je trouve.

— C'est pas de gaieté de cœur, dit Minna d'une toute petite voix au bord de la fêlure.

Et puis elle vit les soupières de potage, les plateaux de salade de pommes de terre. Oh, mon

Dieu, est-ce qu'ils attendaient toujours, à la salle à manger ? Mais lorsqu'elle risqua un œil, en pointant à peine le nez par la porte, il n'y avait plus personne. Mrs. Elwood avait dû les faire circuler.

— Il n'y a plus personne, Flynn.

— Regarde-moi toute cette bouffe ! s'exclama-t-il.

Avant le journal télévisé, avant le film. Minna est assise dans sa chambre, à attendre qu'il fasse nuit noire. Une douce lumière grise tombe sur l'allée et sur les ormes, et Minna tend l'oreille aux bruits qui viendraient de la chambre de Céleste — elle guette sa voiture, dans l'allée. Ils doivent être partis, à présent. Ils ont dû charger la voiture ailleurs ; Céleste y aura pensé. Le jour baisse dans la chambre ; la lumière crépusculaire touche les rares objets de couleur vive qui se trouvent sur le bureau, sur la table de chevet, sur la commode, la télévision, le guéridon. Ce qui ressort le plus, ce sont les conserves exotiques, intactes, inentamées. Depuis la fenêtre, Minna saisit le reflet terni du soir dans la fourchette à hors-d'œuvre. Pauvre Molly ! Comme ce doit être effroyable de devoir rester là, sous le regard de tout le monde ! Et soudain, la voilà qui éprouve cette compassion pour elle-même. Mais son attendrissement est de courte durée, et elle remercie le bon Dieu que l'année scolaire soit en train de finir.

Au-dehors, les lampadaires des rues, qui jalonnent le campus, prêtent toujours aux ormes et à la pelouse le lustre qu'elle leur a trouvé hier, paysage chinois avec canal où ne manque que Céleste. Minna quitte la fenêtre, allume sa lampe de bureau et farfouille machinalement pour prendre un livre. Puis elle se coule au plus profond de la peluche qui recouvre son fauteuil de cuir. Elle reste là, assise, à ne rien faire ; elle n'a plus de bruits à guetter à présent ; elle ne lit pas ; elle ne pense même pas. Les babioles qui occupaient sa tête lasse semblent bien oubliées.

Un papillon de nuit attire son attention. Il était quelque part, dans le noir, bien tranquille, et le voilà qui vient voltiger comme un fou autour de la seule lampe de la pièce ! On se demande vraiment ce qui l'attire, le papillon, lorsqu'il quitte le refuge de l'obscurité pour les périls de la lumière... Ses ailes battent, fébriles, il se cogne contre l'ampoule chaude — il doit se brûler. Le maladroit, l'imprudent : il va se heurter partout dans sa frénésie sans objet. L'idée de se lever pour éteindre traverse la tête de Minna, mais elle n'a pas envie de rester dans le noir, et pas envie non plus de prendre un journal pour occire le papillon. Elle reste assise ; le jour baisse ; le petit bruit du papillon se fait apaisant, agréable. Minna somnole paisiblement quelques instants.

Elle se réveille en sursaut, croit qu'elle dort encore et qu'elle est en train de rêver. Puis, en voyant le papillon obstiné, elle comprend qu'elle est éveillée. Il fait nuit noire dehors, à présent, et elle entend le grondement familier et turbulent d'une moto. Elle se lève et, de sa fenêtre, elle la voit, la même qu'hier, la moto vert anglais qui attend à l'entrée de l'allée. S'il est venu chercher Molly, il entrera dans le foyer. Le motard regarde autour de lui ; il ouvre et ferme les gaz, jette un œil à sa montre, rebondit légèrement sur sa selle. Il est venu chercher Céleste, c'est sûr ; Minna l'observe, elle sait bien que, de chaque côté de sa fenêtre, d'autres sont ouvertes, et que d'autres paires d'yeux le guettent aussi. Il ne sort personne du foyer. Elle entend des chuchotements passer de store en store comme un oiseau qui cherche une issue. Le motard fait monter le régime de son engin, le maintient un instant, puis le laisse retomber jusqu'au point mort, en vigilance. Toujours rien ; le motard rebondit plus lourdement sur la selle, à présent, et il lance un nouveau coup d'œil à sa montre. Les filles savent-elles que Céleste est partie ? Mais oui, les filles savent tout, bien sûr ; il doit même y

en avoir qui savaient que le motard reviendrait ce soir, et pas pour Molly. Mais le voilà qui s'impatiente, à présent — il sent peut-être que Céleste ne viendra plus. Minna regrette de ne pas pouvoir distinguer sa figure, dans l'obscurité. Seuls sont visibles l'éclair de sa chevelure blond pâle et le vert brillant du réservoir qui scintille comme de l'eau claire ; le moteur monte de nouveau, la roue arrière chasse un peu sur le gravier et attaque la rue dans un crissement. Les stores qui bruissaient se taisent alors, pour suivre les trois premières vitesses. Chacune semble entraîner la machine un peu plus loin que la veille.

À présent, Minna est toute seule avec le papillon. Est-ce que les petites vont venir voir le journal ? Quelle heure peut-il être ? Et si elles viennent, est-ce que Molly sera avec elles ? Pourvu que non — pas ce soir, en tout cas ! Le papillon l'apaise de nouveau ; elle s'assoupit, à moitié du moins, à son bourdonnement infime. Avant qu'elle sombre dans un sommeil profond, une dernière inquiétude lui traverse l'esprit : qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir raconter à Mrs. Elwood ? Mais le papillon réussit à calmer cette alarme. Becs barbouillés de confiture, les visages des enfants de son frère viennent envahir sa petite chambre, et Angelo est parmi eux. La moto revient faire un tour ; elle s'arrête, grogne et repart comme un bolide vers les ténèbres, escortée par les petits rires des filles derrière leurs stores. Mais cette fois Minna n'entend plus. Elle dort, bercée par la musique feutrée, duveteuse, du papillon.

Faut-il sauver Piggy Sneed ?

Ce qui va suivre est autobiographique, mais, entendons-nous bien, pour l'écrivain non dépourvu d'imagination, toutes les autobiographies sont truquées. La mémoire d'un auteur de fiction ne saurait lui fournir que des détails peu satisfaisants ; il nous est toujours possible d'en imaginer de meilleurs, de plus adéquats. Le détail juste est rarement ce qui s'est produit sans retouches ; le détail vrai, c'est ce qui aurait pu, ou qui aurait dû, se produire. Je passe la moitié de ma vie à me relire et, sur cette moitié, la moitié du temps à introduire de menus changements. La condition de l'écrivain exige qu'il sache allier l'observation minutieuse à l'imagination non moins minutieuse de ce qui ne lui a pas été donné d'observer. Quant au reste, il consiste à se colleter proprement avec le langage ; pour moi, en l'occurrence, travailler et retravailler les phrases jusqu'à ce qu'elles sonnent avec la spontanéité d'une conversation de niveau agréable.

Cela posé, je crois que je suis devenu écrivain à cause des bonnes manières de ma grand-mère et aussi, pour être plus précis, à cause d'un éboueur demeuré qu'elle a toujours traité avec courtoisie et gentillesse.

Ma grand-mère est la doyenne des diplômées de littérature anglaise de Wellesley College. Elle est dans une maison de retraite à présent, et sa mémoire a des absences ; elle ne se rappelle plus l'éboueur qui m'a aidé à devenir écrivain, mais elle a gardé ses bonnes manières et sa gentillesse. Lorsqu'un vieillard égaré entre dans sa chambre, à la recherche de ses propres appartements, ou peut-être de son ancienne résidence, elle lui dit : « Vous êtes perdu, mon ami ? Je pourrais peut-être vous aider à retrouver la chambre où vous devriez aller ? »

J'ai vécu avec ma grand-mère, chez elle, presque jusqu'à l'âge de sept ans ; c'est la raison pour laquelle elle m'a toujours appelé « son petit ». Il est vrai qu'elle n'a pas eu de fils, mais trois filles. Chaque fois qu'il me faut prendre congé d'elle, aujourd'hui, nous savons bien tous deux que cette visite est peut-être la dernière, et elle me dit toujours : « Reviens vite, chéri. Tu es mon petit, tu sais. » C'est sa manière à elle de faire valoir, non sans raison, qu'elle est plus qu'une grand-mère pour moi.

Toute diplômée de littérature anglaise quelle soit, elle n'a pas lu ce que j'écris avec grand plaisir ; pour tout dire, elle a lu mon premier roman et s'en est tenue là depuis. Le langage et le sujet l'ont choquée, elle n'en a pas fait mystère, et d'après ce qu'elle a pu apprendre par les journaux l'un comme l'autre se dégradent irrémédiablement dans mes œuvres de maturité. Elle n'a donc pas fait l'effort de lire les romans suivants, et nous convenons tous deux que c'est mieux ainsi. Elle est très fière de moi, dit-elle ; quant à moi, je n'ai jamais trop cherché à savoir ce qui fait sa fierté au juste — peut-être le simple fait que je sois parvenu à l'âge adulte, ou encore que je sois « son petit ». Mais une chose est sûre, elle ne m'a jamais donné le sentiment d'être insignifiant ou mal-aimé.

J'ai grandi dans Front Street, à Exeter, dans le New Hampshire. Lorsque j'étais enfant, Front Street était bordée d'ormes ; ce n'est pas la maladie qui les a emportés, pour la plupart : les deux typhons qui se sont abattus coup sur coup, dans les années cinquante, les ont balayés de la surface de la rue, qui s'en est trouvée singulièrement modernisée. C'est Carol qui est passée la première, et qui a ramolli leurs racines ; là-dessus, Edna est arrivée, qui leur a donné le coup de grâce. Ma grand-mère me disait souvent pour me taquiner que cela devrait

contribuer à m'inspirer du respect pour les femmes.

Dans mon enfance, Front Street était une rue ombragée et fraîche, même en été, et, derrière les maisons, les jardins n'étaient pas clos : tous les chiens du quartier couraient où bon leur semblait, à leurs risques et périls. Il y avait un homme nommé Poggio qui livrait ses commandes d'épicerie à ma grand-mère, et un autre, nommé Strout, qui livrait les pains de glace pour la glacière (ma grand-mère a résisté jusqu'au bout au réfrigérateur). Mr. Strout n'était pas l'ami des chiens du quartier — peut-être parce qu'il les poursuivait avec les pinces à glace. Quant à nous, les gamins de Front Street, nous n'embêtons jamais Mr. Poggio parce qu'il nous laissait traîner tout notre saoul dans sa boutique et n'était pas avare de ses bonbons. Mr. Strout non plus, nous ne l'embêtons jamais, à cause de ses pinces et de son attaque homérique contre les chiens du quartier, dont nous imaginions aisément pouvoir faire les frais le cas échéant. Mais l'éboueur, lui, n'avait pour nous ni carotte ni bâton ; de sorte que nous lui réservions notre trop-plein d'agressivité ; nous le narguions, nous lui faisons des farces et des misères en tout genre.

Son nom de famille était Sneed et nous l'appelions Piggy — « petit cochon ». Je n'ai jamais connu quelqu'un qui pue autant, sinon peut-être un mort, dont les effluves ont atteint mes narines, un jour, à Istanbul. Et il faudrait être un cadavre pour paraître plus repoussant que Piggy l'était pour nous, les gamins de Front Street. Je m'étonne qu'aucun d'entre nous ne lui ait jamais trouvé un surnom plus original. Mais il faut dire que, d'abord, il habitait dans une porcherie. Il élevait des cochons et il les abattait lui-même ; qui plus est, il vivait *avec* eux — autrement dit, il n'y avait que la porcherie elle-même, et pas de corps de ferme. Il n'y avait qu'un seul tuyau de poêle, dans l'un des box ; ce box-là était chauffé par un poêle pour le confort de Piggy Sneed et — du moins est-ce ce que nous imaginions — ses cochons se pressaient autour de lui l'hiver, afin de profiter de sa chaleur. En tout cas, son odeur le laissait à penser.

En outre, du fait de son retard mental unique en son genre et de sa promiscuité avec ses frères inférieurs, il avait acquis, comme par contamination, un certain nombre de mimiques et d'attitudes porcines. Il avançait la tête lorsqu'il s'approchait des poubelles, comme s'il fouissait le sol avec voracité ; il clignait ses petits yeux rouges, son nez se fronçait avec toute la vigueur d'un groin ; son cou se plissait de profonds sillons roses ; les poils follets qui lui poussaient çà et là le long des joues ne ressemblaient en rien à une barbe. Il était petit, trapu, costaud. Il vous hissait les poubelles sur son dos et vous en catapultait le contenu dans la benne du camion à claire-voie où il y avait toujours quelques cochons perpétuellement avides de recevoir les ordures. Peut-être n'emmenait-il jamais les mêmes cochons ; peut-être était-ce une gâterie qu'il leur réservait : ainsi, ils étaient les premiers à recevoir leur ration, avant même le retour du camion au bercail. Il ne collectait que les ordures ménagères — ni papier, ni métal, ni plastique — et tout allait à ses cochons. C'était tout ce qu'il faisait dans la vie ; autant dire qu'il était spécialisé. Il était payé pour ramasser les ordures, dont il nourrissait ses cochons. Quand il avait faim lui-même (c'est du moins ce que nous nous figurions), il mangeait un cochon. « Un entier, d'un seul coup », disions-nous dans Front Street. Mais ce qui le rapprochait le plus du cochon, c'est qu'il ne savait pas parler. Soit son retard mental l'avait privé de langage humain articulé, soit, à un stade antérieur, il l'avait empêché de l'acquérir. Piggy Sneed ne parlait pas, il grognait, il couinait. Il faisait *Ouiiink* — telle était sa langue ; il la tenait de ses amis, comme nous la nôtre.

Nous, les gamins du quartier, nous passions derrière lui en catimini pendant qu'il déversait ses ordures sur ses porcs et nous lui faisons peur, cachés derrière les haies, les devantes de portes, les voitures garées, les garages et les embrasures de caves. Nous faisons mine de lui

sauter dessus, sans jamais nous approcher trop, et nous lui couinions après : « Piggy ! Piggy ! *Ouiiink ! Ouiiiiiinnn !* » Il s'affolait, il plongeait en avant à tout hasard, il sursautait comme un idiot — chaque fois il se faisait avoir, comme s'il n'avait aucune mémoire — et il couinait comme un cochon en retour : on aurait dit que nous lui avions planté le couteau à égorger dans la chair, il nous gueulait *Ouiiink !* comme s'il nous avait surpris à le saigner dans son sommeil.

Je ne pourrais jamais reproduire son cri : c'était un cri affreux, qui nous faisait pousser des hurlements et détalier pour nous cacher. Et, une fois remis de notre terreur, nous avions hâte qu'il revienne. Il passait deux fois par semaine : quel luxe ! À peu près toutes les semaines, ma grand-mère le payait. Elle sortait par-derrière, du côté où il garait son camion (à l'endroit où, bien souvent, nous venions juste de lui faire peur et de le laisser à ses grognements), et elle lui disait : « Bien le bonjour, monsieur Sneed ! »

Aussitôt, il retombait en enfance, il faisait semblant d'être très occupé, il devenait d'une timidité pénible, d'une gaucherie douloureuse. Une fois, il avait essayé de se cacher le visage dans les mains, mais elles étaient pleines de marc de café ; et, une autre, il avait croisé les jambes si brutalement en essayant de détourner le visage qu'il s'était affalé aux pieds de Grand-Mère.

« Ça fait plaisir de vous voir, monsieur Sneed, disait-elle, sans laisser moindrement paraître que sa puanteur l'incommodait. J'espère que les enfants ne sont pas insolents avec vous. Vous n'êtes pas obligé de supporter leurs vilaines manières, vous savez. » Sur quoi elle lui payait ce qu'elle lui devait, jetait un coup d'œil entre les planches du camion où les porcs attaquaient sauvagement les ordures qu'il venait de leur jeter, et leur prochain à l'occasion, et elle disait : « Ils sont superbes, ces porcs ! Ils sont à vous ? Ce sont les mêmes que la semaine dernière ou bien des nouveaux ? » Mais, malgré tout son enthousiasme à l'égard de ses bêtes, elle ne parvint jamais à amadouer Piggy Sneed au point qu'il lui réponde. Il trébuchait, s'emmêlait les pieds et se tortillait autour d'elle, à peine capable de contenir sa jubilation : ma grand-mère pensait visiblement le plus grand bien de ses cochons, et elle lui semblait même penser le plus grand bien de lui, de tout cœur ! Il grognait gentiment pour la payer de retour.

Comme de juste, lorsqu'elle rentrait dans la maison et qu'il faisait marche arrière pour s'en aller avec son camion bien mûr, nous les gamins, nous le surprénions une fois de plus, en surgissant de part et d'autre du véhicule, ce qui leur inspirait, à lui et à ses cochons, des couinements effarés et des grognements de rage censés intimider l'adversaire.

« Piggy, Piggy, Piggy ! *Ouiiink !* »

Il vivait à Stratham, sur une route qui quittait notre ville pour longer l'océan, à une douzaine de kilomètres de là. Avant mes sept ans, j'ai, comme je l'ai déjà dit, déménagé et quitté la maison de ma grand-mère pour m'installer avec mes parents. Comme mon père était professeur, nous étions logés au lycée — le lycée d'Exeter était un lycée de garçons, à l'époque —, si bien que nos poubelles, ordures ménagères et déchets non biodégradables confondus, étaient ramassées par l'école.

J'aimerais bien pouvoir vous dire qu'en devenant adulte j'ai pris conscience, avec regret, de la cruauté des enfants, et que je fais désormais partie d'une association caritative qui s'occupe des gens comme Sneed. Mais il n'en est rien. Le code des petites villes est simple mais il couvre tout : si bien des formes de folie sont permises, on y ferme aussi les yeux sur bien des formes de cruauté. Piggy Sneed était toléré ; il lui était loisible de rester tel qu'il était et de vivre comme un cochon. Les adultes le toléraient comme on tolère un animal inoffensif ; mais les enfants allaient plus loin : ils l'encourageaient à être un cochon.

Certes, en grandissant, nous avons compris qu'il était demeuré, et nous avons appris, au fil du temps, qu'il buvait un peu. Le camion à claire-voie qui puait le cochon, les ordures, ou pire encore, tanguait par les rues de la ville dans mon jeune temps. On le laissait faire, on le laissait renverser un peu de sa cargaison sur le chemin de Stratham. Quel trou, Stratham ! S'il y a un provincialisme dans les petites villes, c'est bien celui qui consiste à se moquer des plus petites. Stratham n'était pas Exeter, ce qui n'est pas beaucoup dire !

Dans un roman de Robertson Davies qui s'appelle *L'Objet du scandale*, il écrit à propos des villageois de Deptford : « Nous étions des gens sérieux ; notre communauté ne manquait de rien, et nous n'avions pas le moindre complexe par rapport aux villes plus grandes. En revanche, nous considérions avec un amusement apitoyé le village de Bowles Corner, qui se trouvait à six kilomètres de chez nous et comptait cent cinquante âmes. Être de Bowles Corner, pour nous, c'était être un irrécupérable péquenot. »

Stratham était notre Bowles Corner à nous, les enfants de Front Street ; c'était « irrécupérablement péquenot ». Lorsque j'ai atteint l'âge de quinze ans et que je suis entré dans le cycle pré-universitaire — il y avait chez nous des étudiants étrangers, des New-Yorkais et même des Californiens —, j'ai conçu un tel sentiment de supériorité à l'égard des habitants de Stratham que je m'étonne encore de m'être engagé dans leur brigade de pompiers volontaires. Je ne me souviens pas comment la chose s'est faite. Je crois me rappeler qu'il n'y avait pas de volontaires à Exeter : nous devions avoir des pompiers professionnels, sans doute. Il y avait plusieurs habitants d'Exeter — peut-être en mal de volontariat ? — dans l'équipe de volontaires de Stratham. Peut-être, dans notre souverain mépris pour ces paysans, nous figurions-nous qu'ils seraient incapables d'éteindre leurs incendies tout seuls.

Il faut bien avouer aussi que, au milieu de la routine et des contraintes de la vie lycéenne, s'engager dans une action qui pouvait requérir vos services sans préavis aucun avait quelque chose de palpitant ; c'était ce téléphone qui sonne dans la nuit et qui vous donne un coup au cœur, comme la sirène déclenchée par le cambrioleur, cet appel du danger qui, tel le *bip* du médecin, trouble la solitude et la quiétude bien organisées du court de squash. Nous, les gosses de Front Street, cela nous donnait de l'importance ; et, au fur et à mesure que nous grandissions, cela nous valait un statut que seules les catastrophes assurent aux jeunes.

Au cours de mes années de lutte contre le feu, je n'ai jamais sauvé personne, pas même un chien ou un chat, jamais subi le moindre début d'asphyxie ni la moindre brûlure, jamais vu qui que ce soit tomber hors du filet de sécurité. Ma seule blessure « en service », je la dois à un camarade qui balançait son extincteur dans l'entrepôt où j'étais parti à la recherche de ma casquette de base-ball. J'ai pris l'extincteur en pleine figure et j'ai saigné du nez environ trois minutes.

De temps en temps, il y avait un incendie d'une certaine ampleur à Hampton Beach. Une nuit, un saxophoniste au chômage, vêtu, paraît-il, d'un smoking rose, essaya de mettre le feu au casino. Mais on ne faisait jamais appel à nous qu'en dernier ressort dans les grands incendies. Lorsqu'on mobilisait huit ou neuf brigades, Stratham était toujours appelé en dernier, si bien que cela relevait plus de l'invitation au spectacle que de l'appel aux armes. Quant aux incendies de Stratham même, c'étaient soit des bourdes, soit des causes perdues. Un jour, Mr. Skully, qui relevait les parcmètres, mit le feu à sa camionnette en versant de la vodka dans le carburateur, parce que, expliqua-t-il, la voiture refusait de démarrer. Une autre nuit, la laiterie de Grant prit feu, mais toutes les vaches, et même la plus grande partie du foin, avaient été évacuées avant notre arrivée. Il ne nous restait donc plus rien d'autre à faire que laisser brûler la grange en limitant les dégâts avec la lance à incendie pour que les cendres ne mettent pas le feu à la ferme adjacente.

Mais il y avait les bottes, le lourd casque avec son matricule, le ciré noir brillant, chacun d'entre nous avait sa hache — tout cela nous faisait plaisir parce que nous y voyions une responsabilité d'adultes dans un monde qui nous considérait comme encore trop jeunes pour boire de l'alcool.

Un soir, j'avais seize ans, je pris le véhicule de la grande échelle à grappins pour longer la route côtière : nous partions éteindre un incendie dans une résidence secondaire proche de la plage où des enfants avaient fait exploser la tondeuse avec du liquide pour barbecue. Et là, obstacle à notre importance, occupant les deux côtés de la route avec son camion puant, aussi dénué de sens civique (entre autres) que ses goretts, nous trouvâmes Sneed qui rentrait chez lui avec ses provisions d'ordures pour ses gros mangeurs de copains.

Nous lui flanquâmes les phares, la sirène — il dut croire qu'il avait le diable aux trousses. Un monstre hurleur aux yeux incandescents ; le Mégaporc galactique ! Le malheureux ! Il était saoul et sale au point d'avoir perdu figure humaine ; il fit une embardée pour nous dégager la voie et quand nous arrivâmes à sa hauteur, nous les gosses de Front Street, je entendis distinctement crier : « Piggy ! Piggy ! *Ouiink ! Ouiiin !* » J'ai bien dû entendre ma voix aussi.

Nous nous tenions à la grande échelle, tête au vent, si bien que les arbres au-dessus de la route étroite nous semblaient voiler les étoiles d'une dentelle noire mouvante ; l'odeur des cochons fit Place à l'acre puanteur de combustible qui provenait de la tondeuse sabotée, et cette dernière finit par céder à la senteur salée et propre du vent de la mer.

Au retour, dans la nuit, nous avons remarqué avec étonnement que la lampe à kérosène faisait une lumière douce dans le box de Sneed. Il était rentré à bon port. Est-ce qu'il était en train de lire ? Et de nouveau ont retenti nos couinements, nos grognements, qui étaient la base de la communication strictement animale que nous entretenions avec lui.

La nuit où sa porcherie a brûlé, nous n'en revenions pas.

Les volontaires la considéraient comme une ruine infecte et nécessaire qui faisait partie du paysage entre Exeter et la plage — les chaudes soirées d'été, c'était un repère, à l'odeur ; et, quand on passait devant, les grognements se déclenchaient automatiquement. L'hiver, la fumée du poêle à bois sortait par bouffées régulières du tuyau, au-dessus de la porcherie ; dans les enclos extérieurs, ses porcs pataugeaient tranquillement dans un borborygme de neige merdeuse, et on les voyait souffler de la vapeur en respirant, comme des fourneaux vivants. Un coup de sirène les dispersait. La nuit, quand nous rentrions d'un incendie quelconque, nous ne pouvions pas résister à ce plaisir-là. C'était trop excitant de penser aux ravages que ferait le boucan — la panique des cochons, celle de Sneed, la façon dont ils se presseraient les uns contre les autres en soufflant et en couinant, pour chercher la protection du troupeau.

La nuit où la porcherie a brûlé, nous les enfants de Front Street, nous nous figurions que ça allait être une partie de rigolade — de rigolade pour demeurés, peut-être, mais un simple spectacle.

Lancés sur la route côtière, tous phares clignotant, sirène à fond (de quoi rendre fous les cochons), nous étions remontés à bloc et nous racontions des histoires de goretts. Nous nous expliquions comment l'incendie s'était déclenché : Sneed faisait la fête avec ses cochons ; il en rôtissait un, à la broche, et dansait avec une truie ; en faisant un faux mouvement, un cochon s'était brûlé la queue sur le poêle et avait fait tomber la grille du foyer ; la truie avec qui Piggy dansait tous les soirs était de mauvaise humeur parce que, ce soir-là, il dansait avec une autre... Mais en arrivant sur place nous avons compris qu'il ne s'agissait pas d'une sauterie, et même pas d'une sauterie qui finit en eau de boudin. C'était l'incendie le plus

important auquel nous ayons assisté, et même les vétérans de l'équipe n'avaient pas souvenir d'en avoir vu un pareil.

Le mince toit des cabanes basses qui jouxtaient la porcherie semblait avoir explosé ou fondu.

Dans la porcherie elle-même, il n'y avait rien qui ne puisse pas brûler : il y avait du bois pour le poêle, il y avait du foin, sans compter dix-huit cochons et Piggy en personne. Et, par-dessus le marché, tout ce kérosène. Dans la plupart des box, la couche de fumier faisait bien cinquante centimètres. Comme me dit l'un des vétérans de l'équipe de Stratham : « Même la merde brûle, il suffit de la chauffer assez. »

Ça chauffait assez. Il nous a fallu garer les camions en contrebas : nous avons peur que la peinture neuve ou les pneus neufs ne se boursoufflent et n'éclatent sous l'effet de la chaleur. « Pas la peine de gaspiller de l'eau », a dit notre capitaine. Nous avons donc arrosé les arbres de l'autre côté de la route et les taillis derrière la porcherie. C'était une nuit sans vent, le froid mordait, la neige était sèche et fine comme du talc. Les arbres ployaient sous les glaçons, et ils craquaient dès que nous les aspergions. Le capitaine a décidé que, pour limiter les dégâts, il valait mieux laisser le feu se consumer jusqu'au bout. Il serait plus dramatique de dire que nous avons entendu les cochons couiner, leurs boyaux enfler et exploser, ou même, auparavant, leurs sabots tambouriner contre les portes. Mais, quand nous sommes arrivés, ces sons s'étaient tus ; ils appartenaient à l'histoire ; nous ne pouvions que les imaginer.

Telle est la leçon de l'écrivain : il apprend que les bruits imaginés sont parfois les plus clairs et les plus sonores. Lorsque nous sommes arrivés, même les pneus du camion de Sneed avaient éclaté, le réservoir à essence avait explosé, le pare-brise s'était enfoncé vers l'intérieur. Et, puisque nous n'étions pas sur place lors de ces événements, nous ne pouvions que conjecturer dans quel ordre ils s'étaient produits.

Si l'on restait trop près de la porcherie, la chaleur vous frisait les cils et l'on sentait ses yeux s'emplier de larmes brûlantes. Si l'on s'en éloignait trop, l'air glacé de la nuit, attiré vers les flammes, vous coupait en deux. La route côtière, arrosée au passage par nos lances, s'est couverte de verglas. Vers minuit, un type qui portait sur sa casquette et son parka l'emblème de la Texaco a dérapé sur la chaussée, et il nous a fallu le tirer d'affaire. Il était saoul et accompagné d'une femme beaucoup trop jeune pour lui — à moins qu'elle n'ait été sa fille. Il s'est mis à brailler en direction du brasier : « Hé, Piggy ! Hé, si t'es là-dedans, sors, nom de Dieu, espèce de crétin ! »

Jusqu'à deux heures du matin, le seul autre bruit qu'on ait entendu, c'était le *twang* que faisait de temps à autre le toit en se gondolant, en crantant pour se dégager de la porcherie. Vers deux heures, il s'est effondré entre les murs ; ça a fait comme un chuchotis. Vers trois heures, il n'y avait plus un mur debout. Tout autour, la neige, en fondant, avait formé un lac dont le niveau semblait monter pour encercler l'incendie, atteignant presque la hauteur du monceau de braise ; au fur et à mesure que la neige fondait, le feu s'éteignait tout seul, par en dessous.

Et l'odeur, me direz-vous ? C'était cet effluve de grange recuite qu'on sent pendant les canicules ; l'odeur rance des cendres, qui lutte contre la neige, du fumier braisé à point — celle du bacon ou du rôti de porc. Comme il n'y avait pas de vent, et que nous n'avions pas essayé d'éteindre l'incendie, la fumée ne nous a pas intoxiqués. Une heure avant l'aube, les hommes, les vétérans j'entends, nous ont laissés, nous les jeunes, nous occuper de la suite. Ainsi font les hommes lorsqu'ils partagent une tâche avec des jeunes : ils font ce qui leur plaît, et, ce qui les rebute, ils s'en déchargent sur les jeunes. Ils nous ont dit qu'ils allaient boire un café, mais lorsqu'ils sont revenus ils sentaient la bière. Et alors le feu était assez bas

pour être éteint. Ce sont les hommes qui ont commencé cette opération, et quand ils en ont eu assez ils nous ont passé la main. Ils sont repartis aux premières lueurs, soi-disant pour prendre leur petit déjeuner. Dans la lumière du jour, j'ai pu reconnaître quelques-uns de mes camarades, enfants de Front Street.

Les hommes partis, l'un d'entre nous — c'était peut-être moi — a commencé, tout bas d'abord, en lançant : « Piggy ! Piggy ! » L'une des raisons pour lesquelles je suis écrivain, c'est que j'ai tout à fait compris le besoin que nous avons de faire ça ; ce que ceux qui n'écrivent pas appellent « le bon et le mauvais goût » m'a toujours laissé indifférent.

« Piggy ! Piggy ! Piggy ! Piggy ! *Ouiink !*

Ouinnn ! », criions-nous. Et là, j'ai compris que cette comédie n'était qu'une façon particulière de partager la douleur. Et je me suis lancé, j'ai raconté ma première histoire.

— Merde, j'ai dit (parce que aucun des volontaires de Stratham n'aurait commencé une phrase sans dire " merde "). Merde, Piggy Sneed est pas là-dedans. Il est peut-être fou, mais personne est bête à ce point !

— Mais son camion est là, a objecté le moins imaginaire d'entre nous.

— Il en a eu marre des cochons. Il a quitté la ville, je le sais. Il en a eu marre de tout ça. Il avait dû mijoter son plan, et depuis des semaines encore !

Miracle : ils m'écoutaient ! Il faut bien dire que la nuit avait été longue, et que n'importe qui aurait capté leur attention sans peine pourvu qu'il ait quelque chose à raconter. Mais moi j'éprouvais l'exaltation du sauveteur : ce serait mon premier sauvetage.

— Je vous parie qu'il reste même plus un cochon là-dedans. Je suis sûr qu'il en a bouffé la moitié, et en quelques jours encore. Il s'est empiffré, je vous dis. Et puis il a vendu les autres. Il avait mis de l'argent de côté pour cette occasion, justement.

— Pour quelle occasion ? a demandé un sceptique. S'il est pas là, il est où, alors ?

— S'il est resté dehors toute la nuit, a dit quelqu'un d'autre, il a pas cramé ! Il est congelé !

— Il est en Floride, il a pris sa retraite. (J'ai dit ça tout simplement, comme si c'était un fait.) Mais regardez autour de vous ! À quoi vous voulez qu'il ait dépensé son argent ? Il s'est fait son magot et c'est lui qui a mis le feu à sa baraque, histoire de nous en faire baver. Rappelez-vous qu'on lui en a fait baver, nous aussi !

J'ai bien vu que l'idée faisait son chemin, parce que ça, au moins, c'était vrai. Un minimum de vérité n'a jamais fait de mal à une histoire.

— Et puis voilà, j'ai conclu, il a pris sa revanche, c'est clair. Il nous a laissés là toute la nuit.

Ma version a donné à penser aux enfants de Front Street, et pendant ce moment de réflexion j'ai commencé ma première révision ; j'ai essayé d'améliorer l'histoire, de la rendre plus crédible. L'essentiel était de sauver Piggy Sneed, bien sûr, mais enfin, qu'est-ce qu'irait fiche en Floride un type qui ne savait pas parler ? J'imaginai bien que, là-bas, on devait être moins tolérant que dans le New Hampshire et que la Floride n'avait rien d'une terre d'asile — surtout pour les cochons. J'ai donc repris :

— Vous savez, je suis sûr qu'il était parfaitement capable de parler. Il est sans doute européen. Mais oui : d'où ça sort, ce nom, *Sneed* ? Et puis, il est bien venu s'installer par ici au moment de la guerre, non ? Alors, moi, je sais pas quelle est sa langue, mais je vous parle qu'il la parle très bien. Il a jamais appris la nôtre, c'est tout. D'une certaine façon, il a dû trouver les cochons plus faciles à comprendre. Ou peut-être plus sympas, j'ai ajouté en pensant à nous tous. Et maintenant il a mis assez d'argent de côté pour rentrer chez lui. C'est là-bas qu'il est. Pas en Floride ! Il est rentré en Europe !

— Bravo, Piggy ! a lancé l'un d'entre nous.

— L'Europe a qu'à bien se tenir, a dit un autre, pour rire.

Nous nous sommes mis à imaginer avec envie comment Piggy Sneed avait fini par « s'en sortir » — comment il avait échappé à la solitude accablante des petites villes qui nous guettait tous, ainsi qu'aux fantasmes qu'elle suscite. Mais, lorsque les hommes sont revenus, il m'a bien fallu affronter l'incrédulité du grand public devant la fiction.

— Irving pense que Piggy Sneed est en Europe, a dit un des enfants de Front Street au capitaine.

— Il est bien arrivé par ici au moment de la guerre, hein, m'sieur ? j'ai demandé au capitaine qui me regardait comme si j'étais le premier cadavre retiré des cendres.

— Mais enfin, Irving, il est né ici, Piggy Sneed ! Sa mère était simplette, elle s'est fait écraser par une voiture qui arrivait en sens interdit le long du kiosque à musique. Il est né dans Water Street, Piggy, nous a dit le capitaine.

Water Street, je le savais parfaitement, donnait dans Front Street — autrement dit à deux pas de chez moi.

J'ai donc pensé que, finalement, Piggy Sneed était en Floride. Dans les histoires, il faut tirer le meilleur parti (ou le pire, si c'est le but) de ce qui peut s'être effectivement passé, mais il faut tout de même que cela sonne vrai.

Une fois les braises suffisamment refroidies pour qu'on puisse marcher dessus, les hommes sont partis à la recherche de son corps ; c'était un travail d'homme, bien plus intéressant que de rester là à attendre ; ça, c'était bon pour les jeunes.

Au bout d'un moment, le capitaine m'a fait appeler pour me dire :

— Tiens, Irving, puisque tu penses que Piggy Sneed est en Europe, ça t'ennuiera pas trop de dégager ça, là...

Je n'ai pas eu grand mal à dégager des décombres ces restes calcinés et réduits à presque rien ; j'ai jeté un coup d'extincteur sur une toile à bâches et j'ai traîné le corps, qui était d'une légèreté extraordinaire, jusqu'à la toile, d'abord avec la grande gaffe, puis avec la petite. Nous avons aussi retrouvé les dix-huit cochons. Mais, même au jour d'aujourd'hui, j'ai moins de mal à me le figurer en Floride que réduit à cette minuscule silhouette carbonisée que j'ai extraite des cendres.

Bien entendu, à ma grand-mère j'ai dit toute la vérité et rien que la vérité, pour mornes et ennuyeux qu'aient été les faits :

— Piggy Sneed est mort dans l'incendie de la nuit dernière, Nana.

— Pauvre monsieur Sneed ! Je me demande à la suite de quelles circonstances terribles il a été réduit à mener une vie aussi primitive ! a-t-elle déclaré avec beaucoup de perplexité et de compassion.

Ce dont j'allais prendre conscience par la suite, c'est que le travail de l'écrivain consiste à la fois à imaginer comment sauver Piggy Sneed et à allumer l'incendie dont il sera victime. Plus tard, j'entends bien plus tard, mais tout de même avant de partir en maison de retraite, lorsqu'elle se rappelait encore qui était Piggy Sneed, Grand-Mère m'a demandé : « Mais, au nom du ciel, pourquoi es-tu devenu écrivain ? »

J'étais « son petit », comme je l'ai dit, et elle se faisait sincèrement du souci pour moi. Ses études de littérature anglaise l'avaient peut-être persuadée que l'écrivain est un être destructeur, sans foi ni loi. Alors je lui ai raconté toute l'histoire de l'incendie ; je lui ai expliqué que, selon moi, si j'avais réussi à inventer une version assez convaincante, assez vraisemblable, j'aurais, d'une certaine manière, sauvé Piggy Sneed. Tout du moins, je l'aurais sauvé jusqu'au prochain incendie, allumé par mes soins, celui-là.

Seulement voilà, ma grand-mère est une Yankee — et c'est la doyenne des diplômées de littérature anglaise de Wellesley. Alors les réponses fantaisistes et recherchées, surtout si

elles ont une vocation esthétique, ne font pas son affaire. Feu son mari ; mon grand-père, était dans la chaussure ; il fabriquait des choses dont les gens avaient un besoin réel : une protection pratique pour leurs pieds. Malgré tout, j'ai fait ressortir à Grand-Mère que sa gentillesse envers Piggy Sneed n'avait pas été perdue pour moi, que c'était cela, outre la précarité assez spécifique de la condition humaine de Piggy Sneed et la nuit de l'incendie elle-même, qui m'avait permis de découvrir le pouvoir de ma propre imagination, etc. Ma grand-mère m'a interrompu.

Avec plus de pitié que de désir de me vexer, elle m'a tapoté la main en secouant la tête, et voici ce qu'elle m'a dit : « Johnnie, mon chéri, tu te serais épargné bien du tracas, vois-tu, si tu avais traité monsieur Sneed avec un peu plus d'humanité de son vivant. »

Faute de quoi il m'apparaît que le travail de l'écrivain est de brûler Piggy Sneed — et de tenter de le sauver, encore et toujours. À jamais.

Mon dîner à la Maison-Blanche

Ma femme et moi vivons dans le sud du Vermont, au cœur des Green Mountains ; sur un axe nord-sud, nous sommes à quatre heures de route de New York et à quatre heures de route de Montréal. De sorte que nos amis canadiens, tout comme nos amis américains, vous diraient volontiers que nous habitons un « trou perdu », ou pour le moins « en pleine nature ». N'allez pourtant pas en déduire que nous sommes coupés du monde. Et pourquoi ? Parce que, quand on habite le Vermont, voici ce que l'on fait : on repère un joli terrain, on y fait construire une maison élégante, et puis on plante une énorme antenne de télévision parabolique bien en évidence — par exemple sous le nez de son plus proche voisin. Notre soucoupe est toute noire ; on dirait l'oreille géante d'une chauve-souris préhistorique. Il faut bien ça si l'on veut soixante-quinze chaînes de sexe, de violence et de sports — et nous les voulons.

Pour les nouvelles, nous recevons les principaux réseaux américains représentés dans les grandes villes de Boston, New York, Raleigh-Durham, Atlanta, Chicago, Denver, Los Angeles ; nous recevons CNN ; nous captions même le journal télévisé de Tokyo (du moins j'imagine qu'il s'agit du journal). À notre grand regret, nous n'avons pas de chaîne locale, si bien que nous n'avons pas idée du temps qu'il va faire. Mais pour ce qui est du reste, rien ne nous échappe. Nous captions même le Canada, au prix, disons-le, d'une décision contestable en matière d'environnement. Pour ne rien vous cacher, il a fallu abattre un arbre qui nous empêchait de recevoir la galaxie canadienne. Personnellement, entre la télévision canadienne et l'arbre, mon cœur aurait balancé ; mais ma femme a pris cette décision sans l'ombre d'un état d'âme, Janet est canadienne, et présidente de l'agence littéraire Curtis Brown au Canada ; elle fait valoir qu'elle ne pourrait pas représenter l'écrivain Robertson Davies comme il le mérite si elle ne regardait pas les journaux canadiens tous les jours. Cet arbre, vous le voyez, a été sacrifié à la rentabilité, comme tant d'autres de ses congénères. Mais maintenant vous comprenez pourquoi nous sommes si bien informés. L'ironie des choses, c'est que lorsque nous sommes à Toronto, c'est-à-dire souvent, car nous y avons un appartement, nous n'allumons presque jamais la télévision. À vivre dans les grandes villes, on a le sentiment d'absorber les nouvelles, comme par osmose ; tandis qu'à la campagne, surtout si l'on ne reçoit pas les soixante-quinze chaînes déjà évoquées, on n'a pas sa dose de chocs et d'angoisse.

Quant à la presse écrite, notre postier du Vermont est ahuri par le déluge qui lui arrive du Canada et de New York. Je ne me donnerai pas la peine de vous faire la liste de tous les journaux et revues, à grande diffusion pour la plupart, que nous recevons chez nous, car je ne voudrais pas que mes lecteurs européens se figurent qu'il me parvient des informations extraordinaires ; non, mes sources sont volumineuses, certes, mais enfin ce sont celles de tout le monde. Ma mémoire non plus n'a rien d'exceptionnel, sauf peut-être en matière d'autocollants. Si vous voulez savoir ce que pensent les Américains, regardez de près les marques d'affection ou d'irritation qu'ils collent sur leurs voitures. Ainsi, il était sorti un autocollant sur la passade que Clinton aurait eue avec Jennifer Flowers. J'ai réussi à en voir un exemplaire au fond du Vermont :

VOTEZ CLINTON
MAIS BOUCLEZ VOS FILLES *ET* VOS ENTRAINEUSES

Seulement, le temps politique passe si vite que l'affaire était alors déjà presque enterrée. Au moment de l'élection, le passé amoureux de Bill Clinton paraissait presque aussi obsolète, aussi « décalé » que l'autocollant que j'ai vu reparaître à chaque élection, comme une manière de commentaire :

I LIKE IKE⁴

D'autres amateurs d'autocollants sont peut-être nostalgiques de la fois où le président est allé vomir au Japon. Pendant quelque temps on trouvait des autocollants GERBEZ SUR LES JAPS ! jusque dans le Vermont. D'aucuns considéraient que ce petit malaise avait constitué la stratégie la plus décisive, et la moins tortueuse, de Mr. Bush depuis sa prise de fonctions, théorie qui avait ses adeptes parmi les beaux esprits du Vermont. Les démocrates espéraient que cette gerbe éclair serait tout ce que le président laisserait dans les mémoires, mais l'épisode a été vite oublié lui-même. Peut-être l'image d'un président qui se rend dans les pays étrangers pour vomir sur leurs dirigeants est-elle en avance sur son temps... pourtant, on proposerait bien quelques noms à Mr. Bush pour ses prochains voyages. Quoi qu'il en soit, les autocollants relatifs au présidentiel dégueulis ont disparu jusqu'au dernier, alors que son malencontreux LISEZ SUR MES LÈVRES s'affichait encore sur les pare-brise en novembre et continuait de le desservir.

Six mois auparavant, j'ai reçu une lettre personnelle du vice-président Dan Quayle. Aussitôt ma femme m'accuse de militer pour la droite en secret ; pire encore, elle en arrive à se demander si elle n'a pas épousé un républicain honteux, voire un crypto-golfeur. Je lui jure mes grands dieux que je ne connais pas Dan, que je ne l'ai même jamais rencontré. Là-dessus nous nous calmons, et nous lisons la lettre jusqu'au bout. Naturellement ce n'est qu'une invitation, et elle n'est pas aussi personnelle qu'il nous avait paru tout d'abord. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une méprise embarrassante. Je suis sur les listes des sympathisants démocrates et ma femme est citoyenne canadienne ; or voici qu'on nous propose de devenir membres d'une association qui s'appelle « Les Amis des républicains ». Nous comprenons bien qu'une erreur peut se glisser dans les listings, mais nous sommes tentés d'adhérer. Depuis que nous habitons le Vermont, personne ne nous a jamais proposé de devenir membres de quoi que ce soit, pas plus les démocrates que les républicains.

Hélas, ma femme doute que j'aie des raisons valables d'accepter cette invitation vice-présidentielle. Il faut bien dire que la lettre de Dan Quayle est assez vague ; nous n'arrivons pas à déterminer si c'est l'argent ou la notoriété qui est en jeu. Mais ce qui semble clair, c'est que nous dînerions à la Maison-Blanche — sans bourse délier. On nous donne en outre à entendre que ces « Amis des républicains » sont des amis assez intimes ; en d'autres termes, qu'il nous est permis d'espérer une conversation « personnelle » avec le vice-président *et* le président, le temps du dîner du moins.

Certes, depuis l'épisode du présidentiel dégueulis, nous savons les dangers qu'on court à être assis trop près de Mr. Bush quand il mange, et nous n'avons pas la moindre envie d'en faire la preuve. Par ailleurs, il y a dix heures de route du Vermont à Washington : faut-il, pour ne pas se trouver sur la trajectoire de l'éventuelle gerbe présidentielle, s'exposer à l'ennui d'un dîner aux côtés du vice-président ? L'intérêt de sa conversation vaut-il, somme toute, le déplacement ? Mon répertoire d'anecdotes de golfeur est assez restreint ; l'idée de passer la soirée à comparer les tarifs des parcours m'inspire une indéniable claustrophobie. En revanche, ma femme et moi n'aurions rien contre la perspective de bavarder tout un dîner avec Mrs. Quayle, mais nous croyons qu'il serait déplacé de suggérer un plan de table qui

nous permette d'encadrer Marilyn.

La semaine qui précède l'élection est chargée d'une certaine mélancolie. Ma femme et moi sommes à New York, un soir, lorsqu'un objet non identifié déclenche le système de sécurité de notre maison du Vermont ; l'alarme sonne. Un policier va fouiller pour débusquer l'intrus : il s'agit d'un ballon d'hélium un peu dégonflé, dont le détecteur de mouvement a enregistré les errances dues à l'air chaud de la chaudière. Lorsque nous rentrons chez nous, ce ballon qui dit *Joyeux anniversaire !* gît sur le plancher, le policier l'a fait descendre en se servant du jouet favori de notre bébé, un Big Bird en peluche de près d'un mètre de haut, à l'effigie du personnage de Sesame Street (voyez quel rôle la télévision joue dans la vie quotidienne !). Le ballon d'hélium est attaché autour du cou de Big Bird. Faut-il y voir un présage ? Big Bird est-il républicain ou démocrate ? Moi, je lui trouve une tête d'indépendant.

Une autre nuit, au retour de New York, le téléphone sonne à cinq heures : un employé de l'agence de surveillance me signale que le détecteur de chaleur indique une température au-dessous de zéro dans la maison. Je lui réponds que tout va bien et que nous sommes au chaud — manifestement le système de sécurité débloque — mais, comme je n'arrive pas à me rendormir, je descends et découvre que la porte s'est ouverte toute seule, par un coup de vent. Le thermostat du détecteur a donc été exposé à l'air froid et l'entrée est pleine de feuilles mortes. Sur le seuil de la porte ouverte, un écureuil gris ; il a l'air perplexe, il se demande s'il va entrer.

Voici le journal que j'ai tenu de la journée de l'élection.

Six heures : je suis réveillé par le bruit de la grêle sur le toit et sur la terrasse d'ardoise ; les arbres disparaissent dans un linceul de givre — mauvais présage. Je me recouche, pour entendre deux ou trois chocs sourds contre le mur nord — le présage n'est pas meilleur. En général cela veut dire que des coqs de bruyère effarouchés dans le bois voisin n'ont pas réussi à éviter notre maison, ses deux étages et son toit pentu. Le fracas des coqs kamikazes réveille aussi notre bébé d'un an.

Nous nous levons tous. Je fais du café et allume la télévision, sur la chaîne qui ne diffuse que des nouvelles, en l'occurrence CNN ; apprends que les bureaux de vote ouvrent à sept heures ; bois une tasse de café et prends la voiture pour me rendre à l'école primaire, où je vote habituellement. Nous vivons sur la montagne ; il y a un chemin et deux routes de terre avant la première voie goudronnée. Sur la montagne il tombe de la neige fondue, dans la vallée il pleut, et il n'y a pas de givre sur les arbres.

On est en train d'installer les isolements dans le gymnase et j'apprends que les bureaux n'ouvrent pas avant dix heures. Il y a déjà plusieurs personnes, l'air contrarié, des têtes de républicains. Quand je dis « des têtes de républicains », j'entends qu'ils ont l'air riches et retraités. « Moi j'ai tout mon temps », déclare l'un de ces dignes messieurs.

Une jeune femme est en train de disposer des assiettes pour servir la soupe aux pois cassés et les haricots blancs. La machine à café est déjà en route et, sur une longue table, il y a des tartes et des biscuits pour un régiment. C'est le genre de choses que l'on sert à l'occasion de tout événement public dans le Vermont. Je rentre chez moi et ingurgite une demi-douzaine de cafés. Me voilà tellement énervé que je ne trouve rien de plus astucieux à faire que de ratisser les feuilles mortes — dans le blizzard, vous m'en direz des nouvelles ! Vers neuf heures, la neige fondue tourne en pluie, même sur la montagne. Je trouve trois coqs de bruyère morts ; ils sont trop gros pour les dents de mon râteau. Je note mentalement qu'il faudra revenir avec une pelle, mettons demain. Car de deux choses l'une, en somme : ou bien Bush repasse, et je ne serai pas d'humeur à faire autre chose qu'évacuer les coqs morts ; ou

bien c'est Clinton qui gagne, et alors je serai assez requinqué pour évacuer les coqs. Bon, si c'est Perot, ils peuvent bien pourrir jusqu'au printemps ; d'ailleurs la neige ne va pas tarder à les recouvrir.

Neuf heures : je commence une nouvelle de Tchekhov. Neuf heures cinq, je décide que je l'ai déjà lue. J'allume la chaîne d'informations. Il y a une ville du New Hampshire qui a déjà fermé son bureau. Ses trente-sept électeurs inscrits avaient tous voté : vingt-cinq pour Bush, dix pour Perot, deux pour Clinton. Nous avons droit à une brève interview de l'un des scrutateurs, un type à l'air étonné qui ressemble à Christopher Lloyd dans *Retour vers le futur* : « On savait pas qu'il y avait des démocrates chez nous », dit-il la mine soucieuse, comme si deux démocrates, c'étaient déjà deux démocrates de trop.

Je trouve une pelle et enterre feu les trois coqs dans les bois, sans cesser de les prendre à partie, comme s'ils étaient républicains. Les volatiles, on le devine, acceptent sans protester ces représentations. Il est enfin dix heures !

Je saute dans ma voiture et fonce jusqu'à l'école primaire. Le parking est complet et il me faut faire la queue quarante-cinq minutes. Est-ce bon signe, tous ces gens ? Ras-le-bol de George ou trouille de Bill ? Dans le Vermont, il y a dix candidats locaux à la présidence, neuf dont je n'ai jamais entendu parler. Le bulletin comporte aussi un blanc pour que l'électeur y inscrive le nom de son candidat personnel, voire le sien propre d'ailleurs. Je vote pour tous les démocrates indiqués sur la liste, y compris pour le Justice of the Peace, et même pour Bernie Sanders, le socialiste favori du Vermont (Bernie se présente pour un second mandat sous la bannière du Liberty Union Party). Sous l'impulsion du moment, je décide de voter pour lui. Il n'est pas dit que nous ayons un autre socialiste au Congrès.

Je rentre chez moi excité comme une puce et incapable d'écrire ; dommage que j'aie déjà enterré ces trois coqs — crétins de coqs. Si j'allais me promener dans les bois humides ? Je me ravise : la chasse à l'arc (qui est par ailleurs une chasse au cerf) vient d'ouvrir et je ne tiens pas à me retrouver embroché par un fêlé de la flèche. Reprendre cette nouvelle de Tchekhov ? Seulement voilà, je n'arrive pas à me rappeler où je l'ai fichue. Je reste assis à mon bureau, sans écrire, à regarder les écureuils sauter de branche en branche, près d'une heure. Si on observe les écureuils assez longtemps, on est sûr d'en voir tomber un ; surtout après un coup de blizzard. Je vais les observer jusqu'à ce que j'en aie vu... deux ; ça fera à peu près une heure. Calme plat dans la nature aujourd'hui : pas de cerf sous les fenêtres ; pas de dindon sauvage. Il n'y a que les écureuils, et feu les trois coqs. Heureusement, mon bureau ne donne pas sur leurs tombes.

Si Bush perd, il y a quelqu'un que j'aimerais appeler en Arizona, histoire de lui faire la nique. Mais il est peut-être mort, ce type, et, en plus, je n'ai jamais su son nom. En 1988, j'ai été invité à parler en public à Phoenix lors d'une campagne du Planning familial. Je me lance donc dans un discours bien senti en faveur du droit à l'avortement, discours où j'incendie George Bush — sur ce chapitre exclusif, bien entendu ; je dis haut et clair qu'on ne peut pas être au Planning familial et voter Bush (c'était Dukakis son adversaire de l'époque). Mon discours reçoit un accueil frisquet. Une dame m'explique obligeamment que si les femmes de l'assistance sont presque toutes au Planning familial, en effet, leurs maris sont presque tous des républicains qui soutiennent le Planning financièrement, parce qu'ils redoutent que, à l'heure de leur retraite, le vote des électeurs de souche latino-américaine ne submerge le leur. Autrement dit, ils soutiennent le Planning familial à l'usage des Chicanos, et le parti républicain dans tous les autres domaines. Ils crèvent de trouille à l'idée d'être mis en minorité par les Chicanos. On aurait tout de même pu me le dire avant ! Au moins, j'aurais pu m'en prendre directement à ces républicains du troisième type. Moi, ça m'emmerde, des

choses pareilles ! C'est dans ces dispositions que je me dirige vers les toilettes, où je suis accosté par un vieux républicain infirme, qui se déplace avec un déambulateur en aluminium. Il se traîne jusqu'à l'urinoir et me jette un regard torve, ce qui me coupe un peu mes moyens.

— Combien ça gagne, en un an, un écrivain comme vous ? demande-t-il. Un demi-million de dollars ? Plus ?

— Dans ces eaux-là, dis-je sans me compromettre.

— Eh bien, vous avez intérêt à voter républicain, espèce d'idiot !

En un sens, c'est vrai, ce vieux monsieur n'a pas tort. Avant l'élection de Reagan, du temps de Carter, le fisc me prenait près de 70 % de mes revenus personnels : j'étais dans la tranche la plus élevée. Après l'arrivée de Reagan, et pendant les douze années suivantes, je suis retombé à 40 %, sans compter toutes sortes d'aimables accommodements dont j'ai pu bénéficier — à savoir, en gros, des réductions d'impôts pour les riches.

— Ce n'est pas une raison, dis-je patiemment au vieux connard en déambulateur, il n'y a pas que l'intérêt étroit qui me fait voter.

— Eh ben, alors, vous êtes un parfait con, me répond-il. Je comprends vraiment pas pourquoi on voterait, sinon !

Je suis sur le point de laisser entendre que s'il est un peu tard pour s'assouplir les neurones, à son âge, il a encore le temps de se faire une conscience sociale. Mais je n'aurai pas l'occasion de dire tout ça, parce que, à cet instant précis, nous nous apercevons tous deux qu'il vient de compisser copieusement son déambulateur. Sans doute l'agitation politique a-t-elle affecté son tir... Le chapitre me paraît clos.

Mais cette fois-ci, pour être élu, George Bush n'aura pas assez de tout son électorat traditionnellement républicain : les accapareurs qui ne veulent pas partager le gâteau, les riches qui ne votent que pour défendre leurs gros sous. Comptons qu'il ait pour lui les voix de l'extrême droite, dans les 10-15 % tout au plus, et celles des nantis soucieux de se mettre à l'abri des courants d'air, ça ne lui fera jamais que 35 %... et encore, en ratissant large. Par conséquent il lui faudra s'appuyer sur d'autres groupes pour passer, et c'est de ceux-là que j'ai peur. Il y a des Américains à faibles revenus et à revenus moyens qui se figurent encore que les démocrates vont augmenter leurs impôts et que, sous un président démocrate, leur situation personnelle va se dégrader. On a du mal à croire que Bush puisse encore leurrer ces gens, comme Reagan avant lui. N'empêche qu'au supermarché du coin une caissière a dit à ma femme : « Moi je sais pas si je vais voter pour Perot, qui me plaît bien, ou pour Bush, que j'aime pas, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je voterai pas Clinton. Lui c'est un démocrate, tout ce qu'il va faire c'est augmenter nos impôts et gaspiller notre fric. » Il est clair que, sur cette caissière, la propagande républicaine marche encore.

Ce 3 novembre, la journée a été longue. Pourtant, quand elle a été finie, elle a semblé si courte ! Oui, c'était bien une victoire pour Clinton ; mais c'était surtout une défaite pour Bush. Et ce qu'on a très bien senti au lendemain de l'élection, ce qui s'est mieux dégagé dans l'après-coup, malgré les simplifications sauvages de la campagne — sans parler du côté farcesque de toute victoire et de toute défaite politiques —, c'est qu'il y avait eu de l'émotion vraie, et que la période avait été marquée par une anxiété tenace. Rappelons les deux points suivants :

D'abord, le président Bush est devenu le premier sortant à remporter moins de 40 % des suffrages depuis que Herbert Hoover a perdu contre Franklin Roosevelt en 1932 — autre année où l'économie a occupé le centre des débats. Mais Bush a su prendre sa défaite avec

élégance ; franchement, j'ai trouvé qu'il avait l'air soulagé. Peut-être qu'il savait où il allait passer Noël. En cette période de l'année qui nous incite à faire preuve de bonne volonté envers notre prochain, Bush a tenu à amnistier personnellement Caspar Weinberger. Il aura donc eu, malgré toutes ses déclarations contraires, une attitude parfaitement ambiguë dans l'affaire de la Contra. Sacré Bush ! Cynique jusqu'à la moelle, même dans la défaite !

Ensuite, l'indépendant Ross Perot, qui a terminé avec 19 % des suffrages, est l'outsider qui a fait le meilleur score depuis l'époque où Teddy Roosevelt faisait équipe avec Bull Moose, en 1917. Teddy Roosevelt, rappelons-le, avait obtenu 27 % des suffrages, l'élection ayant été remportée par le démocrate Woodrow Wilson. Au milieu des réjouissances fêtant la victoire de Bill Clinton, il suffisait, pour garder la tête froide, de se demander quel serait le poids du candidat Ross Perot en 1996. Et si Perot n'est plus indépendant, à ce moment-là ? S'il est devenu républicain ?

À la lumière de ces événements, inutile de vous dire combien nous nous mordons les doigts, ma femme et moi, d'avoir décliné l'invitation de Dan Quayle à dîner à la Maison-Blanche avec les Amis des républicains. Avoir raté une pareille occasion ! Mais, pour ne rien vous cacher, j'avais déjà passé une soirée assez curieuse à la Maison-Blanche, et je n'étais pas sûr d'avoir la force morale nécessaire pour en affronter une autre. Le président Reagan m'avait invité à dîner plusieurs fois. J'avais commencé par refuser, avec un manque de savoir-vivre tout à fait puéril, il faut bien l'avouer. J'avais dit des choses bêtes et brutales, du type :

« Non, merci, je ne suis pas libre ce soir-là, je dîne avec les sans-abri. » Vous voyez le genre d'enfantillages. Mais, à la troisième invitation, je m'étais dit que les républicains avaient de la suite dans les idées ; ils ne savaient peut-être pas qui étaient leurs amis, mais ils savaient avec qui ils voulaient le devenir. Il m'est également venu à l'esprit que, si les démocrates passaient, ils risquaient d'avoir mieux à faire que m'inviter à dîner quand il leur faudrait rétablir la santé économique du pays. Si je voulais aller dîner à la Maison-Blanche, je ferais sans doute mieux d'accepter l'invitation de Mr. Reagan. Qu'est-ce qui me disait que j'en recevrais d'autres ?

J'y suis donc allé. Représentez-vous le classique dîner officiel, deux cents couverts ; celui-ci est donné en l'honneur de Mr. et Mrs. Algeria. À ma grande surprise, je me retrouve assis à la table du président, ainsi que cinq autres personnes que cet insigne honneur sidère également. Il y a là une dame âgée qui vient de l'Ohio : c'est une admiratrice du président, et elle lui a écrit sa lettre préférée de la semaine ; ni le président ni son admiratrice ne jugeront opportun de nous en révéler le contenu. Nous avons également une dame qui vient du Rhode Island et qu'on surnomme Attila la Nonne — elle porte un ensemble gris des plus seyants. Et puis Joe Namath, un de mes héros favoris — ce footballeur professionnel, arrière dans l'équipe des New York Jets, est aujourd'hui commentateur sportif. Mr. Namath égaye la conversation en déclarant qu'il n'y a vraiment qu'aux États-Unis qu'une chose pareille pouvait lui arriver — une chose pareille : dîner avec le président des États-Unis. Je ne relève pas.

Seulement, comme il le répète plusieurs fois au cours du dîner, je ne peux pas m'empêcher de lui faire observer que, effectivement, il serait difficile qu'on l'invite à dîner avec le président des États-Unis dans un autre pays du monde. Consternation générale, on me regarde comme un parfait abruti. Seul le président Reagan saisit cette finesse, et il a l'obligeance de m'expliquer pourquoi elle est tombée à plat : « Il faut savoir les placer au bon moment, ces mots-là ; et puis, tout est dans la manière. »

Sur quoi, la dame de l'Ohio lui demande de nous raconter la chose la plus drôle qui lui soit arrivée. Le président n'hésite pas une seconde.

— Nous étions au Brown Derby..., commence-t-il.

Mais il s'avise subitement que Mrs. Algeria et son interprète font également partie de notre comité restreint. L'interprète, à vrai dire, est assis derrière Mrs. Algeria, sur un siège moins confortable, et on ne lui sert rien. Mr. Reagan, craignant que Mrs. Algeria ne soit pas au fait de la vie nocturne californienne et de ses hauts lieux, se met en devoir d'expliquer que le Brown Derby est un restaurant célèbre, fréquenté par les gens du cinéma. Cette information lui est communiquée par le truchement de son interprète.

Après un bref échange, celui-ci déclare :

— Elle est au courant.

Mr. Reagan poursuit. Il était donc au Brown Derby, un soir, avec son ami Bing Crosby et un comédien nommé Bishop, qui, lui, n'était pas l'ami de Frank Sinatra. Ici le président marque un temps et explique à Mrs. Algeria que Bing Crosby était un célèbre chanteur américain, aujourd'hui disparu.

Comme on pouvait s'y attendre, après un nouvel échange tout aussi bref que le premier, l'interprète déclare :

— Elle est au courant.

Suite de l'histoire. Mr. Reagan en arrive à l'épisode du nain. Apparemment, il y avait un nain, au Brown Derby, et c'était un petit monsieur extrêmement déplaisant. Par ailleurs, il se trouve que le comédien Bishop, qui dînait donc avec Mr. Reagan et Mr. Crosby, avait un léger défaut d'élocution ; selon le président, c'était l'une des raisons qui l'avaient écarté de la gloire et de la fortune. Bref, Bishop était bègue.

Or voilà que le nain, personnage odieux s'il en fut, se présente auprès du trio Reagan-Crosby-Bishop en plaçant sa tête sur leur table. Comprenez que sa tête arrive exactement à la hauteur de la table. Alors Bishop le bègue demande : « Que-que-quelqu'un a co-co-commandé Je-Je-Jean Baptiste ? »

Bien entendu, notre table de la Maison-Blanche reste de marbre, si bien que le président explique la plaisanterie à Mrs. Algeria :

— Jean-Baptiste ? La Bible ? Celui qui s'était fait couper la tête ? Qu'on avait servie sur un plateau ? Vous y êtes ?

Sans un mot à l'adresse de Mrs. Algeria, l'interprète déclare :

— Elle est au courant.

Vous voyez le genre de soirée. Au moment où je me lève pour aller aux toilettes, un Marine m'y escorte et reste planté là à me surveiller pendant que je pisse — sans doute pour s'assurer que je ne fais rien de plus compromettant. Je me déçois, je le sens : je n'ai pas réussi à représenter la communauté des Lettres américaines avec l'esprit libertaire qu'elle doit valoriser par-dessus tout. Mon seul acte d'indépendance, très relatif, c'est le choix de ma cravate argentée ; tous les autres hommes présents ont pris au pied de la lettre la précision *cravate noire* sur le carton. Quant à moi, s'il faut tout dire, j'ai fait ma valise de très bonne heure, sous un éclairage parcimonieux ; je la croyais noire, cette cravate, jusqu'à ce que je la voie aux lumières de ma chambre d'hôtel, en m'habillant pour dîner. Je n'aurais jamais choisi une cravate pareille si j'avais bien vu sa nuance : c'est une espèce de gris argent peu plausible, couleur ventre de poisson — le genre de cravate qu'un potache mal dégrossi arbore pour la soirée de fin d'année.

Et, comme une soirée de fin d'année, mon dîner à la Maison-Blanche est suivi d'un bal — après tout, Hollywood est au pouvoir. Nous sommes passés au salon, et je me tiens tout près,

au plus près, d'une jeune actrice superbe ; misère de l'âge, je suis aujourd'hui condamné à me la rappeler comme « la ravissante fille d'Alan Ladd ». Je suis certain qu'elle a un prénom, et beaucoup moins certain qu'elle soit vraiment la fille d'Alan Ladd ; mais j'aime penser qu'elle l'est. À bien y réfléchir, comme j'atteins l'âge de cinquante ans, il se pourrait même qu'elle soit la petite-fille d'Alan Ladd, si tant est qu'elle ait vraiment le moindre lien de parenté avec lui. Elle porte une de ces robes qui font que la plupart des hommes présents ont résolu de ne pas s'éloigner d'elle : on ne voudrait pas rater la moindre chance de voir s'effeuiller cette fanfreluche minimale. Naturellement, pas d'autre femme dans un rayon de vingt-cinq mètres. Madame, ou mademoiselle, Ladd est une bombe. Les musiciens commencent à jouer, et George Shultz, qui, comme nous tous, la considère d'un œil bienveillant, s'avance dans sa direction d'un pas rapide et résolu.

— Oh, mon Dieu, soupire-t-elle, qu'est-ce que c'est que ce vieux croûton qui vient vers moi ?

Avec tout juste un soupçon d'indignation censé lui faire sentir que c'est un honneur pour elle, un monsieur chenu lui répond :

— Mais, ma chère amie, c'est le secrétaire d'État.

Bien décidé à prendre le parti de la dame, je lance au monsieur chenu :

— Il ne va pas vous inviter à danser, j'espère ?

Ce trait d'esprit n'a pas plus de succès que ma remarque à Joe Namath. Le secrétaire d'État va danser toute la soirée avec la belle Ladd et je ne la reverrai jamais ; ça m'apprendra à porter des cravates voyantes.

En brave petit gars de la campagne, je rentre de bonne heure. Au moment de mon départ, le président Reagan et Madame sont encore en train de danser : quels fabuleux danseurs ! De retour à l'hôtel, je m'aperçois que je n'ai pas vu l'ancien footballeur Joe Namath danser de toute la soirée, lui — sûrement des problèmes de ménisque...

Voilà tout l'historique de mes rapports avec la Maison-Blanche. Au moment où nous nous demandions, ma femme et moi, s'il fallait accepter l'invitation de Dan Quayle, nous voyons dans *USA Today* que Dan Quayle a également invité feu Léonard Bernstein. Là, nous sommes sciés. Sans en être tout à fait certains, nous avons le sentiment que, de son vivant, Léonard Bernstein était plutôt du côté des démocrates. Certes, à présent qu'il est mort, il est plus difficile d'être catégorique. Mais tout de même, être invité à sabler le champagne et dîner en compagnie d'une bande de morts (il n'y a pas de raison que Mr. Bernstein soit le seul mort convié), cela fait un drôle d'effet. Je dis à ma femme que, décidément, il y a peu de chances que ce soit le genre de soirée que nous aimons.

Nous déclinons donc cette invitation.

Nous espérons n'avoir pas commis d'impair, mais nous n'avons pas résisté au plaisir de répondre que Mr. Irving est un démocrate, que sa femme n'est pas citoyenne américaine, et que, en outre, ils sont tous deux bien vivants. Si ces divers handicaps ne nous ferment pas sans appel le club des Amis des républicains, il n'y a plus rien à faire. Cela ne nous empêche pas de garder un œil vigilant sur le courrier. Jusqu'à présent, nous n'avons plus reçu d'invitation à dîner à la Maison-Blanche. Mais je garde bon espoir que le président Clinton pensera à moi. J'ai voté pour lui, après tout. Et puis, ma femme et moi, nous sommes fous d'Hillary.

Notes

¹Tous les noms de plats en italique sont en français dans le texte. (NdT).

²Heart : cœur, en anglais (NdT).

³Hoosier: Nom parfois péjoratif donné parfois aux habitants de l'Indiana (NdT)

⁴Ike Eisenhower (NdT).

Références des publications originales

- « Weary Kingdom », *The Boston Review*, printemps-été 1968.
- « Almost in Iowa », *Esquire*, novembre 1973.
- « Brennbar's Rant », *Playboy*, décembre 1974.
- « Interior Space », *Fiction*, vol. 6, n°2, 1980 ; couronnée par la O'Henry Award, 1981.
- « Other Peoples Dreams », *Last Night's Stranger*, anthologie éditée par Patt Rotter, New York, A. & W. Publishers, 1982.
- « Trying to Save Piggy Sneed », *New York Times Book Review*, 22 août 1982.
- « My Dinner at the White House », *Saturday Night*, février 1993.

Quatrième de couverture

Au commencement de chaque histoire, la vie s'écoule, tranquille, dans une petite ville aux pelouses irréprochables qu'ombragent ormes et noyers. Le héros, à l'image de cette régularité, est un être discipliné, discret, accommodant. Quoique, si l'on pouvait se glisser dans les rêves des autres... Cette faculté que John Irving prête à l'un de ses personnages, insomniaque depuis son divorce, nul doute que ce soit au premier chef celle du romancier, celle qui définit le mieux sa vocation. Mais attention ! Derrière les gestes d'un quotidien rangé, la crise couve ; ces honorables citoyens vont faire du scandale. Elles sont sept, ces nouvelles réunies pour la première fois en un volume, vingt-cinq ans de contrepoint à une œuvre romanesque foisonnante. Pour sa plus grande joie, le lecteur y retrouvera ce qu'il connaît : la satire du conformisme, l'imagination débridée, le goût du burlesque, les tabous joyeusement pourfendus — cette vitalité hors du commun qui permet à l'auteur de passer indemne par-dessus les gouffres de ses obsessions.

Mais certains y découvriront aussi, parfois, le récit à mi-voix, la description en demi-teinte, la profondeur et l'humanité du propos qui font ici d'Irving un nouvelliste à l'égal de Katherine Mansfield ou du Joyce des *Dublinois*.

L'auteur

John Irving, né en 1942 à Exeter (New Hampshire), a étudié aux universités de Pittsburgh, du New Hampshire et de l'Ohio, séjourné à Londres, à Vienne et en Grèce, puis enseigné la littérature anglaise aux États-Unis. Auteur de sept romans, il en avait déjà publié trois — *Liberté pour les ours*, *Un mariage poids moyen* et *L'Épopée du buveur d'eau* — lorsque le public et la critique acclamèrent unanimement *Le Monde selon Garp*. Depuis lors, John Irving accumule les succès sans perdre pour autant l'estime de la critique. Il partage son temps entre le Vermont et le Canada.